PQ
1971
C347
L3
t.6

LAURE,

OU

LETTRES

DE &c. & c.

Constant de Rebecque Cas rel

LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

TOME SIXIEME.

A GENÈVE

Chez BARDE, MANGET & Compagnie
Imprimeurs - Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, hôtel de Mesgrigny,
rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXVI.

568013
18.8.53

PQ
1971
C347L3
T.6

LAURE,

OU

LETTRES

DE QUELQUES PERSONNES DE SUISSE.

LETTRE LXV.

LAURE de Germoſan à Mme Dubour.

MA chère amie, ne me faites pas trop de reproches d'avoir laiſſé paſſer un courier ſans vous parler de nos peines, vous devez comprendre celle où j'ai été, aujourd'hui elles ſont extrêmes; je ne ſais ſi je réſiſterai au tourment qui m'accable; il n'eſt plus de repos pour moi; à chaque inſtant les maux augmentent; tout s'arrange pour me ren-

dre malheureuſe ; je vous plains d'être mon amie, j'ai hésité ſi je ne ceſſerois pas de vous écrire ; dans mon déſeſpoir je voudrois n'être aimée de perſonne, je crains juſqu'à votre amitié même ; cependant je me ſuis reprochée mon injuſtice, je n'ai pas voulu en être plus long-temps coupable ; le ſommeil me fuit, & je vais employer le temps qu'il me laiſſe à être avec mon amie : dites-moi que vous voulez toujours m'entendre ; j'affligerai votre ame, mais la mienne a beſoin de faire ſouffrir la vôtre, c'eſt là mon amitié : vous jugez de l'étourdiſſement que notre chûte a dû nous cauſer, nous n'en ſommes pas encore revenus, & nous nous laiſſons aller comme des êtres précipités dans un abîme ; à la veille de voir notre malheur à ſon comble, nous ne ſavons ni ce que nous devons penſer, ni ce que nous devons croire, le paſſé paroît un ſonge, & l'avenir une mort,

je ne peux y voir que cela, & cependant je vivrai peut-être. Grand Dieu qui es le maître des possibilités, aie pitié de moi!.... Nous serions heureux de n'être que pauvres, mais rester dans la chaîne des dettes insolvables est une humiliation qui est le pire de tous les maux, ce n'est rien que d'être appelé à gagner sa vie; je serois heureuse d'employer la mienne à soutenir mes parens; ma chère amie, cet horrible la Hausse!..... L'alternative est affreuse, n'en frémissez-vous pas vous-même?.... Deux jours se sont écoulés, sans que nous ayons pu savoir ce que nous avions à craindre ou à espérer, & aujourd'hui encore je ne puis me persuader qu'il y ait rien de décidé; ces lettres que nous lûmes, dans le premier omment, nous ne les comprîmes pas, c'étoit l'éclat de la foudre qui nous renversoit & qui nous laissoit à peine la force de nous reconnoître; je fis un effort pour

vous raconter ce qui se passoit pour me le retracer à moi-même ; il me sembloit que je rêvois ; mon père fut dans un état cruel, il eut de la fièvre & des maux violens ; dans les intervalles il prenoit des papiers, il examinoit des comptes, il faisoit des calculs, ma mère étoit occupée à le soigner, elle répandoit des larmes, moi j'aidois à tous les deux, & je trouvois de la force dans l'espoir que nous ne serions que pauvres. La seule apparence des richesses avoit déjà troublé notre vie, notre vanité en étoit réveillée, elle alloit en augmentant, chaque jour nous voyons plus de monde & nous avions moins d'amis ; nous avions plus de besoins, & les jouissances n'étoient pas sans peines ; aujourd'hui, si l'avenir nous offroit le retour de notre vie passée, nous serions heureux ; mais mon Dieu ! qu'est-ce qu'il sera pour nous, cet avenir que je n'ose envisager ! ... Nous passâmes

tout le jour ſans nous quitter, la nuit ne put nous ſéparer, & nous reſtâmes enſemble juſques à la pointe du jour ; ma tante ne ſe retira que lorſque la fatigue du chagrin l'obligea d'aller chercher du repos, notre porte fut fermée, nous défendîmes qu'on laiſſât entrer perſonne ; on nous a dit, depuis que Monſieur de St. Ange étoit venu, nous ne voulions rien ſavoir ; nous ne pûmes pas être ſéparés long-temps, nous nous rejoignîmes dès le matin de très bonne heure, nous ne parlâmes point de ce que nous avions ſouffert, nous étions occupés de ce que nous devions ſouffrir encore ; mon père n'étoit pas plus tranquille, mais il pouvoit mieux travailler : plus il examinoit, mieux il voyoit ſon malheur : pluſieurs événemens y avoient contribué ; d'abord il a réaliſé des fonds qui avoient proſpéré, mais l'argent a été confié à des perſonnes qui l'ont entraîné dans des affaires

qui ont été ſans ſuccès ; ce qu'il avoit voulu conſerver, a de même eſſuyé des accidens ; enfin, de l'un à l'autre, & par une ſuite de circonſtances impoſſibles à prévoir, la fortune dont il ſe croyoit le poſſeſſeur aſſuré s'étoit évanouïe, il reſte avec les engagemens qu'il a pris avec Mr. de la Hauſſe ſans pouvoir y ſatisfaire & en étant entièrement inſolvable ; il cherchoit les moyens d'y pourvoir, il vérifioit les calculs, lorſqu'il reçut encore cette lettre de Mr. de la Hauſſe.

Monſieur, vous n'avez point répondu à la dernière lettre que je vous ai écrite hier, je comprends que vous avez un peu de peine à vous décider, & peut-être que le dérangement total de votre fortune vous jette dans un tel chagrin que vous ne ſavez quel parti prendre, je vous aſſure que je ſuis très-fâché de ce qui vous eſt arrivé, d'autant que j'y perds auſſi beaucoup ; mais enfin tout peut s'arranger, & il

ne tiendra qu'à vous que tout ſe paſſe en douceur ; je vous le répéte, j'ai toujours aimé Mlle. votre fille, elle le ſait, je ſuis sûr qu'elle ne trouvera pas un mari plus doux, plus honnête & plus complaiſant que moi ; une femme ſera véritablement heureuſe dans ma jolie maiſon : quand j'aurai fini & arrangé toutes mes affaires, il me reſtera encore de quoi vivre très-agréablement, malgré les pertes que je viens de faire ainſi que vous ; vous avez voulu trop pouſſer la fortune, & ſi vous aviez ſuivi mes conſeils, vous n'auriez pas autant hazardé dans cette dernière affaire, ce n'eſt que malgré moi que je me ſuis prêté à prendre ſur mon crédit un riſque auſſi conſidérable ; j'ai encore revu les comptes & examiné l'état des choſes actuelles, elles ſont comme je vous l'ai marqué, & conformes au compte que je vous ai envoyé ; il faut remplir l'engagement que vous avez pris, &

vous décider promptement, parce qu'il faudra travailler à la liquidation, si vous restiez à découvert, il s'en suivroit une banqueroute qui seroit fâcheuse, on procéderoit à une saisie, & je serois au désespoir que vous fussiez poussé à cette extrémité, il me semble que Mlle. votre fille ne fera pas une mauvaise affaire en sauvant toute sa famille; c'est ce que je remets à votre considération, vous priant de me faire réponse d'ici à demain matin, j'irai la chercher moi-même si vous le préférez, souhaitant beaucoup de témoigner à Mlle. de Germosan tous les sentimens où je suis pour elle, ce dont elle peut juger, par le sacrifice que je suis capable de faire, vous assurant en attendant sa favorable décision que je suis votre très-humble, &c.

Cette lettre passa successivement dans nos mains, nous fûmes obligés ma mère & moi de la lire plusieurs fois pour en avoir une idée un peu

claire ; mon père ſe promenoit dans ſa chambre en gardant un profond ſilence ; ſon air étoit effrayant, il marquoit le plus violent déſeſpoir. Ma mère interrompit notre ſilence en diſant, mais mon ami, banqueroute ! ce Mr. de la Hauſſe ſe trompe, c'eſt un brutal ; j'ajoutai, il me paroit impoſſible qu'il oſe..... Tout eſt vrai, tout eſt poſſible, s'écria mon père ! je ſuis le plus malheureux des hommes, mon déſeſpoir eſt au comble, ma mort même ſeroit inutile, & les ſanglots arrêtèrent ſes paroles ; l'étourdiſſement, la crainte, nous empêchoient de parler, il ſembloit qu'un abime fût ouvert devant nous, & nous étions ſaiſies d'effroi, on n'entendoit que nos ſanglots & nos ſoupirs, je n'oſois faire une queſtion, j'avois une horrible frayeur de la réponſe, ma mère cherchoit à dire des choſes conſolantes à mon père, elle ne pouvoit articuler que des paroles inter-

rompues, lui ne répondoit que par des gémiſſemens, il ſembloit qu'à chaque inſtant nous fuſſions plus malheureux, & nous n'avions pas le courage d'approfondir encore en quoi conſiſtoit tout notre malheur; notre ſituation étoit cruelle, & nous tremblions de la connoître tout-à-fait, je paſſai dans ma chambre, j'y reçus ce billet.

Mademoiſelle, j'eſpérois avoir l'honneur de vous voir hier, je ne fus pas reçu chez vous; Mme. Bonval n'étoit point non plus chez elle, j'ai été très-malheureux de ne rien apprendre de vous, Mlle. : le jour d'avant-hier m'a laiſſé de vives inquiétudes, aux diſcours de vos domeſtiques j'ai cru remarquer qu'il y avoit du trouble dans votre maiſon, & mes inquiétudes ont redoublé; daignez me raſſurer par un mot de votre main, ou permettez que j'aille chez vous m'informer de vous-même de ce que je dois craindre ou eſpérer, mon bonheur ou mon malheur

extrême dépendent abſolument de vous ; veuillez y penſer en recevant mes hommages & mes reſpects.

J'ai répondu tout de ſuite.

Nous ne pouvons ni voir ni recevoir perſonne, Monſieur ; nous devons nous cacher aux yeux de toute la terre : quelle que ſoit notre ſituation, je vous prie de reſpecter mon ſilence & notre retraite, c'eſt là la ſeule & la dernière marque que j'attends de vos ſentimens, ſoyez heureux, Monſieur, & que le ſort vous rende une juſtice que nous n'avons pas méritée ; vous devez nous oublier, c'eſt la dernière parole que puiſſe vous dire. L. de Germoſan.

Lorſque ce billet fut parti, je reſtai comme anéantie. Je pleurois, mes idées ſe ſuccédoient ſans ſuite, ce que j'avois entendu dire à mon père, cette lettre qui contenoit des choſes ſi extraordinaires, revenoient à mon eſprit, je ne pouvois y ajouter une foi

entière, elle me causoit un effroi inexprimable. Banqueroute ! Epouser Mr. de la Hausse ! étoient des mots qui me faisoient horreur, je les regardois comme des bruits effrayans, qui ne pouvoient avoir de réalité. Henriette, qui s'occupoit dans un coin de la chambre s'apperçut de mes pleurs, elle vint à moi avec ses bras ouverts, elle se mit sur mes genoux, elle m'embrassoit, & ses yeux se remplirent aussi de larmes, je la consolai, je la rassurai, & bientôt elle retourna à son occupation. Heureux enfant ! tu n'es pas encore en peine de ta vie ! J'espère cependant qu'elle ne me quittera jamais ; je suis restée longtemps dans ma chambre, j'ai cru devoir laisser mes parens ensemble, afin qu'ils eussent plus de liberté sur les partis qu'ils auroient à prendre, & sur ce qu'ils auroient à se dire. L'heure du dîner nous a réunis, mais ce n'a été que pour un instant, il sembloit déjà

que nous craignions de vivre de ce qui appartient aux autres, & nous nous sommes enfuis à peu près sans manger : ma tante est revenue dans l'après-midi ; après avoir été quelque temps avec mes parens, elle est passée chez moi ; elle étoit abattue, pâle, languissante, elle inspiroit la pitié, elle n'a cessé de s'occuper de nous, elle ne comprend pas encore notre malheur, elle fait des questions, elle demande des explications ; dans le tourment du désespoir, on lui répond mal ; d'abord nous avons pleuré sans rien dire, chaque fois que nous voulions parler, nos larmes s'y opposoient ; enfin j'ai pu lui dire, ma tante, au nom de Dieu, dites-moi à quoi nous en sommes ? mon père a perdu sa fortune, nous sommes ruinés ? n'est-ce que cela ? Elle ne m'a rien répondu, & elle essuyoit ses larmes ; je vous conjure, ma chère tante, ai-je repris vivement, dites-moi tout ce que je

dois craindre ? montrez-moi toute l'horreur de notre situation ? pouvons-nous être plus que ruinés ? .... Hélas ! ma chère enfant, vous pouvez être horriblement malheureux ! & toi, ma chère nièce !..... Eh bien moi, ma tante ! ... Tu peux, je crois, sauver tes parens, & mettre à couvert l'honneur de ton père ! Eh mon Dieu, l'honneur ! Il s'agira peut-être de la prison & de toutes les horreurs que l'on exerce contre les débiteurs insolvables & de mauvaise foi.... Je ne vous comprends pas, dis-je à ma tante en frémissant ! .... Ma chère enfant, je suis si étourdie, si consternée, que je ne sais moi-même si j'ai bien entendu ; j'ai peut-être mal compris, mais autant qu'il m'a paru, Mr. de la Hausse offre de tout réparer en t'épousant. L'épouser ma tante ! il n'y a point de poison qui ne fût une douceur, & je ne crains pas la mort !... Oui, mais tes parens ! laisseras-tu

traîner ton père dans les prisons & mourir dans l'opprobre ? Je te le répéte, j'espère que je me trompe, j'ai mal entendu, ils se trompent eux-mêmes peut-être, mais enfin il me semble que c'étoit l'état des choses, & aujourd'hui j'ai voulu prendre des informations, j'ai fait des perquisitions sous mains sur Mr. de la Hausse, sur les affaires de ton père ; on ne sait rien encore, tout le monde est persuadé que ton père a fait une grande fortune. Mr. de Marville est absent, Mr. de St. Ange est retourné à sa campagne ; il est venu chez moi pendant mon absence, il n'aura rien su, rien appris, & je ne sais ce qu'il sera devenu ; il paroît que la Hausse observe encore le plus grand secret, & qu'il a pris des mesures pour qu'il fût bien gardé, il doit même avoir répondu à des créanciers de ton père, qu'il avoit de l'argent à lui, & qu'il les paieroit bientôt ; enfin, ma chère enfant,

tâchons d'eſpérer encore ; peut-être que ton père s'eſt effrayé trop vite, je voudrois qu'il confiât ſes affaires à quelqu'un qui pût traiter avec la Hauſſe, je le ſoupçonnerois d'avoir fait quelques pratiques pour enlaſſer mon couſin & le forcer de diſpoſer de toi ; c'eſt peut-être auſſi Mr. de Germoſan qui s'eſt trop livré au deſir de la fortune ; les premiers ſuccès l'auront éblouis, il ſe ſera laiſſé entraîner par les appas de l'opulence, il a voulu jouir trop promptement de ſes eſpérances, il s'eſt engagé dans des réparations, dans des embelliſſemens à ſa campagne, il a fait des dépenſes de luxe ; aujourd'hui, je crois que tout concourt à le jeter dans le malheur affreux où il ſe trouve, & ſa conduite imprudente, & le ſort, & la mauvaiſe tournure des affaires, tout contribue à le mettre abſolument dans la dépendance de la Hauſſe : ce que je te dis ici, ma chère nièce, n'eſt pas une

certitude, ce ſont ſeulement mes conjectures ; mais examine cependant le parti que tu auras à prendre ſi elles ſe trouvoient juſtes : il s'agit peut-être d'épouſer la Hauſſe pour éviter à ton père l'horreur d'une banqueroute, de la priſon, de la miſère : il peut tout devoir à ſon gendre ſans ſcrupule, l'honneur ſera ſauvé, & la fin de ſes jours ne ſe paſſera pas dans la honte & dans la pauvreté, & ta mère malheureuſe, qui n'eſt coupable de rien, quel ſort affreux que celui qui l'attend ! Je n'enviſage point tous ſes maux ſans frémir, & tu frémis auſſi à l'idée d'épouſer la Hauſſe ! Dans ce moment ſur-tout il te paroît bien odieux ; cependant c'eſt un homme qui a de la raiſon, qui n'a qu'une vingtaine d'années de plus que toi, qui dans ſon économie, & dans ſon arrangement n'exclut point tout-à-fait les plaiſirs de la vie, qui t'aime enfin, puiſqu'il eſt capable de te ſacrifier ce qu'il a de

plus cher, ſon argent. Ce que je te dis ici te paroît bien cruel ; je le trouve comme toi ; mais dans la triſte ſituation où vous êtes, il faut bien chercher tout ce qui peut être une reſſource, vous n'en êtes capables ni les uns ni les autres, vous vous livrez tous au déſeſpoir ſans réfléchir que vous allez être ſoumis à la force, ſans penſer dans vos malheurs quel eſt celui qu'il faut préférer. Tes parens ſont auſſi foibles que toi, ils s'abandonnent à la déſolation, ils ſe précipitent dans l'abîme qui ſe préſente, ſans chercher les moyens de prévenir ou d'adoucir la chûte, ils ne veulent rien, ils n'entendent rien ; & après leur avoir arraché quelques éclairciſſemens ſur leur ſituation actuelle, lorſque je leur ai demandé ce qu'ils comptoient faire, ils ne m'ont répondu que par des larmes & des gémiſſemens : je n'obtiendrai ſans doute rien de plus de toi, & je ne

ferai qu'ajouter mon déſeſpoir au vôtre. Il me fut impoſſible, ma chère amie, de faire aucune réponſe à ma tante, je trouvai même que ſon amitié avoit quelque choſe de cruel & de barbare; après être reſtée aſſez long-temps ſans rien dire, ma tante m'a embraſſée, nous avons répandu encore des larmes, & elle m'a laiſſée ſeule: je tombai dans un tourment & une agitation extrême; je me promenois dans ma chambre, je répétois de temps en temps, épouſer la Hauſſe! Henriette, qui ne comprenoit rien à ce que je faiſois, & qui étoit étonnée de ce que je ne m'occupois plus d'elle, m'arrêtoit, cherchoit à me diſtraire, & me forçoit à lui répondre quelques mots. A l'heure du ſouper, il nous a été impoſſible de nous raſſembler, les domeſtiques nous ont preſſé de manger, je me ſuis jointe à eux pour engager mes parens à prendre quelque nourriture, nous avons déploré notre

ſort en commun ; ma mère s'eſt trouvée incommodée, & je ſuis reſtée très tard dans ſa chambre, mon père s'eſt encore occupé de ſes affaires, je ne ſais comment la nuit s'eſt paſſée, & je me ſuis retrouvée le matin auprès de mes parens avec le tourment dans l'ame, & ſans ſavoir encore ce que nous deviendrions : nous n'avions rien entendu dire de perſonne, ni d'aucun de nos amis, pendant ces deux jours, le bruit de notre malheur n'étoit pas encore devenu public, nous nous conſultions ſur la manière de le communiquer ; mais il nous étoit impoſſible de prendre aucune réſolution, & nous attendions Mme. Bonval pour nous aider à nous décider : dans ce moment on nous annonce Mr. Pillard de la part de Mr. de la Hauſſe, on le fait entrer, il nous remet des papiers, c'étoit la minute d'un exploit ou d'un mandat, & une lettre ; l'exploit portoit une aſſignation à mon père

pour

pour paroître en justice, & y donner des sûretés ou des cautions pour ce qu'il devoit, ou pour voir procéder contre lui par voie de saisie, &c.

Voici la lettre.

Monsieur, je ne puis laisser écouler plus de temps sans exiger les sûretés nécessaires pour ce que vous restez devoir par le compte que je vous ai envoyé, & suivant les engagemens que vous avez pris avec moi, il faut satisfaire à ceux que j'ai avec mon commissionaire de Paris, qui incessamment tirera sur vous & sur moi; car je vous ai fait nommer dans cette dernière commission, conformément à la promesse passée entre nous; comme vous ne me faites point de réponse, & que le mauvais état de vos affaires va se divulguer, il faut bien que je fasse mes diligences afin que tout ne tombe pas sur moi; je vous envoye donc la minute du mandat ou exploit que je vous ferai signifier juridique-

ment, afin que vous en ayez connoiſſance, & puiſſiez vous arranger en conſéquence ; je vous le répéte, Monſieur, il ne tient qu'à vous & à Mlle. votre fille de tout arranger à l'amiable, je ſupporterai toutes les pertes, je tiendrai pour reçu & donnerai quittance de tout ce que vous me devez, je demanderai ſeulement que par contrat de mariage la propriété ou ſucceſſion de tout ce que vous poſſédez me ſoit aſſuré après votre mort. Mlle. votre fille eſt ſage & économe, je l'ai reconnu dans toutes les occaſions, elle ſe rangera à l'économie qui ſera néceſſaire après les pertes que j'aurai eſſuyées, & quand elle conſidérera les ſommes que j'abandonne pour épargner à ſon père les déſagrémens d'une banqueroute & les ſuites fâcheuſes qu'elle occaſionneroit, je ſuis perſuadé qu'elle aura une vraie amitié pour moi, qui d'ailleurs ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir ;

pour qu'elle soit contente & heureuse : après un aussi triste accident que celui qu'elle évitera, elle sentira bien qu'il nous convient de mener une vie tranquille & retirée ; Mlle. de Germosan a de la sagesse & des vertus, elles me dédommageront des sacrifices que je fais & ferai de bon cœur si elle y consent avec complaisance & honnêteté ; je pourrois lui dire encore bien des choses qui lui feroient voir qu'elle ne prendra pas un mauvais parti en acceptant ma proposition, je me réserve de les lui communiquer lorsque je saurai ses dispositions favorables ; je vous prie, Monsieur, de me les faire savoir incessamment, & de ne pas renvoyer plus long-temps à me faire une réponse. L'état des choses est encore dans le secret, j'ai pris des mesures pour qu'il ne devint public qu'après votre décision, parce qu'une fois les affaires connues, il ne seroit peut-être plus possible de choisir l'alter-

native ; je ne pourrai pas l'attendre plus long-temps qu'aujourd'hui , & vous pourrez conférer avec mon ami Mr. Pillard ſur les ſuites des procédures qui s'enſuivront ; c'eſt un homme de toute confiance , il a ordre de ne pas revenir ſans une réponſe de votre part , je prendrai votre ſilence pour un refus abſolu, & j'irai en avant : ainſi , Monſieur , rappelez notre ancienne amitié de même que celle avec laquelle je vous ai admis dans mes affaires & ſpéculations , & puiſqu'elles ont mal tourné, ne les rendez pas plus fâcheuſes qu'elles ne peuvent l'être , je remets tout entre vos mains , c'eſt vous donner une aſſez grande preuve de mes ſentimens, vous aſſurant que c'eſt avec un véritable dévouement que j'ai l'honneur d'être , &c.

Nous avons lu cette lettre , elle nous a conſternés & notre étonnement ſeroit difficile à dépeindre ; le déſeſpoir de mon père étoit effrayant...

j'avoue que l'idée d'épouſer Mr. de la Hauſſe, ne pouvoit entrer dans mon eſprit : je n'entendois rien, je ne concevois rien ; j'étois dans un état de ſtupidité inexprimable, j'aurois voulu en ſortir pour conſoler mon père, & je ne pouvois proférer une parole ; ma mère avoit plus de force & de courage que nous ; elle tâchoit d'en donner à mon père : enſuite elle demanda à Mr. Pilliard ſi nous n'avions pas quelques jours pour réfléchir, il dit qu'il avoit ordre de porter une réponſe, ou de mettre tout de ſuite l'exploit en exécution ; ma mère dit, que nous avions des fonds qui pouvoient être donnés en ſûreté : après une aſſez grande diſcuſſion, il fut convenu que mon père écriroit à Mr. de la Hauſſe, pour offrir de lui remettre par engagement tout ce que nous avions ; afin qu'il nous donnât du tems, on lui faiſoit obſerver que notre campagne

& notre maiſon de la ville, avoient des prix qui pourroient augmenter, ſuivant le moment où elles ſeroient vendues, & qu'il ne riſquoit rien de ne pas nous preſſer : Mr. Pilliard ne vouloit pas ſe charger de cette lettre, il diſoit qu'il falloit de l'argent comtant, que les échéances étoient finies : que Mr. de la Hauſſe vouloit être payé, & qu'il ne doutoit pas qu'après l'avis qu'il étoit venu nous donner de ſa part, il ne laiſsât agir la juſtice, cependant il s'en alla & dit qu'il remettroit la lettre : quand il fut parti, ma mère exhorta mon père à examiner l'état précis de ſes affaires, & à mettre une valeur à tout ce qu'il poſſédoit. Mon père avoua qu'il l'avoit déjà fait, & que par la nature des engagemens qu'il avoit pris, & par la malheureuſe chûte des fonds ſur leſquels il avoit fait des ſpéculations, il étoit dans l'entière dépendance de la Hauſſe : on

pouvoit tout au plus disputer sur de certains effets qui avoient été pris en nature & en commun, mais c'étoit la Hausse qui avoit fait les fonds ; & quelque parti que l'on prit il n'y avoit plus qu'à perdre : nous déplorâmes notre malheur ; nous cherchions inutilement des ressources, nous ne pouvions prévoir quel seroit notre sort. Mr. de Marville entre, il avoit forcé les domestiques de le laisser passer ; il nous témoigne avec émotion sa surprise, son chagrin, sur ce qu'il venoit d'apprendre ; il ne pouvoit rien croire : Mme. de Bonval l'avoit fait venir, & avoit cru devoir l'instruire comme un ami qui pouvoit venir à notre secours ; il nous fait mille questions, il n'imagine pas qu'il puisse être indiscret ; il ne peut se persuader un évènement qui l'effraye, & dont il ignore les détails ; ma mère regarde mon père comme pour lui demander son consentement de tout confier à

Mr. de Marville, & elle lui remet toutes les lettres, tous les papiers; il lit, il parcourt avec agitation, il s'étonne, il s'écrie, ſes yeux même ſe rempliſſent de larmes, enfin il tombe ſur une chaiſe comme anéanti en diſant, eh mon Dieu, quel malheur! bientôt il demande de nouvelles inſtructions, & enſuite il ſort en diſant, je vais lui parler: un peu revenue de ma conſternation, je commence à parler avec mes parens; je reviens ſur les prétentions de la Hauſſe ſur ce qu'on lui doit, ſur ce qu'il peut faire; ce n'étoient pas les revers de la fortune, ou la crainte de n'être pas riche qui m'avoient abattue, c'étoient les mots de banqueroute, de priſon, de mariage, qui m'avoient donné de l'effroi, je ne pouvois ni examiner, ni approfondir & encore moins croire, je fis tout répéter pluſieurs fois à mon père, je lui fis expliquer que l'alternative étoit

d'être traité comme un créancier insolvable, poursuivi par la justice, enfin traîné en prison, ou moi épouser Mr. de la Hausse. Il y avoit plus de trois heures que nous agitions entre nous cet horrible sujet, lorsqu'on nous apporte un billet de Mr. de Marville; il m'étoit adressé, il n'y avoit que ces mots : Mlle. j'ai vu Mr. de la Hausse, je suis au désespoir.... ces paroles ajoutèrent encore à notre angoisse & achevèrent de nous consterner, il sembloit que nous fussions condamnés à la mort; peu de tems après on nous annonce un huissier qui veut absolument parler à mon père, il avoit même suivi le domestique avec insolence, il paroît tout d'un coup au milieu de la chambre; il va à mon père, la vue de cet homme me fit frémir; il étoit grand, noir, maigre, il avoit l'air dur & méchant; dans mon effroi je me jette à ses pieds; je le prie d'arrêter, de ne toucher per-

ſonne, je le conjure d'aller dire à Mr. de la Hauſſe que je ſuis prête de ſouſcrire à tout ce qu'il voudra; l'huiſſier me regarde avec un air d'étonnement, & je crois auſſi de pitié: il me dit qu'il n'a pas l'ordre de rien écouter, mais que ſi je veux propoſer quelque choſe à Mr. de la Hauſſe, je dois l'écrire & qu'il le lui portera, je me traîne au bureau de mon père; j'écris avec précipitation, & en tremblant; Mr. au nom de Dieu ſuſpendez vos pourſuites, je conſens à tout ce que vous pouvez exiger..., & je ſigne L. de Germoſan: l'huiſſier emporte mon billet & nous laiſſe dans la conſternation & dans le ſilence de l'étourdiſſement. J'en ſortis en répandant un torrent de larmes, mon père vint m'embraſſer & me ſerroit dans ſes bras, & il s'écrioit dans le déſeſpoir; non, ma fille, je ne puis conſentir à cet horrible ſacrifice: pourquoi ma mort ne peut-elle

pas tout appaiſer ; peu de momens après on nous dit que Mr. de la Hauſſe eſt là, & qu'il demande à nous voir : notre trouble, notre embarras fut à ſon comble ; j'obtins qu'on lui diroit que nous étions dans un tel état de ſouffrance que nous ne pouvions voir perſonne ; je voulois que l'on ajoutât que nous le ſupplions de renvoyer de quelques jours : mes parens dirent que ce ſeroit l'offenſer, que nous aurions l'air de lui avoir donné une mauvaiſe défaite & de le tromper, qu'il ne falloit le renvoyer qu'au lendemain ; nous diſputâmes encore ſur l'heure, on fixa celle de midi pour le recevoir, & il ſe retira : inſenſiblement mes parens ſe mirent à parler de lui ; il remarquèrent qu'il mettoit de l'honnèteté dans ſes procédés, qu'il auroit pu en agir avec beaucoup plus de rigueur, que dans le fond il avoit un bon caractère, que l'on pouvoit en-

core être heureux avec lui ; il me fut impoſſible de ſoutenir cet éloge plus long-tems, je me retirai en les embraſſant, & en fondant en larmes de déſeſpoir ; j'allai m'enfermer dans ma chambre en ſouhaitant mille fois la mort : il y avoit une heure que j'étois ſeule lorſque l'on m'apportât ce billet, je le pris ſans peine, dans notre ſituation tout eſt égal, je ne craignois pas d'être plus malheureuſe.

Mademoiſelle, le peu de mots que vous avez eu la bonté de m'écrire m'ont cauſé un vrai tourment : au nom de Dieu, de quoi s'agit-il, j'ai voulu aller auprès de Mr. & de Mme. de Germoſan, vos domeſtiques n'ont jamais voulu me permettre d'aller juſques à eux, ils m'ont aſſuré que je vous ferois une peine extrême ; j'ai été chez Mme. Bonval, je n'ai pu la trouver, j'ai cherché Marville ſans pouvoir le rencontrer, je ſuis retourné encore à votre porte, j'y ai vu la

même réſiſtance : & vos domeſtiques m'ont paru avoir du trouble & de l'effroi ; j'ai cru que c'étoit moi que tout le monde fuyoit, dans cette idée je ſuis retourné à ma campagne, perſuadé que mon abſence étoit un bien : je n'ai pu y reſter ; le ſuis revenu & tout augmente mon tourment ; je ne ſais rien, je ne peux rien apprendre ; & cependant Mlle. vous avez de la peine, de l'embarras, je me mets à vos pieds pour vous conjurer de me tirer du tourment où je ſuis, ne puis-je rien ? ſuis-je inutile ? je ſerois bien malheureux ; ce n'eſt pas dans ce moment que je parlerai de mes ſentimens, ma vie entière vous prouvera ce qu'ils ſont.

P. S. Dans cet inſtant, mon frère Durtan vient me parler des bruits vagues qui ſe répandent : mon Dieu, Mlle. — laiſſez-moi aller mettre à vos pieds ma vie & tout ce qui peut dépendre de moi.

Je n'ai pas voulu faire de réponſe à ce billet, il eut fallu dire trop de choſe, je ne veux de ſecours de perſonne ; j'ai ſeulement fait dire que je répondrois dans quelques jours. J'avoue, ma chère amie, que depuis que je connois notre malheur, j'ai penſé ſouvent à Mr. de St. Ange : ſans doute que ſon idée augmente ma peine & mon déſeſpoir, il faut l'éloigner, il faut l'effacer, & tâcher de ne pas ſuccomber ſous les regrets ; ce billet a donné trop de force à ma ſenſibilité ; une triſteſſe noire & profonde s'eſt emparée de mon ame : j'ai frémi encore plus vivement ſur l'horreur de mon ſort ; grand Dieu ! que déviendrai-je ! il eſt donc des arrangemens pour le déſeſpoir de ceux qui ſont innocens ; le tourment ne me quitte plus, mes parens ſont venus me voir dans ma chambre ; ils m'aiment, ils m'ont fait les careſſes les plus tendres, ils avoient l'air plus

calme... La nuit a été affreuse pour moi ; j'ai tâché d'avoir honte de ma foiblesse, j'ai fait des efforts pour m'élever au-dessus moi-même, l'idée de cet horrible la Hausse anéantissoit tout ; je disois, je saurai être malheureuse, je saurai vivre dans le désespoir, qu'est-ce que c'est que ma vie pour que je la compte pour quelque chose ? ne suis je pas trop heureuse de sauver des parens auxquels je dois tout ? que j'aime avec la plus vive tendresse : je me prescrivois de la force, je me proposois de montrer un front calme & tranquille, & alors il me sembloit qu'une chaîne horrible pesoit sur mon ame, & enlaçoit ma vie. Voilà donc à quoi elle sera réduite, cette vie que je voulois consacrer à l'indépendance, à la liberté ? Foibles mortels que nous sommes, comme le sort se joue de nos volontés ! comme les événemens s'arrangent contre nos vœux ! & nous faisons des projets ! & nous nous

propoſons des vertus ! Hélas ! c'eſt le moment de les avoir toutes, il s'agit d'immoler ſon cœur, de ſacrifier ſon amour propre, de renoncer à ſon ambition, de n'avoir d'autre intérêt, d'autre bonheur que celui des autres. Venez, mon amie, venez, ma tendre amie, que je me jette dans vos bras ! Ah ! ſi je pouvois y expirer ! Mais non, il faut que je vive ! il faut que je connoiſſe l'amertume & le malheur juſqu'à la lie ! Que deviendroient mes parens ! Le dernier de mes ſoupirs ſeroit accompagné du déſeſpoir de les laiſſer en butte à l'avidité & aux rigueurs d'un homme intéreſſé ; voilà les idées qui m'ont pourſuivie toute la nuit, & qui ne me quittent point encore : je me ſuis couchée par inquiétude, mais le repos a été loin de moi. Penſer à vous, n'a pas même été une conſolation. Oui, mon amie, vous me faites trembler, je vous crains comme un conſolateur barbare, qui

veut adoucir une opération cruelle, Non, ne me donnez point de conseil, ne cherchez point de consolation, je pourrois peut-être vous haïr ! Arrêtez votre amitié officieuse si elle ne peut pas se contenter de verser des larmes sur mes maux, ne m'aimez plus. Mon Dieu ! que personne ne m'aime, tout le monde ne voit-il pas que je ne mérite que de la haine ? Vaines paroles, le temps s'écoule, le malheur s'apprête, la victime subira l'horrible sentence ; c'est en vain qu'elle se débat dans les angoisses de son désespoir. Le soleil est à peine levé, j'ai déjà écrit cette énorme lettre. Je n'ai pu être long-tems dans l'obscurité de la nuit, je me suis levée, j'ai été chercher de la lumière, tout le monde étoit tranquille, tout le monde dormoit en paix ; j'ai été jalouse du repos qui règnoit dans la maison, je suis revenue, & j'ai eu la foiblesse de pleurer sur moi-même :

alors seulement j'ai pensé à vous avec quelque douceur; l'espérance d'avoir encore une amie tendre & compatissante est venue luire dans mon ame: j'ai voulu être avec elle, j'ai rappelé mes forces, je me suis retracé tout ce qui s'étoit passé dans ces trois jours, je vous l'ai raconté au travers de mes larmes, qui m'ont bien souvent interrompue. Ma chère amie, c'est aujourd'hui à midi que je verrai Mr. de la Hausse. Vous frémissez, je ne puis plus écrire, je vous quitte & je vous tends les bras.

Ma lettre doit partir ce matin, je ne sais si je dois vous prier de m'écrire.

LETTRE LXIV.

De la même.

Mardi matin à 8 heures.

Ma chère amie, ma lettre vient de partir, & je vous écris encore: c'eſt l'agitation de la fièvre qui me conduit, je ne puis pas être tranquille un inſtant J'ai été ce matin chez mes parens, ils ont un peu repoſé, je n'ai pu reſter long-temps avec eux, je ſuis revenue chez moi, j'ai voulu m'occuper d'Henriette; il n'a pas été en mon pouvoir, pour la première fois je l'ai confiée à un domeſtique; je crains tous les êtres ſenſibles, je voudrois les fuir; dans mon agitation j'ai rencontré mon bureau ouvert, j'ai penſé à vous, je vous écris, mais que vous dirai-je? Cette heure de

midi, l'entendez-vous ſonner? Je ne puis plus écrire, je vous quitte....

Mes parens ſont venus dans ma chambre, ils m'ont fait des amitiés, je me ſuis jetée dans les bras de ma mère, j'y ai verſé un torrent de larmes, car je ne fais que pleurer; ils m'ont entraînée pour déjeûner avec eux, je n'ai pu y reſter, je ſuis revenue, j'ai fermé ma porte à double tour, je voudrois fuir & courir devant moi, juſqu'à ce que je ne viſſe plus perſonne.

On a frappé à ma porte, j'ai treſſailli d'effroi: j'ai entendu la voix de ma tante, j'ai été à elle avec empreſſement; elle avoit l'air malade; j'aurois eu de la pitié ſi j'étois ſuſceptible de quelque ſentiment, je ne ſais ce que nous avons dit, je ne m'en ſouviens pas, elle a prononcé ſans frémir le nom de Mr. de la Hauſſe, j'ai mis la main ſur ſa bouche. Il y avoit une heure qu'elle diſoit des

choſes que ſa raiſon lui dictoit, & que mon cœur repouſſoit; j'ai entendu ſonner cette heure de midi, j'ai éprouvé un affreux ſaiſiſſement, mais comme ſi le déſeſpoir m'eût donné des forces, je me ſuis jetée à genoux devant Mme. Bonval, je lui ai dit; au nom de Dieu, ma tante, dites-moi ce qui m'attend, dites-moi toute l'horreur de mon ſort : votre amitié peut-elle l'enviſager de ſang-froid ! Elle m'a ſerré contre ſon ſein en me diſant; il y a une heure que je te dis que tout eſt arrangé, de manière qu'il faut néceſſairement, que toi & tes parens ſoyez plongés dans l'opprobre & dans la miſère, ou que tu épouſes Mr. de la Hauſſe. Heureux encore que cet homme veuille renoncer à ſes droits à ce prix ! N'as-tu donc pas aſſez de force pour enviſager cet événement avec fermeté ? La vertu n'a-t-elle point d'empire ſur ton ame ? Ne ſauveras-tu pas l'honneur & la vie

de tes parens, en sacrifiant un sentiment, qui, dans le fond, tient à des idées qui s'effacent toujours tôt ou tard.... Je l'ai regardée avec des yeux étonnés, — elle a repris, oui, mon enfant, qui s'effacent dans peu de tems : dans un an, dans deux ans tu seras plus heureuse avec Mr. de la Hausse qu'avec un autre ; il te sera plus facile de faire son bonheur. Je me suis jetée dans son sein en criant, ma tante, je ne veux pas être heureuse, je suis sûre de mourir ; je me suis éloignée avec précipitation, j'ai levé les yeux & les mains au ciel, & dans l'horreur de mes idées j'ai dit, non jamais cet homme..... Ma tante m'a arrêtée, elle m'a serrée dans ses bras, elle m'a ramenée auprès d'elle ; ne fais point de vœu, m'a-t-elle dit ? Ne prononce point de serment, où tu n'es qu'une fille sans vertu ? Oui sans vertu, a-t-elle répété en voyant que j'étois indignée de ce qu'elle disoit ? Je considère peu cette vertu qui ne consiste que dans une résistance, sans

laquelle nous perdrions l'eſtime de celui que nous aimons ; c'eſt un trop petit effort, pour mériter le contentement de ſoi-même, & l'admiration des autres ; la nature a placé dans nos ames ce premier mouvement de réſiſtance, & nous ne ſuivons qu'elle dans les prétendus ſacrifices que nous faiſons avec un objet aimé. La vraie vertu eſt de remplir ſes engagemens aux dépends même de ſon cœur ; s'immoler toute entiere, voilà le vrai héroïſme. Il t'en coûteroit peu, je le ſais, de mourir pour tes parens ; ce n'eſt pas aſſez, il faut vivre pour eux. Je comprends mieux que perſonne toute l'horreur de ton ſort ; mais il eſt d'une ame véritablement grande de le ſubir tout entier, & la Hauſſe eſt un homme qui t'aime, qui te confie ſa vie, qui ſe met ſous ton empire : c'eſt ta généroſité, ce ſont tes vertus qui le ſoumettront à toi : tu auras la force de ſauver tes parens,

ton cœur aura celle de ſe taire, & la grandeur du ſacrifice ne t'arrêtera pas. Malheureuſe Laure ! Je te plains comme une victime de la fortune & de l'ambition, & nous ſommes tombées dans les bras l'une de l'autre ! J'en ſuis ſortie avec effroi en entendant ouvrir la porte, c'étoit ma mere, elle tâchoit d'avoir l'air ſerein & tranquille, on voyoit qu'elle avoit pleuré, elle eſt venue à nous, elle nous a dit quelque choſe, elle a voulu prononcer le nom de Mr. de la Hauſſe, il eſt reſté ſur ſes lèvres ; mon père la ſuivoit, & enſuite lui-même venoit après ; par un mouvement involontaire, j'ai caché mon viſage dans mon mouchoir & dans mes mains. Je ne ſais ce que l'on a balbutié, on s'eſt aſſis, & j'ai entendu Mr. de la Hauſſe qui diſoit — Mlle., je n'ai point cru abuſer des circonſtances en propoſant à Mr. votre pére de me donner ſa fille, & de terminer

ainſi

ainſi toutes les affaires que nous avons enſemble, vous ſavez, Mademoiſelle, qu'il y a long-tems que je vous aime, & je vous aime parce que j'ai vu votre ſimplicité, votre ordre, votre économie, ſans compter tous vos agrémens, auſſi je ne parlerai point du ſacrifice que je fais, je compte ſur vos vertus, & je ſuis bien diſpoſé à faire tout ce qui ſera convenable pour vous rendre heureuſe. Mr. votre père & Madame votre mère ſeront toujours contens, je le leur ai promis, & je vous le promets auſſi, Mademoiſelle. Il s'eſt levé comme en tremblant, il s'eſt approché de moi, il m'a dit; je vous demande, Mademoiſelle, que vous me donniez la main en ſigne de votre conſentement, & pour marque que vous n'avez ni averſion, ni répugnance à m'épouſer, & à être ma femme; mon père & ma mère ſe ſont approchés de moi, ils m'ont flattée, je ne ſais ce qu'ils ont

dit, je ne sais ce qu'ils ont fait de mes mains, je ne pouvois revenir du saisissement où j'étois, j'aurois voulu n'en revenir jamais, la mort m'auroit paru douce. J'ai cependant entendu encore qu'ils disoient entr'eux, que le moment du mariage donnoit toujours de l'émotion aux jeunes filles, ensuite on a parlé du contrat, du jour de le passer, je me suis levée, j'ai été avec ma tante auprès de la fenêtre, je ne pleurois point, je respirois à peine, je me tordois les mains, une douleur violente auroit été une douceur pour moi, le cœur déchiré, l'ame oppressée; je ne pouvois respirer: je ne sais ce qui s'est passé, ce que l'on m'a dit; je me suis trouvée seule avec ma tante, & cependant on a fixé le jour pour cet horrible contrat, c'est après demain, dans deux jours, dans trois jours, je ne sais quand, & je n'ose souhaiter la mort! Ma tante a eu de moi tous les soins que lui a dicté sa

compaſſion, au bout de quelques heures ma mère eſt revenue nous joindre; mes parens ménagent la victime, & mon ſentiment n'en eſt que plus douloureux, il me ſemble que je ne ſuis plus environnée que d'êtres inſenſibles, & je ſens que je le deviens pour eux. Henriette, ma chère Henriette! je ne l'aime plus, je ne m'en occupe plus, je me paſſe de ſes careſſes, elles ne me font plus rien, je les repouſſe même, je ſuis dans un état de vrai anéantiſſement, je m'y abandonne tout-à-fait lorſque je ſuis ſeule; hélas! je voudrois n'être qu'avec vous; cependant je ſuis fatiguée d'avoir écrit, quoique je me ſois ſouvent interrompue..... Ce ſoir, je pourrai reprendre ma lettre.

A dix heures du ſoir.

Toute la ſoirée je ſuis reſtée dans ma chambre avec l'intention d'être

ſeule, il y avoit quelques heures que j'y étois, & il en étoit près de neuf lorſqu'on eſt venu me dire que Mr. de Marville & Mr. de St. Ange demandoient à me voir, je ne penſois plus à eux, il y avoit long-temps que je n'y avois penſé. J'ai treſſailli en les entendant nommer, j'ai dit bien vîte que je ne voulois pas les voir, que je ne voulois voir perſonne, que j'étois malade, très-malade, que j'allois me mettre au lit, & en effet, dans l'agitation qui m'a ſaiſie je me ſuis couchée ; comme cette idée de Mr. de St. Ange eſt venue ſe réveiller dans mon eſprit ! mille autres ſe ſont ſuccédées avec une rapidité dont je n'ai pas été la maîtreſſe, je me ſuis levée ſans ſavoir ce que je faiſois, il me ſemble que j'ai toujours quelque choſe à fuir ; ma mère eſt venue auprès de moi, elle m'a forcée de prendre quelque nourriture ; ſans doute j'ai paru calme à ſes yeux,

car elle m'a parlé de Mr. de la Hauſſe que je dois voir & recevoir demain, & que sûrement je recevrai à ce qu'elle m'a dit, avec honnêteté & avec amitié, il me fera de très-beaux préſens, enſuite on a parlé de Monſieur de Marville & de Monſieur de St. Ange : on m'a dit que j'avois très bien fait de ne pas les recevoir, ils avoient l'air ſi extraordinaires ! ils ont fait fort indiſcrètement beaucoup de queſtions auxquelles mon père n'a répondu que fort vaguement, il étoit inutile qu'ils fuſſent inſtruits, il eſt vrai qu'ils témoignoient beaucoup de zele & d'intérêt, ils avoient forcé mon père à leur parler de Mr. de la Hauſſe, & ſur ce qu'il leur avoit dit, ils avoient demandé la permiſſion d'aller prendre des informations auprès de lui, ma mère m'a quittée en m'exhortant au repos & au ſommeil. Je ſuis revenue à vous, ma chère amie. Dans ce moment je reçois cette lettre,

il y a dans notre maiſon un abandon & un déſordre qui permet tout, les domeſtiques ſont ce qu'ils veulent ; c'eſt ce ſoir que le bruit de tous nos malheurs a éclaté, il eſt venu pluſieurs perſonnes de nos amis & de nos parens auprès de mon père, je ne ſais ſi demain je pourrai être auſſi ſans voir quelqu'un.

Mon Dieu, ma chère amie, que mes jours vont devenir affreux ! je vois par cette lettre que je vous envoie, qu'il n'y a plus de reſſource.

Mr. de St. Ange à Laure.

Mademoiſelle, je ne vous peindrai pas la ſituation de mon ame, ni l'excès de mon étonnement, de mon déſeſpoir : mais vous, Mademoiſelle, êtes-vous heureuſe ? Je n'ai pu communiquer à Mr. de Germoſan tout ce que je penſe de cet horrible la Hauſſe : nous avons obtenu à peine la permiſſion de lui parler, comme

étant des amis de votre famille : ce n'eſt qu'avec beaucoup de difficultés que nous ſommes parvenus juſques à lui ; il ne vouloit pas nous recevoir ; il eſt vrai qu'il étoit tard. Il nous a dit fort peu de choſes ; il a prétexté qu'il étoit malade, & en effet il avoit l'air de l'être : juſques à préſent il nous paroit par tout ce que nous avons entendu, qu'il n'y a aucun moyen de faire changer l'état des choſes, & que le parti que l'on a pris eſt bien décidé : tout ce qu'on feroit, à ce qu'on nous aſſure, augmenteroit le mal, le rendroit plus sûr : cependant demain matin Marville travaillera encore ; nous tâcherons d'avoir une ſeconde conférence avec Mr. votre père : mais, Mademoiſelle, à quoi nous autoriſez-vous ? ſi tout pouvoit dépendre encore de votre volonté libre ? Si vous redeveniez abſolument maitreſſe des événemens ?.... Il ne faut rien prévoir ; l'eſpérance

même eſt défendue : eſt-ce qu'il ſera impoſſible de vous voir ? eſt-ce que des amis ſeront ſans accès auprès de vous ? n'avez-vous beſoin d'aucune conſolation ? vos domeſtiques nous rendent fort mal l'état où vous êtes ; je n'oſe en dire davantage dans ce moment ; j'ignore même ſi ce que je dis ici vous parviendra. Je ſuis bien malheureux, Mademoiſelle.....

Je ne puis plus vous rien dire, ma chère amie ; la nuit eſt preſqu'écoulée ; je ne ſais ce que j'ai penſé ; je vous quitte ; je reprendrai ma lettre dès que je le pourrai.

Mercredi au ſoir à 10 *heures.*

Je ne vous dirai qu'un mot ce ſoir ; j'ai dîné avec Mr. de la Hauſſe. Mon Dieu ! ma chère amie !....

Jeudi matin.

J'ai plus de force ce matin, j'ai beaucoup de force ; je n'ai plus d'abattement dans l'ame ; je ne craindrois pas les choſes les plus effrayantes ; je voudrois même affronter les plus grands dangers, je voudrois les chercher ; j'ai honte de ma foibleſſe : je ne veux pas me laiſſer abattre par un événement de ma vie ; j'aurai le courage d'être malheureuſe ; je ſaurai m'élever au-deſſus du ſort qui me perſécute : je veux montrer un front ſerein, & ne pas mandier l'intérêt & la compaſſion. Eh bien, je ſerai une femme comme tant d'autres ; je n'aurai point de ſentiment à moi ; je me traînerai ſous un joug peſant, qui m'aſſervira ; j'attendrai la mort dans la ſujettion & dans les peines ; je ne ſaurai pas ſeulement ſi

j'ai des vertus. Mais, mon Dieu, ſi c'eſt avec la Hauſſe ! & mon courage s'évanouit ; aidez-moi à le rappeler ; j'en ai beſoin ; tâchez de m'en inſpirer encore ; il en faudroit bien moins s'il ne falloit que mourir, je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour avoir le choix ; je ſens que ma lâcheté augmente mes maux ; hier fut un jour de ſupplice ; je me laiſſai aller à tous les tourmens du déſeſpoir ; je cherchois les ſouffrances, j'aurois voulu déchirer mon cœur ; le tems s'eſt écoulé, & je ſouffre encore, & mon exiſtence ſe prolonge ſans ſoulagement, ſans eſpérance, & ma vie ſoutient tous mes maux. Hier donc je m'y livrai entièrement, il me fut impoſſible de voir perſonne que Mr. de la Hauſſe, je ne pouvois être qu'avec mon bourreau, & il a bien ſu prolonger mon ſupplice : on avoit com-

muniqué l'affreux mariage à mes parens les plus proches : ils vinrent ; je ne pus les voir, pas ſeulement ma tante Bonval. J'ai horreur des conſolations ; & ſi c'étoient des félicitations, je pourrois maudire la bouche qui les prononceroit. Je reçus pluſieurs lettres, pluſieurs billets ; je ne voulus pas les ouvrir : je me levai pour cet horrible dîner ; je ne vous le dirai pas, laiſſez-moi l'oublier. Je revins dans ma chambre ; je m'enfermai, je me mis au lit ; je dis que j'étois malade ; je ne conſentis à revoir mon pere & ma mere qu'à dix heures du ſoir. L'épuiſement, la fatigue du chagrin m'ont procuré pluſieurs heures de ſommeil ; je me ſuis réveillée avec un ſentiment abſolument différent de celui que j'avois hier ; je n'ai vu dans ma cruelle ſituation que la néceſſité de ſauver mes parens, & la poſſibilité de les arracher à la honte & à la

misère : j'ai rougi de ma lâcheté ; je me suis reprochée d'avilir mon action par les apparences du désespoir, & de remplir mon devoir en faisant souffrir ceux qui en étoient les objets. Si mon père eût été heureux dans ses entreprises, c'est moi qui aurois joui de sa fortune ; si je reste seule malheureuse, ce doit être une douceur pour un cœur généreux, & je veux montrer que le mien peut l'être. Je me suis levée avec ces idées ; j'ai eu des regrets d'avoir fui hier tout le monde : je me suis habillée & coëffée mieux que je ne l'ai été depuis long-tems : j'ai cherché à cacher ma pâleur : je me suis occupée d'Henriette ; je lui ai fait des caresses que je ne lui avois pas faites depuis long-tems, & que cet enfant a si bien senties ! ensuite j'ai regardé toutes les cartes de visites que l'on m'a apportées ; j'ai lu tous les billets que j'avois

reçus ; il y en a à-peu-près de toutes nos amies ; je ne sais pas trop ce qu'elles disent : les Cliffi sont venus le matin & le soir, & ils m'ont écrit ; ce sont les seuls qui disent quelque chose : il y a aussi une lettre de Mr. de Marville, & une de Mr. de St. Ange, pour celles-là, je vous les envoie ; elles m'ont fait réfléchir un moment ; mais à quoi servent les réflexions lorsque les faits existent. Il est bien décidé que mon père doit à Mr. de la Hausse une somme immense, au-delà de ce qu'il possède, & qu'il n'y a aucun moyen de l'acquitter. Qu'est-ce que pourroit l'habileté & l'intelligence de Mr. de St. Ange ? d'ailleurs, je ne veux pas qu'il l'emploie, je voudrois même qu'il ne m'écrivite plus ; je ne sais comment le lui dire ; je ne puis pas me plaindre ni de son zèle, ni de l'intérêt qu'il témoigne ; mais je ne veux plus pen-

fer à rien ; il faut tout oublier. J'avoue dans ce moment, ma chère amie, que j'aurois trouvé de la douceur à être aimée par lui ; son ame sensible & délicate auroit senti tous les sacrifices que l'on auroit pu faire pour lui ; il n'auroit pas consenti à être seul heureux. Mais où vais-je porter mes idées ? elles se ressentent de la situation où je me trouve ; vous le comprendrez.

J'ai été interrompue par mes parens, qui sont venus auprès de moi de fort bon matin : ils ont été surpris de me trouver levée, habillée & coëffée ; ils me croyoient malade : je leur ai montré un visage serein & tranquille ; ils m'ont fait des amitiés tendres ; je leur ai fait des caresses, & j'ai arrêté quelques larmes qui venoient dans les yeux de ma mère ; ils m'ont entraînée pour déjeûner avec eux : tout a été communiqué hier. Il viendra beaucoup de monde au-

jourd'hui : je verrai tout le monde, mes amis, mes connoiſſances. Ma chère amie, je me ſens une force & un courage de lion ; je n'aurai point l'air malheureuſe ; je ferai calme, indifférente ; on verra, on parlera, on raiſonnera comme on voudra. Mon père eſt obligé d'aller à notre campagne ; il a des papiers importans à prendre dans ſon bureau ; ma mère veut auſſi avoir des choſes qu'il faut que je lui rapporte ; j'irai ce ſoir avec mon père : je ſens quelque répugnance à monter dans ce caroſſe ; il me ſemble qu'il appartient à quelqu'un d'autre, & qu'il eſt le fruit de la vanité : mais enfin il faut bien s'en ſervir ; on fermera les ſtors, on ne me verra pas, & aujourd'hui j'ai du courage. Voilà ma tante ; dans quelques heures je viendrai fermer ma lettre. Je vous laiſſe avec celles que je vous

envoie aujourd'hui ; j'en attends une de vous.

Marville à Mlle. de Germoſan.

Vous refuſez de voir vos amis, mademoiſelle ; craignez-vous leur ſenſibilité ; ou croyez-vous qu'ils en manquent. Je ne parlerai pas de la mienne ; je dirai ſeulement que dès que j'eus appris l'événement qui nous déſeſpère, je courus auprès de Mr. votre Père ; je le conjurai de m'inſtruire de l'état réel des choſes, il s'y refuſa & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, que j'obtins la permiſſion d'en parler à Mr. de la Hauſſe ; auprès de lui j'en avois le droit, à cauſe de certains ſervices que je lui ai rendus ; il ne voulut d'abord, ni m'écouter, ni me parler : il me dit que tout étoit arrangé avec Mr. de Germoſan, que les engagemens étoient pris, qu'il ne demandoit rien à perſonne, & qu'il n'avoit rien à dire, ni à confier ; ce ne

fut qu'après des ſollicitations un peu preſſantes, qu'il me dit que Mr. de Germoſan avoit voulu faire une ſpéculation très-conſidérable, ſur un objet dont il avoit la plus grande opinion ; que lui s'étoit chargé de la commiſſion, & que par la nature des arrangemens, & les ſuccès ayant été contraires, Mr. votre Père perdoit & lui reſtoit de voir une ſomme immenſe, & à laquelle ſa fortune ne pouvoit ſuffire, mais que tout pouvoit ſe réparer & ſe répareroit, que perſonne n'avoit que faire de s'en mêler. Je lui demandai s'il avoit fait réellement la commiſſion de Mr. de Germoſan, s'il avoit acheté pour lui & en ſon nom, l'objet de la ſpéculation ; il m'a dit que les objets étoient en dépôt chez les commiſſionnaires à Paris, qu'il en avoit les reconnoiſſances ſous le nom de Mr. de Germoſan ; il ajouta qu'il les remettroit contre le prix de

en ce qu'ils avoient coûté : j'en ai parlé avec Mr. de St. Ange ; il connoît ces sortes de choses, il les a vues de près à Paris, il s'en est occupé comme beaucoup de ses connoissances, mais il n'a jamais rien voulu prendre sur son crédit : sur le compte que je lui ai rendu de ce qu'avoit dit Mr. de la Hausse, il a entrevu quelqu'espérance de rétablir les affaires de Mr. votre Père, & de reparer les pertes : pour cela il faudroit deux choses ; premièrement trouver des sûretés, dont la Hausse se contentât pour le moment, & ensuite que Mr. de Germosan allât à Paris, ou que quelqu'un d'entendu y fut avec sa procuration : Mr. de St. Ange a dit tout de suite qu'il se chargeroit de cette commission sans peine, & que même il pouvoit promettre, sinon d'effacer le mal, au moins de le diminuer beaucoup : il s'agiroit seulement, avec les effets qui sont sous le nom de Mr. de Germosan,

& avec le crédit qu'ils donneront, de faire la ſpéculation contraire ; par une opération bien entendue & différente de celle qui a été faite, on pourroit regagner une partie & peut-être tout ce qui a été perdu : mais mademoiſelle, cette parole donnée, qui doit ſe conſacrer ſolemnellement, & être ſignée après demain, ôte toute eſpèce de poſſibilité ; eſt-ce donc votre volonté ? quoi ? vous ſigneriez ! je ne puis le croire. Mme. votre mère, à qui j'ai oſé en parler librement, m'a dit que c'étoit un huiſſier qui avoit paru au milieu de vous, qui vous avoit effrayée, & qui vous avoit fait donner votre conſentement ; je me ſuis informé de cet huiſſier, il n'étoit chargé d'aucune exécution, il alloit ſimplement communiquer un titre à Mr. de Germoſan & il n'étoit employé que par le procureur de Mr. de la Hauſſe : peut-être le procureur avoit-il l'intention de vous effrayer, mais

Mr. de la Hauſſe avoit regardé votre billet comme venant de votre libre volonté, & comme un parti pris ſans peine par toute votre famille ; il ne s'attendoit même point à une ſi prompte déciſion : c'eſt ce que j'ai ſu de l'huiſſier & du procureur ; ils croyent que c'eſt vous qui choiſiſſez Mr. de la Hauſſe pour votre époux, & ils le lui ont perſuadé : nous avons bien vu que cette perſuaſion le rendoit plus doux & plus tranquille. Nous avons cru, mademoiſelle, devoir conférer ſur tous ces objets avec Mr. de Cliſſi votre parent & votre ami ; il eſt venu tout de ſuite avec nous chez Mr. de la Hauſſe, il lui a promis toutes les ſûretés qu'il pouvoit déſirer ; nous avons offert de lui donner toutes celles qu'il voudroit ; il nous a dit qu'il ne demandoit aucune ſûreté, qu'il avoit celle qu'il ſouhaitoit ; il comptoit que les choſes iroient comme elles avoient été arrangées. Nous

avons modéré notte colère, dans la crainte de rendre les choſes plus difficiles : nous ſommes venus chez Mr. votre Père, nous l'avons conjuré de nous regarder comme des amis qui méritoient ſa confiance. Mr. de Cliſſi a dit les choſes les plus touchantes pour l'engager à nous inſtruire du fond de ſes affaires, & à nous révéler tout ce qui regardoit un mariage impoſſible à croire. Mr. votre Père paroît ſe ſoumettre paiſiblement à la néceſſité de ſortir d'embarras, & de s'affranchir de la ſujettion où il ſe trouve ; le chagrin, les regrets, le déſeſpoir l'ont abattu, il attend avec la plus vive impatience le moment qui doit le libérer, il n'a pas la force de prendre une autre réſolution ; nous n'avons rien obtenu de lui, & vous, mademoiſelle, vous ne dites rien, vous ne répondez rien : cependant il n'y a pas cinq jours...

rappelez-vous ce moment, vous avez de la force dans l'esprit, & votre ame sentoit vivement: tout cela ne peut être perdu, j'espère encore quelque changement d'ici à cette terrible signature, nous avons deux jours, & peut-être d'autres, jusqu'à la dernière fatalité; ceux qui vous aiment ne seront pas tranquilles pendant ce tems, mes sentimens & mon respect seront toujours inaltérables.

St. Ange à Mlle. de Germosan.

C'est en vain, mademoiselle, que je veux captiver mon désespoir, chaque instant ajoute au tourment que je souffre; vous ne dites rien, vous ne répondez point, vous vous cachez à tout le monde excepté à..... je ne peux écrire cet horrible nom. Vous paroissez être d'accord avec votre famille pour terminer un événement incroyable, & cela peu de jours

après..... non, mademoiſelle, cela ne ſe peut pas; cet homme a beau aſſurer ſa vie, en tenant vos parens dans la dépendance de ce qu'ils lui doivent; il eſt des moyens de le repouſſer & de rompre les engagemens que l'on a pris avec lui; mais j'en reviens toujours à vous, mademoiſelle; cette parole que vous avez donnée, on dit même que vous l'avez ſignée, & que vous la ſignerez encore dans deux de jours : quoi! vous auriez cette force? & votre cœur n'a pas arrêté votre main! il ne l'arrêtera pas encore! & juſqu'au bout, vous ſerez la victime d'une erreur malheureuſe? & il faudra que j'immole ma vie & les ſentimens que vous m'avez inſpirés, & la ſeule lueur d'eſpérance & de bonheur qu'il fut pour moi. Marville, le reſpectable Marville employe ſon habileté, ſes lumières, à chercher des moyens d'éloigner une auſſi cruelle cataſtrophe; elle ſeroit affreuſe

pour vous, mademoiselle ; laissez-moi le croire, au moins ne vous opposez pas aux travaux de vos amis, on ne veut que vous rendre votre liberté ; vous choisirez alors les maux que votre cœur voudra faire, & il faut vivre sans vous voir ! sans vous approcher ? sans rien recevoir de vous ? Je ne pourrois pas soutenir long-tems cet état douloureux ; je respecterai vos défenses, vos ordres, autant que je pourrai ; mon respect est bien grand, mais je ne promets pas qu'il puisse aller jusqu'à suivre long-tems votre volonté sur mon éloignement ; pourquoi n'oserois-je pas encore parler de mes sentimens ? ils ne finiront jamais.

Ma chère amie, j'ai lu ces deux lettres avec ma tante ; je ne puis repéter tout ce qu'elle m'a dit, elle ne voit plus qu'une possibilité, & c'est la plus affreuse. J'ai voulu m'en assurer davantage ; j'ai supplié mon père de

de me dire encore positivement l'état précis de nos affaires ; il m'a montré des comptes, des papiers, les engagemens avec Mr. de la Hausse ; l'erreur sur les spéculations a été prodigieuse ; elle a entraîné tout ce que nous possédons, tout le bien que nous avions, & mon père reste devoir à Mr. de la Hausse plus de deux cent mille livres. Je n'ai plus rien dit ; je suis revenue auprès de ma tante, je ne pouvois parler, le désespoir m'étouffoit : le soir mon père est venu me dire que Mr. de la Hausse demandoit, exigeoit, que la signature du contract fut accélérée d'un jour, qu'elle se fit demain ; & c'est ce contract qui doit nous sauver : la plume me tombe des mains.....

J'ai vu dans le jour quelques personnes. Quelques-unes de mes amies se sont empressées de venir me voir, je les ai reçues : il est survenu à

mon père des affaires importantes, il ne peut aller à la campagne, & il a un beſoin preſſant de ſes papiers; je vais partir dans le moment avec une femme de chambre pour les aller chercher, je n'ai que le tems de fermer ma lettre.

Je r'ouvre ma lettre pour vous dire que dans cet inſtant je reçois la vôtre: mon cœur l'attendoit avec impatience, elle me peint votre ame; non, ma chère amie, il n'y a aucune reſſource, vos conſolations ajoutent à mon déſeſpoir, je relirai encore votre lettre en allant à la campagne; je n'y verrai que vos ſentimens, ils ſeroient une douceur pour moi, ſi mon ame étoit capable de ſentir autre choſe que mon tourment; adieu ma chère amie, ſoyez heureuſe & moi demain..... grand Dieu!

LETTRE LXVII.

Mme. Dubour à Laure.

MA chère amie, j'ai frémi aux premiers mots de votre lettre, enſuite j'ai pleuré amèrement; le même coup de foudre nous a frappées toutes les deux; non, vous n'êtes pas plus malheureuſe que moi, je ſens votre malheur comme vous; j'étois ſeule lorſque j'ai reçu votre lettre, Mr. Dubour eſt rentré, il a été effrayé de l'état où il me voyoit, il a voulu venir à mon ſecours, je lui ai dit, liſez & laiſſez-moi mon chagrin; non mon amie, cela ne ſe peut pas, cela ne ſe pourra jamais: quoi! ma tendre amie, ma chère Laure ruinée & la femme de Mr. de la..... cela eſt impoſſible, il ne ſera pas ſi aiſé de faire le malheur d'une pauvre femme, vos

amis, vos parens viendront à votre ſecours, ils forceront cet homme d'attendre, de ſe contenter de ſuretés ; il eſt vrai que des dettes, qu'une ſi groſſe ſomme d'argent.... les créanciers ont des droits que l'on ne peut pas gêner, mon Dieu ! que vous êtes à plaindre ! je voudrois voler auprès de vous, des maux attachés à mon état m'en empêchent ; je veux vous envoyer Mr. Dubour, il ira, s'il y a la plus petite apparence qu'il puiſſe vous être de quelqu'utilité ; il vous portera tout ce que nous avons ; diſpoſez en, ma chère amie. Que je ſouffre d'être ſi éloignée de vous ! venez auprès de moi ; enſemble, nous ſerons encore heureuſes : je ne ſais ce que je vous dis, je ne veux faire aucune réflexion, j'attendrai votre ſeconde lettre : je voudrois mieux connoître ce Mr. de la Hauſſe, il calcule toujours & il a calculé mon amie : il croit faire un

ſacrifice, comme ſi le bonheur de la poſſéder pouvoit s'eſtimer ; je ne le hais pas de ſavoir le ſentir, & de renoncer à ce qu'il a de plus cher pour l'obtenir, c'eſt un ſentiment dont je ne l'aurois pas cru capable ; mais je le haïs de n'avoir pas de quoi ſe faire aimer, il déplaira toujours & toujours mon amie ſera malheureuſe : je crois qu'il a 4 ou 5 ans de plus que Mr. Dubour, ſi ce n'étoit que cela..... ſa figure eſt peut-être bien déſagréable, & encore c'eſt peu de choſe que la figure, on ne compte guère celle des maris, s'il étoit bien raiſonnable ; mais ſûrement il ſera bien exigeant, bien deſpotique, & il y a beaucoup à ſouffrir à faire la volonté d'un homme qui n'eſt pas aimable ; s'il étoit aſſez bon, s'il aimoit aſſez ſa femme pour chercher à ſe faire aimer, mais c'eſt ce qu'il ne ſaura pas faire, toutes ces réflexions me mettent au déſeſpoir ; ma chère amie, je ne

puis croire que ce mariage ſe faſſe ; ſi cela arrive, quittez votre ville & venez auprès de nous, ici on aura de la conſidération pour votre mari ; nous dirons du bien de lui, je prendrai votre parti, nous lui ferons faire tout ce que nous voudrons, Mr. Dubour lui ſervira d'exemple, & la comparaiſon ſera toute en votre faveur, nous vivrons enſemble & avec vos vertus & vos qualités, nous trouverons encore bien des momens de douceur ; ce projet n'eſt point impoſſible ; ſi vous êtes capable d'en faire, mettez-le au nombre des choſes qui peuvent amener quelque diſtraction, faites en parler dès à préſent à monſieur de la Hauſſe, il va avoir peut-être des ennemis, & il ne ſera pas fâché, je penſe, de s'en éloigner : je vous dis, ma chère amie, tout ce qui me vient dans l'eſprit ; ſi vous voyiez tout ce qu'il y a dans mon cœur, vous verriez combien je par-

tage vos malheurs, je ne puis y penſer ſans répandre des larmes, & je ne puis rien faire, rien vous dire, qui vous ſoit utile ! J'attends votre ſeconde lettre avec la plus vive impatience, je veux aller auprès de vous dès que je le pourrai, je voudrois vous arracher, vous enlever, à tout ce qui vous tourmente; je ne vous quitte pas un inſtant, ma tendre amie : je vous tends les bras & je vous ſerre contre mon ſein.

LETTRE LXVIII.

Laure à Mme. Dubour.

J'Ai lu & relu votre lettre, ma chère amie, à chaque fois je me ſuis promiſe d'en ſuivre les inſinuations & les conſeils ; je l'ai lue d'abord dans la voiture en allant à notre campagne. Un ſeul objet me guide & me

dirige ; il faut sauver mes parens ; empêcher que la fin de leurs jours ne soit cruelle & malheureuse ; & plus que tout cela encore il faut sauver notre honneur, & alors je me sens la force de souffrir tous les maux, d'endurer toutes les peines ; je me représente tous les tourmens que je pourrois supporter. J'avoue que Mr. de la Hausse me paroît le plus grand de tous, c'est celui qui demande le plus de force, & je crains qu'elles ne m'abandonnent. Dès que je fus arrivée à notre compagne, comme je vous le disois l'autre jour, je fis les différentes commissions que mon père & ma mère m'avoient données, j'envoyai la femme de chambre en exécuter quelques-unes dans le voisinage, j'employai le fermier & sa femme à faire des arrangemens dans la maison : ce ne fut qu'au bout de quelques heures que je me retirai dans ma chambre ; j'éprouvai un vrai serrement de cœur

& je m'abandonnai aux réflexions les plus triſtes dans ce fauteuil & à cette place que vous aimiez : je me rappelai notre vie heureuſe & tranquille, les momens que j'ai paſſés avec vous ; pour me défendre du déſeſpoir que je ſentois dans l'ame, j'eus recours à votre lettre ; j'en peſai tous les mots, je voulois en ſaiſir toutes les idées : je voulois me rendre à vos raiſons, mes efforts furent vains, & mon déſeſpoir n'en fut que plus violent ; je pleurois amèrement, le viſage caché dans mes mains & dans mon mouchoir ; j'entendis ouvrir la porte, je crus que c'étoit la femme de chambre, je ne voulois pas lui montrer mes larmes, je ne changeai pas d'attitude : bientôt on tombe à mes genoux ; dans ma ſurpriſe, je reconnois à peine celui que j'entends, qui déplore mon malheur, qui dit les choſes les plus touchantes, ſes pleurs tombent ſur mes mains ; il exprime les ſentimens les plus tendres,

il jure que cet horrible événement qui nous menace ne s'accomplira pas ; qu'il sacrifiera plutôt mille vies pour l'empêcher ; dans mon saisissement je ne pouvois l'interrompre, je voulus me récrier sur la cruauté avec laquelle on me poursuivoit jusques dans ma retraite, jusques dans ma chambre, mille protestations respectueuses arrêtèrent mes plaintes ; je marquai cependant ma surprise, mon étonnement, ma colère, de ce qu'on n'avoit pas respecté le moment où j'étois seule, & mon ame étoit cruellement oppressée, je crois qu'il en eut pitié ; il me dit avec l'accent de la douleur & du désespoir ; oui, mademoiselle, je suis coupable de vous avoir suivie jusqu'ici, mais dans ce moment je ne puis rien ménager, il y va de ma vie, & dans la violence de mes sentimens, je pourrois même ne pas respecter la vôtre : est-il possible que vous soyez si près du plus affreux des

malheurs & que vous y consentiez ? que vous ne me disiez rien, que vous refusiez de me voir ? & cependant Laure, adorable Laure, le jour de cet orage..... votre cœur l'a-t-il oublié. ? — Je voudrois vous entendre, & je frémis de ce que vous me direz : je n'ai su vous inspirer qu'un sentiment trop foible, il en coûte peu aux vôtres d'y renoncer, vous êtes heureuse, vous êtes légère & je ne mérite pas que.... la douleur étouffoit ses paroles. Je voulois me lever & le prier de s'éloigner, il m'arrêta vivement ; non, mademoiselle, continua-t-il avec vivacité, la nature entière ne m'empêchera pas de vous adorer toute ma vie, vous m'en avez donné le droit, & je mourrai plutôt mille fois que d'être pour toujours séparé de vous, que de supporter qu'un autre homme..... alors je l'interrompis, je lui dis qu'il n'avoit aucun droit ; qu'il n'avoit pas celui de s'opposer à ce que je faisois de ma

pure volonté, que j'exigeois qu'il la reſpecta & qu'il s'agiſſoit de ſauver la vie de mes parens; qu'il devoit me laiſſer toute entière au ſort auquel je me voyois ſoumiſe; que perſonne ne pouvoit y rien changer, que je lui demandois de m'abandonner, & que je lui défendois de me revoir jamais. Quoi! ne plus vous revoir, s'écria-t-il: être loin de vous, renoncer à votre cœur, à votre eſprit, à vos vertus; oublier vos attraits, votre beauté; eſt-il quelque bonheur loin de vous? j'aurois plutôt renoncé mille fois à la vie: quoi! vous n'avez vu aucune douceur dans les ſentimens que vous avez inſpirés? mon ame remplie de la paſſion la plus ſincère n'a rien à attendre de la vôtre; mon abſence, ma mort, vous ſeront indifférentes? ſeroit-il poſſible, adorable Laure, dites-le moi, & je mourrai plus tranquille!.... J'avoue, ma chère amie, que cette voix qui pénètroit mon cœur,

me laiſſoit un ſentiment que je n'avois point connu encore ; il me ſembloit dans ce moment que tout eut diſparu à mes yeux, & qu'il n'exiſtât plus qu'un ſeul objet dans l'univers ; j'aurois voulu fuïr, & j'aurois été heureuſe d'être ſeule abandonnée dans un déſert ; je ne ſais quel attrait auroit pu m'entraîner loin de tout ce qui m'environne, & c'étoit dans quelques heures que mon malheur alloit être accompli ; c'étoit le lendemain que cet horrible contract devoit être ſigné... Je ne ſais ſi dans mes regards il apperçut tout ce qui ſe paſſoit dans mon ame ; je me débattis ; je m'arrachai de ſes bras en pouſſant des cris, je me précipitai auprès de la porte ; il ſe jeta à genoux au milieu de la chambre, il s'écria, les yeux mouillés de larmes, & en tendant les bras ; Laure, adorable Laure, arrachez-moi la vie ſi vous renoncez à mon cœur, ſi vous mépriſez des

ſentimens qui ne finiront qu'avec ma vie : oui, je mourrai ſi vous m'abandonnez..... Dans l'émotion dont j'étois agitée, & près de la porte, que je tenois ouverte, je lui dis : oui, St. Ange, je vous aime, vous êtes le ſeul homme que je puiſſe aimer jamais; mais demain je ferai à Mr. de la Hauſſe, & jamais je ne vous reverrai. Dans le mouvement du déſeſpoir, je m'enfuis, & j'allai m'enfermer dans la chambre où travailloient les fermiers. Ma femme-de-chambre revint bientôt; je fis mettre les chevaux, & je quittai notre campagne le cœur déchiré. J'étois dans une ſituation cruelle & douloureuſe; je ne réfléchiſſois qu'avec amertume; je paſſois de l'abattement de la mort, à l'agitation du déſeſpoir; un torrent de larmes ſuccédoit au calme ſtupide : je ne verrai plus, diſois-je en m'éloignant de notre campagne, cette demeure

tranquille, je n'y ſerai plus heureuſe; je n'irai plus dans ce bois que j'aimois; il n'y a plus pour moi de ſentimens doux & tranquilles; tout le monde trouvera des conſolations, & pour moi ſeule ſera le déſeſpoir. Mr. de St. Ange, lui, pourra être heureux!.... Tant d'autres objets!..... Votre cœur, ma chère amie, ne m'accordera-t-il pas quelque compaſſion? calculerez-vous encore l'âge, la fortune, les probabilités du bonheur? Mais non, je ne veux point de pitié; que la terre entière m'abandonne; je ſerois fâchée qu'il manquât quelque choſe à mon malheur. Un frémiſſement mortel s'emparoit de moi à meſure que nous approchions de la ville & de notre maiſon: cependant vous auriez été contente de moi, ſi vous aviez été témoin de la tranquillité & du ſang-froid avec lequel j'ai rendu compte à mes parens de ce dont ils m'a-

voient chargée. J'ai remis à mon père tous les papiers qu'il ſouhaitoit d'avoir ; j'ai fait exactement tout ce que ma mère m'avoit preſcrit : ils ont reçu beaucoup de monde pendant mon abſence ; ils m'ont dit toutes les perſonnes qu'ils ont vues ; ils trouvent des diſtractions ; & moi, ma chère Sophie, & moi !..... Mon Dieu !.... n'exigez pas que je vous diſe tout ce que j'ai entendu dire ſur les apprêts du jour de demain : on fait déjà tous les arrangemens qui ſe font dans la maiſon de Mr. de la Hauſſe, ſes plans ſur la manière de vivre ſont déjà tracés ; on ne m'épargne rien ; j'ai tout ſoutenu avec conſtance & réſignation. C'eſt dans ma chambre, ſeule avec ma chère Henriette, que je me ſuis livrée à tous les ſentimens qui me tourmentent ; j'étois ſoulagée de répandre des larmes devant elle. Je n'ai pas ménagé cet enfant ; c'eſt

avec une eſpèce de plaiſir que j'ai eu la cruauté d'émouvoir ſa ſenſibilité ; c'étoit une douceur pour moi de la voir pleurer ; ſes larmes ſe ſont mêlées avec les miennes ; je lui ai dit, je lui ai répété que j'étois malheureuſe, que j'en mourrois, & ſes bras m'ont ſerré avec une tendreſſe ſi expreſſive, que mes maux en auroient été adoucis, s'ils pouvoient l'être. Mais, heureux enfant ! elle s'eſt endormie ſur mes genoux, au milieu de ſon affliction. J'avois auſſi beſoin de ſommeil & de repos ; je le cherche en vain : ce n'eſt qu'en écrivant à mon amie, que je parviens à calmer mon agitation, & la nuit eſt bientôt écoulée : je crois, ma chère amie, que je ne vous écrirai plus : demain aurois-je la force de vous dire ce qui ſe ſera paſſé ? je ne le crois pas : cependant comme aujourd'hui ce n'eſt pas un jour de courier ; je ne fermerai ma lettre que demain

ou après-demain ; je la daterai, je vous dirai adieu, & vous en conclurez que votre amie eſt perdue pour toujours. Adieu, juſques à demain au ſoir : aimez encore votre malheureuſe amie juſqu'à ce moment.

Dieu ſoit béni ! Ce ſoir je puis vous dire quelque choſe, ma chère amie, avant que de fermer ma lettre. Il eſt quelquefois des repis pour les malheureux. Ce matin, Mr. de Cliffi, Mr. de Marville & Mr. de St. Ange ont tant travaillé avec Mr. de la Hauſſe, qu'il a été obligé de conſentir à un renvoi de quatre ſemaines : on a donné des sûretés pour tout ce qui pourroit arriver pendant ce tems-là : les intérêts, les retards ſeront payés : cet excellent Marville a prodigieuſement travaillé. Ma mère eſt venue d'abord me dire quelque choſe ; enſuite lui-même m'a

appris & m'a expliqué ce qui s'étoit fait. Quand il a paru à la porte de ma chambre, j'ai été à lui avec empreſſement : j'aurois voulu lui témoigner toute l'amitié que je ſentois pour lui. Nous nous ſommes aſſis; il vouloit parler, & nous avons pleuré enſemble ſans rien dire : il m'a dit, quand nous avons été plus tranquilles, que d'abord on avoit eſpéré de trouver la bonne foi de Mr. de la Hauſſe un peu en défaut dans ſes pratiques avec mon père; mais il avoit tout ſi bien arrangé, qu'il étoit parfaitement à couvert de toute accuſation : on pouvoit ſeulement lui reprocher une certaine adreſſe pour parvenir à ſes fins. Il avoit tous les ordres de mon père par écrit; il y avoit même pris une portion d'intérêt; mais on ſoupçonnoit que pour être sûr de ne rien perdre, & pour que mon père fût ſeul engagé, il avoit fait la ſpécu-

lation contraire pour ſon compte ſeul : il avoit accepté les engagemens de mon père, perſuadé que ſa fortune pourroit à-peu-près y ſuffire, & que tout ſeroit compenſé en épouſant ſa fille. C'étoit mon père qui, excité par ſes premiers ſuccès & par l'exemple de quelques perſonnes, avoit prodigieuſement haſardé dans un fond qui étoit tombé tout d'un coup & contre toute eſpérance. Aujourd'hui il s'agit, avec les effets qui ſont ſous le nom de mon père, d'entreprendre quelque choſe qui répare les pertes : il faudroit faire une ſpéculation différente de celle qui a ſi mal réuſſi, & au moyen de laquelle on pourroit acquitter ce qui étoit dû à Mr. de la Hauſſe. Je ne vous expliquerai pas bien tout cela; j'ai bien écouté, mais j'étois plus occupée à bénir mes ſauveurs, qu'à chercher à comprendre : je ſais ſeulement que pour faire les opérations

néceſſaires, il faut que quelqu'un ſe rende à Paris. Dans la ſituation des choſes, mon père ne le peut pas, il auroit l'air de fuir, les autres créanciers s'y oppoſeroient. Monſieur de Marville a des affaires qui l'attachent ici, & il n'entend rien à celles-là. Mr. de St. Ange les connoît parfaitement ; il en a même pour ſon compte, dans ce moment, qui exigent ſa préſence. Il eſt décidé d'aller à Paris. Quoiqu'il arrive, il demande avec inſtance d'être chargé des affaires de mon père ; il n'a pas été poſſible de refuſer : on a pris toutes les meſures néceſſaires, & il part demain. C'eſt demain que Mr. de St. Ange s'éloigne, qu'il nous quitte ; mais il me ſemble qu'il ſe rapproche de nous. Je ne veux pas me permettre une ſeule idée ſur l'avenir, pas le plus petit mouvement à mon imagination ; je ſerai ſourde & aveugle à toute eſpèce de pénétra-

tion. C'eſt un mois que Mr. de la Hauſſe accorde à ſes débiteurs inſolvables ; c'eſt pendant un mois qu'il ſuſpend ſes prétentions : je reſpirerai quelques momens, & voilà tout. J'ai le chagrin que mes parens ne témoignent pas une grande ſatisfaction de ce changement : ils prévoient une diminution dans leur fortune, & ils s'étoient déjà accoutumés au moyen de conſerver celle dont ils jouiſſent. Je ne puis pas les condamner : ils n'ont pas mon ſentiment ; ils ne le connoiſſent pas. La répugnance que j'ai témoignée ne mérite pas à leurs yeux une bien grande conſidération ; ils ont raiſon ſans doute : aujourd'hui le bonheur des mariages eſt ſi fort ſoumis à la fortune ! & Mr. de la Hauſſe eſt à leurs yeux comme tant d'autres maris choiſis par convenance : il eſt raiſonnable, il ne fait point ſouffrir leur amour propre, il eſt flatté d'épouſer leur

fille, il en a même de l'orgueil ; il ne leur en faut pas davantage : ils peuvent croire que je ferai heureuſe. Les revers de la fortune rendent facile ſur les moyens. Il eſt venu cet après-midi, Monſieur de la Hauſſe ; je l'ai vu, je crois que je lui ai parlé : en vérité, je l'aimois d'avoir accordé ce renvoi : je penſe qu'il a cherché à voir ſi j'en étois bien aiſe ; il n'aura pas été content ; j'en ai jugé par certains regrets qu'il a témoignés à mon père. — Enfin, ma chère amie, ces quatre ſemaines dont ma vie eſt prolongée, je ne ſais comment j'en jouirai ; mon ame a été ſi tourmentée de ce qui s'eſt paſſé, que je ne ſais de quelle jouiſſance elle eſt ſuſceptible : la ſeule choſe que je déſire en ce moment c'eſt la plus profonde retraite. Je voudrois pouvoir oublier l'univers entier & attendre. Mes amies demandent à me voir ; elles m'écrivent ; mais tous les

objets ordinaires de la ſociété ſe ſont ſi fort éloignés de moi, que je ne les apperçois plus. Qu'eſt-ce que j'entendrois ? rien de ce qui conviendroit à mon cœur ; des conjectures, des flatteries, des raiſonnemens : je verrois l'amitié que l'on a pour moi ; mais la manière dont elle ſeroit exprimée me feroit ſouffrir : je verrois que l'on s'occupe beaucoup trop de moi. En vérité, je ne puis encore être que malheureuſe ! comme ma vie s'eſt cruellement arrangée ! & je croyois que j'en ſerois la maîtreſſe. Empêchez-moi de penſer, je vous en conjure, ma chère amie. Mr. de St. Ange part demain dans l'après-midi, je ne le reverrai pas ; cependant mon ſort eſt entre ſes mains. Ne trouvez-vous pas cette circonſtance bien ſingulière ? il employera pour nous ſes lumières, ſon habileté ; il faudra auſſi qu'il ait du

bonheur. Enfin, il faut bien des circonſtances différentes pour qu'il y en ait d'heureuſes! & après cela quelle ſera notre reconnoiſſance ? Encore un coup, il ne faut pas y penſer ; laiſſons écouler ces quatre ſemaines; c'eſt un tems bien court; je le laiſſerai paſſer je crois, ſans vous écrire ; qu'eſt-ce que je vous dirois ? il me ſemble qu'il ne peut plus rien m'arriver ; les grands maux auxquels on échappe rendent inſenſible à ceux qui les ſuivent. Cet excellent Cliffi eſt un ami & un parent bien reſpectable, bien généreux : avec quelle chaleur il s'eſt employé pour nous ; il vouloit donner tout ſon bien pour que la liberté nous fût rendue : il tâchoit de faire croire à la Hauſſe qu'il devoit chercher mon conſentement, plutôt que de m'obliger par la force ; il lui conſeilloit de commencer par donner à mon père du tems & des facilités pour s'acquitter, & enſuite

ſeulement de lui demander ſa fille : c'eſt lui qui a déterminé le renvoi : il eſt des hommes vertueux qui font que l'on ſe r'accommode avec l'humanité. Cette nuit je pourrai goûter quelque repos : je puis eſpérer un peu de ſommeil, & vous auſſi, ma chère amie, ſoyez plus tranquille : il y a long-temps que je ſuis avec vous, & je vous quitte avec peine : adieu, ma chère amie.

LETTRE LXIX.

De la méme.

COMMENT pourrois-je ceſſer de vous écrire, ma chère amie : j'ai toujours beſoin de vous parler, de vous dire tout ce que je penſe, tout ce qui ſe paſſe autour de moi ; je ne pourrois pas y renoncer ſans ſouf-

frir. Je me défie toujours de l'idée que vous laiſſe ma dernière lettre, & je voudrois la juſtifier par une autre. Je voudrois ménager votre amitié, & je la mets à l'épreuve par tout ce que je ſouffre, & par tout ce que je vous écris. Je voulois, y renoncer & ceſſer de vous entretenir de mon triſte ſort. Je l'ai eſſayé pendant dix jours, & je ne peux pas laiſſer paſſer le onzième ſans être avec mon amie. Vous voudriez peut-être que je vous tranſportaſſe tout de ſuite au bout de ces quatre ſemaines, & moi, je crains d'y être : mais enfin elles s'écouleront, il faut ſoutenir ce tems pénible ; c'eſt une longue ſouffrance que je dois ſupporter : nos malheurs & notre ſituation ſont connus du public, on s'en eſt occupé, on s'en occupe encore, on a fait des conjectures, on a dit des circonſtances, on a jugé, condamné : ce qui nous en eſt revenu

n'étoit jamais une ſuite de la vérité & de la juſtice, & étoit preſque toujours affligeant. Je me ſuis abſolument refuſée à en parler confidemment à mes amies & à mes connoiſſances : je n'ai point voulu les voir en particulier ; je les ai toujours reçues devant mes parens ; elles m'ont donné des marques d'amitié & d'intérêt : j'ai pleuré avec Madame de Cliſſi, avec Madame d'Arſilly ; j'ai écouté Madame de Taninge ; toutes m'ont donné des conſeils, m'ont fait des offres, ont cherché à me conſoler, comme le cœur & l'eſprit le leur dictoit : j'ai vu leurs intentions & elles ont vu ma ſenſibilité : j'ai redouté Mademoiſelle de Mirfor ; heureuſement j'ai pu ne l'entendre qu'une fois ; j'ai témoigné l'envie & le beſoin d'être ſeule ; j'y ai même intéreſſé ma ſanté, & inſenſiblement on me laiſſe la liberté de ſuivre cette diſpoſition. Mes pa-

rens voyent auſſi tous les jours moins de monde ; l'empreſſement de les conſoler, d'être avec eux, ſe rallentit. Nous commençons à être ſeuls le ſoir, & j'avoue que c'eſt le moment où je ſuis le moins malheureuſe, où je goûte quelque tranquillité. Le malheur nous a rapprochés, nous ſommes cependant enſemble ſans être encore bien à notre aiſe : il y a entre nous de longs ſilences ; mon père a des momens de peine & d'affliction très-cruels ; nous tâchons de l'appaiſer, mais nous ne trouvons pas des moyens bien efficaces. Mr. de St Ange eſt parti le jour que je vous l'avois dit ; il paſſa une partie de la matinée avec mes parens, & ſurtout avec mon père : j'avois envie d'être avec eux : il me ſembloit que je devois témoigner quelque choſe : pluſieurs fois je fus juſques à la porte de la chambre ; je ne ſais quelle crainte m'empêcha toujours

d'entrer : je craignois, je penſe, d'être indiſcrète : il me ſembloit auſſi que c'étoit pour la derniére fois de ma vie que j'avois vu Mr. de St. Ange la veille à notre campagne, & je voulois m'en tenir à ce parti. J'entendis lorſqu'il ſortit, je crus même entendre la voiture qui l'emmenoit, ce ne fut pas ſans émotion. Dans ce moment ma femme-de-chambre m'annonce Mr. de St. Ange ; il la ſuit, & il paroît en même-tems qu'elle. Je lui dis tout de ſuite que je ne pouvois pas le recevoir chez moi, & que j'allois le conduire chez ma mère, & nous y passâmes. Il trouva le moment, en y allant, de me dire. — J'eſpère, Mademoiſelle que je pourrai au moins vous écrire : je répondis que ce ſeroit mon père qui ouvriroit ſes lettres. La viſite ſe paſſa en complimens & en remercîmens ; elle fut très-courte : il partit ; il avoit l'air extrêmement ému, & je fus m'enfermer dans ma chambre. Je

remarquai que ma mère nous regarda beaucoup ; nous avons parlé de lui depuis son départ quelques fois, mais seulement comme d'un ami chargé d'une commission importante pour nous. Je m'en suis entretenue avec Mr. de Marville ; il a toujours la même discretion ; lorsque nous sommes tous ensemble il ne parle jamais de notre situation qu'avec un attendrissement vraiment touchant ; il a l'air d'en souffrir autant que nous ; il a aidé à mon père pour tout ce qui regarde la commission de Mr. de St. Ange ; il espère que l'on parviendra à se dégager de Mr. de la Hausse, & il ne se permet ni réflexion, ni conjecture ; c'est un ami vraiment généreux : on dit qu'ils sont si rares ; ne sommes-nous pas heureux d'en avoir un qui le soit autant que lui. Mr. de St. Ange, je crois, ne peut pas lui être comparé. Mr. de Cliffi est notre parent : nous recevons les

preuves d'amitié & d'intérêt que l'on nous donne avec les ſentimens qu'elles méritent, ſans chercher les motifs auxquels nous les devons. Je ne ſais juſqu'à quel point notre ſituation ſera ſauvée, mais au moins nous aurons trouvé des amis ſenſibles qui ſont venus à notre ſecours, & qui, ſans faire de grands ſacrifices, nous ont fait voir ceux dont ils ſont capables. Sur ce que mon père nous laiſſe entrevoir, il paroît que notre fortune éprouvera une très-grande diminution, même en eſpérant beaucoup des opérations de Mr. de St. Ange : ſi nous ne ſommes que pauvres, nous pouvons encore être heureux. Je plaindrai mon père qui s'étoit livré à l'eſpérance, & qui verra évanouir des projets dont il croyoit être sûr ; il s'étoit conduit en conſéquence, & l'erreur lui paroîtra cruelle. On a parlé de vendre notre campagne, je crois même que

l'on eſt venu en faire la propoſition à mon père ; je ne ſais point le parti que la néceſſité le forcera de prendre ; il voudroit au moins vendre une maiſon de payſan, que nous avons dans le fauxbourg de la ville, & à laquelle ſont attachés un petit jardin & quelques vignes. Ce qui ſe paſſera dans les fonds de France décidera de notre état. Il faut attendre que le tems, où nous ſerons forcés de réaliſer & de tirer parti de ce que nous avons, ſoit révolu. J'éloigne l'idée de Mr. de la Hauſſe, tous les jours elle s'affoiblit ; mes parens le ménagent encore : je ne puis plus croire que nous dépendions de lui. Ma tante me fait toujours des exhortations là-deſſus, je ne l'écoute pas ; elle m'oblige à des égards auxquels j'ai beaucoup de peine à conſentir : elle eſt très-ſouvent avec nous, ma bonne tante ; il y a longtems que je n'ai pas été ſeule avec

elle : dans ce moment je vous quitte pour la recevoir. Adieu, ma chère amie.

LETTRE LXX.

St. Ange à Marville.

De Dijon le 10 Aouſt.

Mon cher ami, je ſuis obligé de m'arrêter ici quelques heures, & je les emploie à t'écrire. Je ne ſais ſi tu t'es apperçu que dans le nombre des affaires dont nous nous ſommes occupés juſqu'au moment de mon départ, il n'a pas été queſtion de celle qui eſt pour moi la plus importante. Nous n'avons rien dit de Mlle. de Germoſan; nous n'avons penſé qu'à la fortune de ſes parens; & cependant depuis cet orage; ....., depuis que tu as été témoin de ce qui ſe paſſa alors, nous aurions pu en dire quelque choſe. Quoique nous ne nous ſoyons pas communiqué

nos penſées, je vois qu'elles ſe ſont rencontrées; c'eſt le privilège de l'amitié, de s'entendre ſans ſe dire tout. Il eſt certaines idées fondamentales qui, ſans être articulées, ſont admiſes par les caractères qui ont entr'eux de la conformité : ce ſont leurs réſultats qui forment les liaiſons. C'eſt ainſi qu'entre deux perſonnes il nait une intelligence qui n'eût jamais exiſté, s'il eût fallu avouer ſes principes & toutes ſes penſées, & des relations commencées avec la chaleur de l'amitié; ſe rompent bientôt, ſi l'on eſt forcé de revenir de l'opinion & de l'eſtime que l'on avoit accordées d'abord : on eſt ſéduit par une écorce qui plaît, on ſuppoſe les qualités & les ſentimens que l'on déſire & que l'on poſſéde ſoi-même, & l'on eſt rejeté bien loin par une expérience qui ne laiſſe que l'indifférence & le mépris : cette erreur eſt toujours cruelle. Heureux

les êtres dont la ſenſibilité du caractère ſe prête à tout, s'accommode à tout, & ne s'attache à rien ! Légèreté & amour de ſoi-même, ſont peut-être les vrais ingrédiens du bonheur. C'eſt une vérité contre laquelle le cœur ſe révolte d'abord, & qu'il parvient enſuite à pratiquer ſans ſe l'être propoſée. Ce n'eſt pas ainſi que je veux qu'il en aille entre nous. Je me ſuis attaché eſſentiellement à toi; je n'ai pas voulu qu'une erreur dérangeât notre amitié : je t'ai dit ma façon de penſer; je t'ai fait connoître mes principes, & tu m'aimes encore; moi qui ſuis le témoin & l'objet de tes vertus, je t'aime, je te vénère; mais qu'eſt-ce que nos principes? avec l'ame la plus forte, peut-on ſe flatter de ne s'en écarter jamais : ils tiennent aux circonſtances, à notre tempérament, à notre bile; & la ſublime raiſon humaine croit avoir aſſez fait ſi elle trouve des

motifs qui juſtifient ce que la paſſion ou l'intérêt perſonnel lui ont fait faire. Je croyois bien dans mes premières années avoir rangé ma vie ſur la ſenſibilité de mon cœur ; enſuite j'ai cru que pour être heureux, je n'avois qu'à ſuivre une inclination à la bienfaiſance, & une facilité ſur les affaires de la vie à laquelle j'étois diſpoſée. J'avois réduit toute ma morale à faire le bien partout où je pouvois, & à prendre le plaiſir où je le trouvois. Ce ſyſtême m'a aſſez bien réuſſi, ſurtout pendant que j'ai été à Paris : il y a trois mois que j'étois encore perſuadé que ce ſeroit celui de toute ma vie : ton amitié étoit venue achever ce qui pouvoit y manquer. J'avois vu Mlle. de Germoſan, & rien n'étoit changé ; je l'ai vue encore, & ma vie n'a plus été la même. J'y ai trouvé un vuide pénible, douloureux, que je n'ai pu remplir qu'avec

ſon idée ; le plaiſir n'a plus ſatisfait mon ame ; il s'eſt formé une ſolitude autour de moi, que je n'avois point remarquée encore : il me ſembloit toujours que j'avois quelqu'un à chercher, & je ne trouvois que Mlle. de Germoſan ; je la plaçois partout, je la ſuppoſois dans tout ce qui m'environnoit ; là, j'aurois vu ſes beaux yeux ſe fixer ſur les miens ; ici j'aurois entendu ſa voix, ou approuver, ou me donner un conſeil, ou en demander ; ailleurs, j'aurois vu ſa main arranger quelque choſe pour le bien-être, pour le plaiſir ; ſon eſprit auroit aidé le mien, mon cœur auroit ſenti le ſien : tranſporté de l'idée d'être entièrement l'un à l'autre, je ne voyois plus qu'une félicité pure & parfaite, qui rempliſſoit mon ame de déſirs & d'ardeurs, & tout le reſte de l'univers s'eſt évanoui à mes yeux : j'ai combattu long-tems, j'ai vu ſon ame

ſenſible, & j'ai eſpéré d'être heureux ſans rien changer à ma vie : mon eſprit & mon imagination avoient même tout arrangé avec beaucoup de facilité ! il me paroiſſoit que je pouvois jouir du plus grand des bonheurs, & que tout le monde pouvoit être content : je ſentois bien au fond de l'ame quelques ſentimens qui s'élevoient contre moi, ils furent bien forts le jour de l'orage : la tendre ſenſibilité de Mlle. de Germoſan excita mes remords ; ils l'emportèrent tout-à-fait la veille de mon départ : je ſus que Mlle. de Germoſan alloit à ſa campagne, je la ſuivis, j'entrai dans ſa chambre au moment où elle étoit ſeule ; il y eut un moment où je vis ſes yeux remplis du feu le plus doux & le plus pénétrant : j'étois à ſes pieds, mes bras étoient autour d'elle ; elle m'échappe, elle s'élance auprès de la porte, elle me dit : St. Ange, je vous aime, je vous

aimerai toujours ; mais demain je ferai à Mr. de la Hauſſe ! Je crus entendre la voix d'un ange qui m'annonçoit la punition terrible de mes eſpérances : à genoux au milieu de ſa chambre, jē jurai de n'aimer qu'elle, de n'être qu'à elle le reſte de mes jours : elle ne m'entendit pas, mais le ſerment eſt reſté au fond de mon cœur. Il eſt décidé que nous ſerons l'un à l'autre, & que la mort ſeule s'y oppoſera. Je t'avouerai que le jour de mon départ j'ai eu une conférence ſecrette avec la Hauſſe ; je lui dis l'état des choſes ; je l'aſſurai que s'il abuſoit des engagemens que Mr. de Germoſan avoit avec lui, je lui déclarois une guerre implacable, & que je ſerois capable d'employer le fer & le feu contre ſa vie & contre ſes biens : il me dit que la force étoit pour les créanciers, & qu'il ne craignoit rien. Cependant il voulut bien me faire voir que cer-

tains ſoupçons que j'avois manifeſtés étoient injuſtes : il m'a montré tous les papiers, & en effet on ne peut tout au plus lui reprocher que ſon adreſſe d'avoir enlacé Mr. de Germoſan par ſes propres idées, auxquelles il s'eſt trop livré : la Hauſſe auroit pu l'éclairer & le retenir, & autant que j'ai pu le comprendre, je crois qu'il a fait pour ſon compte la ſpéculation contraire à celle qu'il a fait faire à Mr. de Germoſan, enſorte qu'il a à-peu près gagné d'un côté ce qui s'eſt perdu de l'autre ; & peut-être croïoit-il acquitter ſa conſcience en épouſant Mlle. de Germoſan, & en renonçant à ce qui lui étoit dû : je ſuis preſque perſuadé qu'il renoncera à ſes projets, & au moins Mlle. de Germoſan ſera tranquille juſqu'à la déciſion de ce qui ſe fera à Paris. Mon intention en arrivant eſt de m'adreſſer à un agent de change que je connois, qui eſt très-

habile, qui ne se mêle autant qu'il le peut, que de ce qu'il croit être de bonnes affaires, pour ceux qui l'emploient. J'irai ensuite à Mrs. *** qui sont les commissionnaires de Mr. de Germosan, & qui paroissent être ses amis; ils sont aussi les commissionnaires de la Hausse. Mr. de Clissi m'a donné des lettres de crédit: j'espère qu'avec tout cela il sera possible de réparer les pertes qui ont été faites; au moins je n'épargnerai aucune mesure & aucune démarche pour y parvenir. Je ne sais si elles suffiront pour sauver la fortune de Mr. de Germosan: il a essuyé des banqueroutes: on m'a dit qu'il avoit fait d'un autre côté des spéculations qui n'ont pas mieux réussi. Je crains qu'il ne soit entièrement ruiné: il lui reste sa fille, il est assez riche; elle sera peut-être encore sacrifiée à la fortune de ses parens; elle s'en fera une vertu: ce qu'elle faisoit pour

ſauver leur honneur, elle le ſera pour leur éviter la pauvreté. Et moi, mon cher ami, avec les ſentimens que j'ai dans l'ame, je ſerai malheureux toute ma vie. Tu comprends avec quelle ardeur, avec quel ſoin je vais travailler pour prévenir ce ſort. Je dois t'avouer deux choſes, que je n'ai pas eu la force de te confier encore, car il en coûte toujours d'avouer ſes foibleſſes, ſurtout quand elles tiennent à des erreurs que l'on voudroit ſe cacher à ſoi-même. Il y a plus de quatre mois que j'aurois dû néceſſairement me rendre à Paris, pour des affaires aſſez importantes qui me regardent perſonnellement. Dans la ſucceſſion de ma mère, je me ſuis chargé de certains contrats qui, par négligence, ont été conſtitués ſous des noms mal indiqués, & qui ont été ſtipulés plus mal encore : enſorte que tout ſera perdu, ſi la faute n'eſt promptement redreſſée. J'avois tout

arrangé pour aller à Paris, dans ce temps là, comme il eſt néceſſaire de le faire : je comptois partir d'un jour à l'autre, & puis j'ai vu Mlle. de Germoſan, & puis j'ai eſpéré, & puis je ſuis reſté. Je voulois au moins emporter la certitude d'être aimé : tu mépriſeras ton ami, ſi tu le veux ; mais il oſera te faire l'aveu qu'il s'attendoit à de plus grandes certitudes encore. Tu vois, mon cher ami, combien j'avois de motifs de demander avec inſtance de faire ce voyage de Paris. J'ai dit, j'ai répété que j'y étois appelé pour mes propres intérêts, & que ma préſence y étoit abſolument néceſſaire ; on n'a pas voulu me croire ; on a voulu me regarder comme un ami capable de faire beaucoup pour les ſiens, & cependant c'eſt moi qui ſuis heureux d'avoir à faire quelque choſe pour les autres, d'influer en quelque manière ſur le ſort de Mlle. de Germoſan : peut-être il eſt vrai que ſans

cela j'eus abandonné ce qui me regarde. Veuille donc le leur dire, & qu'ils se dispensent de la reconnoissance; c'est moi qui leur en dois. Crois-tu qu'un jour nous puissions nous acquitter réciproquement ? hélas ! il est impossible d'y penser dans ce moment, & ce que j'ai à t'avouer encore t'en convaincra. Cette belle disposition à la bienfaisance s'est trouvée n'être qu'une paresseuse facilité, qui n'a point compté les moyens de la satisfaire, qui n'a point calculé les foibles ressources d'une très-petite fortune : en réduisant mon nécessaire dans les bornes les plus étroites, je me suis toujours cru assez riche, & je ne me suis refusé à rien de ce qu'on m'a proposé pour l'arrangement & le soulagement de ceux qui en avoient besoin. Je regardois comme impossible l'extrémité de satisfaire moi même aux sûretés que j'avois données pour les autres; j'étois foible & fa-

cile, & j'ai paſſé pour généreux. Je perdrai cette réputation lorſqu'on ſaura qu'elle m'a coûté le peu de bien que j'avois. Enfin, mon cher ami, je vois le terme très-prochain où je ſerai pauvre & condamné. J'ai confié mes affaires à mon beau-frère; il a une exactitude rigoureuſe qui mérite toute ma confiance : je lui ai laiſſé le ſoin de vendre ma campagne, en tout ou en partie : je lui ai recommandé ſeulement de me conſerver la maiſon, ſi cela étoit poſſible. Après mes affaires arrangées à Paris, il doit me reſter quelques petites rentes; j'aurai un toît & du pain, & c'eſt tout ce qu'il me faut. Voilà donc quel eſt mon ſort actuel, mon cher ami, pauvre & amoureux, & allant travailler à la fortune de celle que j'aime. Je ſerois heureux de réuſſir, mais je n'irai pas profiter des droits que pourroit me donner mon travail, j'en ſuis bien éloigné. J'adore Mademoiſelle de Germo-

ſan , mon ame eſt remplie pour elle des ſentimens les plus paſſionnés , je ne vois point de bonheur loin d'elle ; il ſeroit cependant impoſſible d'entraver la ſituation pénible où elle ſe trouve par celle où je ſuis , je renoncerai plutôt à tout eſpoir. C'eſt ce que je voulois lui dire quelques momens avant mon départ ; elle ne voulut pas m'écouter , & l'avenir eſt reſté couvert d'un voile impénétrable pour nous : tout ce que je puis prévoir de plus vraiſemblable, c'eſt que le tems & l'abſence affoibliront , anéantiront même chez Mademoiſelle de Germoſan , un ſentiment contre lequel elle s'eſt toujours défendue , qu'elle ſe reproche d'avoir avoué , & qui s'oppoſera foiblement au ſacrifice que ſes parens exigeront d'elle pour rétablir leur fortune , non pas avec la-Hauſſe , mais avec quelqu'autre homme riche qui ſentira le mérite de leur fille ; ſans doute il

s'en trouvera plusieurs : & toi, mon ami, qui sais joindre l'économie, l'habileté à la générosité, dont les sentimens tendres, délicats, généreux devroient te valoir un cœur digne du tien, pourquoi ne profiterois-tu pas des circonstances qui te sont favorables ? mais ce n'est pas dans ce moment que tu sauras penser à toi, tu as sauvé ton ami d'un péril éminent ; tu sauveras encore sa vie du seul malheur qu'il ne pourroit soutenir : c'est à toi que je confie les moyens de le prévenir, c'est sur toi que je me repose pour mes intérêts les plus chers ; abandonne-moi cependant, dès que tu verras que je puis être seul malheureux, je m'étois voué au plaisir, je ne mérite pas de connoître le bonheur : souviens-toi seulement qu'il n'en est point, qu'il n'y en aura jamais pour moi, sans le cœur de Laure ; elle a refusé de recevoir mes lettres, il semble qu'elle veuille

me

me rendre plus malheureux, parce qu'elle a avoué ſes ſentimens pour moi, je n'irai point contre ſa volonté là-deſſus ; je pourrois faire ſoupçonner que je crois avoir des droits à ſa reconnoiſſance & que je veux en abuſer ; fais bien entendre je t'en prie que je n'en mérite aucune.

J'écrirai directement à Mr. de Germoſan, je ne lui parlerai que de ſes affaires ; avec lui je ne ſerai occupé que de ſes intérêts, & je laiſſerai faire le cœur de ſa fille : je ne puis pas prévoir quand je reviendrai, le ſéjour de Paris ſera peu agréable pour moi, toutes mes idées, tous mes goûts vont être enveloppés d'un voile de triſteſſe, & le retour ne ſera peut-être pas une conſolation ; c'eſt le ſuccès dans ce que je vais entreprendre qui en décidera, & je puis n'en avoir aucun ; je compte prendre au moins de ſi bonnes meſures que je ne rendrai pas les affaires pires qu'elles ne

ſont. J'entends le bruit des poſtillons qui ont préparé les chevaux, je vais partir ; je t'écrirai à mon arrivée ; aime moi toujours, mon cher ami, je t'embraſſe.

LETTRE LXXI.

St. Ange à Marville.

De Paris.

MON cher ami, depuis que je ſuis ici, je n'ai ceſſé de m'occuper des affaires qui m'y ont amené, j'ai travaillé d'abord avec les commiſſionnaires de Mr. de Germoſan & de la Hauſſe ; ſur la procuration que je leur ai montré, ils m'ont fait voir les affaires du premier, tout eſt bien en règle, les commiſſions données, les objets qui lui appartiennent, & ceux où la Hauſſe eſt intéreſſé avec lui ; il n'y a rien à dire contre la Hauſſe, ils n'ont

point voulu m'informer de ce qui le regarde particulièrement : comme je l'avois prévu, il a arrangé les ſpéculations de manière que les grands riſques de la perte & du gain étoient tous pour Mr. de Germoſan ; & lui la Hauſſe a ménagé les moyens de ſe mettre à couvert par des ſpéculations contraires qu'il faiſoit pour lui ſeul, enſorte qu'il devoit perdre peu de choſes avec celles qu'il faiſoit avec Monſieur de Germoſan ; c'eſt de l'adreſſe ou plutôt de la ruſe qui n'eſt pas de la friponnerie, par la raiſon que M. de Germoſan a été très-abſolu dans ſes volontés ; animé par quelques exemples, & par des ſuccès dont il entendoit parler, il s'eſt livré à l'attrait & à la poſſibilité de faire une grande fortune, ſes eſpérances ont été trompées, & comme les termes ſont fixes, la perte eſt ſans retour, ſeulement on peut encore pendant quelque tems diſpoſer des effets

qui ſont en nature ; c'eſt de quoi je me ſuis occupé avec l'agent de change dont je t'ai parlé ; & comme je lui ai été encore recommandé, il m'a témoigné beaucoup de zéle & de bonne volonté. Au moyen de ces effets appartenans à Mr. de Germoſan, & de la lettre de crédit des Cliſſi, nous pouvons faire une entrepriſe ſur un objet qui a beaucoup de mobilité & de faveur ; l'opération eſt commencée, elle ſera faite & ſuivie de manière que la perte qui ſeroit poſſible, n'ira pas au-delà d'une certaine ſomme, & pourra ſe compenſer en partie par des arrérages & des changes avantageux. Ce qui me regarde eſt plus embarraſſant ; ces contrats mal ſtipulés ſont fort difficiles à changer, les noms qu'ils portent ne s'accordent ni avec les extraits baptiſtaires, ni avec les teſtamens. Avec tous les actes & les certificats que j'ai, j'aurai encore beſoin

de l'autorité directe du Contrôleur-Général. Il faudra que j'obtienne une audience ; je dois produire des titres, des mémoires au chef du bureau : il faut que je cherche des protections, des recommandations ; ce ſont des affaires lentes, difficiles, ennuyeuſes ; elles donnent de la triſteſſe & de l'humeur. Tout me déplaît, les modes, les ſpectacles ; le bruit m'étourdit, le mouvement perpétuel de tout le monde me donne de l'inquiétude, de l'impatience ; tout eſt pénible ; on trouve des obſtacles par-tout, le tems ſe perd à courir, à chercher ; on entrevoit des jouiſſances, & elles échappent : enfin, mon cher ami, le ſéjour délicieux de Paris, que j'ai trouvé tel une fois, me paroît aujourd'hui déſagréable. Je ne ſais ſi c'eſt la nature des affaires qui m'occupent, ou ſi mon eſprit a changé, mais je ne trouve ici ni plaiſirs, ni diſtractions ; les femmes même

me paroiſſent moins jolies, moins aimables. Je cherche Mlle. de Germoſan, je ne la trouve point : cependant je vois des femmes bien plus belles qu'elle ; je paſſe ma vie à me plaindre, à condamner, à faire des critiques : j'ai beau me dire que je n'en ai pas le droit ; & que je ne ſuis qu'un Suiſſe, eh bien ! je me condamne auſſi, je n'en ſuis pas plus heureux, & mon humeur va ſon train. Je l'exerce contre tout ; les modes d'aujourd'hui, je les hais ; ces chapeaux ſi grands, qui empêchent qu'une tête n'approche d'une autre tête ; ces robes qui cachent, qui enveloppent ſi bien, inſpirent la triſteſſe & la froideur : certainement les modes ne ſont pas inventées par l'amour ; ſi c'eſt par la vertu, ordinairement elle n'eſt pas ſi ingénieuſe.

Je ne te dirai pas non plus du bien des ſpectacles ; ils ſont charmans, cependant l'enſemble eſt par-

fait, le jeu des acteurs eſt excellent, ils y mettent infiniment d'eſprit & beaucoup de grâces ; mais ce n'eſt pas le génie de le Kain, de Clairon, de Dumeſnil, de Dangeville. Or, ſuivant moi, l'eſprit fatigue, ſon effet n'eſt qu'en ſuperficie. Le génie réveille l'ame, il l'occupe profondément & long-tems. Si tu veux que je t'exprime comme je l'entends, la différence que je mets entre le génie & l'eſprit, je te dirai que le premier ſuit l'indication vraie de la nature, il peint d'un ſeul trait l'objet entier : il préſente la vérité dans toute ſon étendue, il la grave au fond de l'ame, elle ne peut plus le quitter, & elle le retrouve dans tous les détails. Il me ſemble que le grand Corneille eſt le premier des auteurs dramatiques qui ait donné l'idée du génie : ſes mots ſublimes ſont des tableaux entiers ; ils excitent une foule d'idées ; c'eſt une vérité préſentée dans tout ſon

éclat, & à laquelle on donne son consentement avec transport : par exemple, dans le, *qu'il mourût*, du père des Horaces, on voit une peinture entière, non seulement d'un père qui préfére l'honneur de ses enfans à leur existence ; mais encore un trait marqué du caractère du peuple Romain, un tableau de ce qu'il étoit déjà alors, de ce qu'il a été depuis, de ce peuple qui dès le commencement jusqu'à la fin, conserva constamment la passion ou plutôt la fureur de dominer, qui y soumit toujours toutes les affections, tous les sentimens de la nature, & c'est ce qui lui valut à la fin l'empire du monde entier. Dans une situation qui paroît opposée, la première scène de Mérope est sublime, & caractérise le vrai génie : ce sont quelques mots qui peignent une mère oubliant son trône, son empire pour ne penser qu'à son fils : toute la pièce est dans

le peu de paroles qui ſortent de ſa bouche : l'ame s'attache néceſſairement aux expreſſions de la nature ; elle en ſuit le développement avec un intérêt qui la maîtriſe, & le dénouement la ſoulage à peine. Le pouvoir du génie eſt de faire des tableaux d'un ſeul trait, & de les graver dans l'ame en caractères de feu ; il eſt comme la foudre, qui embrâſe en n'employant qu'un rajon de lumière : comme elle il vient du ciel, & ne s'acquiert point ; l'eſprit emploie les figures, multiplie les couleurs ; il plaît, il brille, il éblouit, il ſéduit, mais il attache peu, & c'eſt ce qui cauſe la fatigue dont je l'accuſe : l'admiration n'eſt un vrai plaiſir que lorſque l'ame y eſt intéreſſée par une imitation parfaite. Le génie n'exclut aucun genre, tous les arts en ſont ſuſceptibles, & peuvent ſervir à le développer. Les ſpectacles tiennent aujourd'hui une ſi grande place dans la vie

humaine, qu'il eſt juſte que les acteurs qui ont véritablement du génie, jouiſſent de la gloire qu'ils méritent à ce titre. Le génie d'un acteur ajoute à celui de l'auteur : dans les repréſentations théâtrales, le ſublime de l'expreſſion fait ſouvent ſentir le ſublime de la penſée. Voltaire en voyant jouer dans Oreſte, Electre par Clairon, s'écrioit quelquefois : mais ai-je dit tout cela ? En effet, le génie de l'actrice ajoutoit à la beauté des vers, des idées que l'auteur n'avoit peut-être pas eues ; lorſqu'Electre dit à ſa mére : *Eh bien, s'il étoit vrai, ſi le ciel l'eût permis!* L'actrice peignoit ſi bien une ſœur qui aime tendrement ſon frère, qui eſt en peine de ſon ſort, qui va au-devant des ſentimens d'une mère, qui veut les obtenir, les arracher, que le ſpectateur auroit voulu avoir du tems pour penſer tout ce qui étoit exprimé par ce peu de mots ; & cette expreſſion étoit ſimple, ſans

jeu, ſans geſte, ſans pantomime; c'étoit la vérité qui s'imprimoit dans l'ame avec la ſimplicité qui la caractériſe; cette ſimplicité, c'eſt le génie, c'eſt le ſublime de l'art, & Clairon avoit développé ſon génie par une étude approfondie de l'effet de la déclamation.

On ne penſe point au ſublime de l'expreſſion ſans regretter Préville, & celui-là avoit auſſi du génie; ſon jeu étoit rempli de ces traits qui font penſer, qui forment un tableau, & dont le ſublime eſt dans une ſimplicité qui ne peut ſe décrire ni être imitée, & qui ſouvent ſe trouve placée dans les endroits qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles. A la fin du ſecond acte du Philoſophe ſans le ſavoir, Antoine dit: *Allons nous coucher*, de ces trois mots Préville faiſoit un tableau entier: il peignoit un domeſtique de confiance ſur qui repoſe tout l'ordre de la maiſon, qui

entre dans tous les intérêts de ſes maitres, qui a penſé à tout, & pour le moment & pour le lendemain, dont les ſoins recommenceront dès le grand matin, & qui va prendre du repos pour y vaquer plus librement : un ſourd, dont l'ame auroit été un peu ſenſible, eût entendu ces trois mots, & cette expreſſion : ce n'eſt pas l'eſprit qui l'a étudiée, c'eſt le génie qui l'a dictée, qui y conforme les geſtes, la voix, les traits & toute l'habitude du corps ; c'eſt l'indication de la nature, & non pas celle du mot.

Pour te faire encore mieux comprendre ma penſée, je te donnerai pour exemple un vers d'une tragédie que j'ai vu jouer à Paris & en Province, c'eſt dans les Illinois : un chef des Sauvages dit :

Pourquoi l'aſſaſſiner lorſqu'on peut le combattre.

Le Kain, ſans geſtes, ſans jeu d'ac-

teur, peignoit un sauvage généreux, courageux, indigné de la lâcheté d'un assassinat, & avide de la gloire du combat ; il donnoit l'idée de toutes les passions nobles ; il en imprimoit le tableau dans l'ame ; on en jouissoit long tems par le souvenir & par la réflexion. En Province, l'acteur réputé pour avoir beaucoup de talent, mit des nuances & de l'esprit dans tous les mots : il peignit du geste & de la voix la cruauté de l'action d'assassiner ; il la fit contraster avec le courage de combattre ; il peignit si bien, qu'on vit le vers, & point le sentiment, & cependant il fut prodigieusement applaudi ; c'est qu'il est très-vrai que l'esprit trompe sur le sentiment ; il fait prendre les bluettes pour des traits de caractère, la gaieté d'un mot pour du vrai comique, & quand le génie manque, il faut bien se contenter de l'esprit. Il me semble que l'esprit est

la folie du jour ; on en veut partout, on en met partout. J'entends dire d'un arrêt sur les finances, qu'il y a bien de l'esprit dans le préambule : on ne parle plus du caractère ; l'homme est peint quand on a dit, c'est un homme d'esprit ; c'est la réputation qu'il faut avoir, c'est celle qui séduit les femmes ; l'esprit fait tout pardonner, tout recevoir. Je ne te dirai pas ce que l'on entend par ce mot, mais je vois que l'on regarde comme chef-d'œuvre ce qui caractérise particulièrement l'espèce d'esprit que l'on aime aujourd'hui ; ce sont des mots, des épigrammes du moment, des plaisanteries, des allusions du jour ; on y sacrifie la vérité, & on les préfere au vrai comique, aux traits de caractère. C'est ainsi que j'explique le succès étonnant qu'a eu une pièce de théâtre où il n'y a ni vérité ni intérêt, un drame où l'on voit un Grand d'Espagne, un am-

baſſadeur amoureux de ſa ſervante comme un procureur, jaloux de ſa femme comme un cordonnier, familier avec ſes valets comme un parvenu; la femme d'un grand d'Eſpagne amoureuſe de ſon page, & le faire déshabiller devant elle, où le principal rôle n'eſt pas & ne peut être dans la nature, & tout le monde, après le ſpectacle, s'écrie : il y a bien de l'eſprit dans cette comédie. J'ai cependant encore beaucoup de peine à comprendre comment ce même public, qui un jour a vu & ſenti les chefs d'œuvre de Racine & de Voltaire, peut le lendemain applaudir avec tranſport à l'indécente cruche qui va à l'eau : je l'ai vue jouer pour la quatre-vingt-dixième fois, cette pièce extraordinaire. J'ai entendu les applaudiſſemens redoublés de ce parterre qui donne la loi à tous les parterres de l'Europe, qui décide du ſort des pièces de théâtre & des au-

teurs; & j'ai soupçonné qu'on pouvoit faire la loi & se tromper. Il est vrai que l'ensemble des acteurs tient de la magie ; ils mettent dans leurs rôles tout l'esprit & toutes les grâces possibles. Cette pièce, dont je parle, a été jouée en province & dans les pays étrangers, & elle y a eu le même succès. Certainement l'auteur a du génie, mais ce n'est pas dans sa pièce que je le vois, c'est dans l'art d'avoir su disposer en sa faveur le parterre & le public, d'avoir su profiter de l'esprit du moment, & pour le présent ce génie en vaut bien un autre. Demande à Racine, lorsqu'il fit Athalie, qui fut d'abord si peu connue & si mal jugée. Je veux y retourner encore, à la représentation de ce Drame étonnant. Je veux forcer mon goût à avoir le même plaisir que tout le monde. Nous autres étrangers nous jugeons trop d'après les livres, d'après les

chefs-d'œuvres reconnus. Dans nos ſociétés rétrécies, nous ſommes trop rapprochés de la nature ; nous vivons preſqu'en famille, & nous nous accoutumons à une certaine naïveté de ſentiment, à une ſimplicité d'expreſſion, à une énergie de caractère qui prétend ſoumettre l'eſprit à une exacte vérité : notre raiſon ſe forme, mais notre goût reſte brut : nous devons avoir la juſtice & la modeſtie de le ſoumettre à celui du grand monde, à celui qui eſt généralement reçu, à celui de Paris, enfin ; ce ſont mes diſpoſitions, quand je penſe & que je raiſonne avec toi ; c'eſt plus difficile dans la pratique. L'idée de Laure ſe joint à celles que j'ai ſur tout ce que je rencontre ; je cherche par-tout ſa ſimplicité, ſes grâces naturelles, cette fraîcheur qui caractériſe ſi bien l'innocence ; je la déſire par-tout, je voudrois l'entendre penſer, raiſonner ; ſon eſprit

juſte & délicat ſauroit juger ; ſon ame ſenſible ſauroit ſentir les beautés de tous les genres que l'on rencontre ici ; j'imagine que nous les verrions enſemble, je verrois ſon goût ſe développer, ſe former encore en s'exerçant ſur mille objets différens : le goût, ce tact de l'eſprit ſans lequel il eſt preſqu'un défaut, demande à être exercé par le ſpectacle des vraies beautés, des chefs-d'œuvres du génie ; il eſt un don de la nature, mais il ne devient juſte que par l'habitude de juger & de comparer les objets dont le but eſt de plaire & de joindre l'agréable à l'utile. Dans nos villes éloignées du luxe & des beaux arts, nous ne connoiſſons que les beautés de ſentiment, le goût ne ſe forme point, l'envie de plaire fait rechercher la variété & le changement ; on croit toujours que le bon goût eſt dans la nouveauté ; on l'adopte avec fureur, & ſouvent elle

gâte ce que la nature avoit ſi bien fait. Nous ne connoiſſons les modes que par leur excès ; nous les ſuivons avec une ſoumiſſion que le goût & l'eſprit ne dirigent pas aſſez. L'envie de plaire, dans ſon ardeur, manque ſon but, & ſouvent une imitation de mauvais goût eſt le ſeul réſultat de ſes peines. Je crois que le plus grand ennemi de l'amour c'eſt le mauvais goût, & comment cela ne ſuffit-il pas pour le faire craindre ? pour le faire éviter ? on y parviendroit toujours en s'attachant à la ſimplicité, en fuyant l'excès & la bizarrerie : la ſimplicité eſt la vraie parure de la beauté ; elle relève les attraits, elle fait pardonner la laideur.

Ce qui contribueroit infiniment à former le goût, ce ſeroit la contemplation de la nature ; elle eſt toujours de bon goût, ſes formes répondent toujours au but qu'elle ſe propoſe, toujours ſes couleurs ſont

bien assorties & d'un effet charmant ; ce n'est pas la pâle reine des prés, ni le jaune souci qui joignent leurs couleurs au jaune doré des moissons ; c'est le barbeau qui y mêle son bleu azuré, & le pavot son incarnat : la nature n'a pas permis à la rose de s'associer aucune autre couleur que celle qui la pare ; c'est la pureté de ses teintes, c'est la simplicité de sa forme qui fait sa beauté, qui la place au premier rang des fleurs, & qui la fait choisir pour être l'emblème du printems & de l'âge des amours. Les femmes devroient toujours prendre les fleurs pour modèle ; elles ont la même vocation, celle d'animer & d'embellir la nature. Mlle. de Germosan possède particulièrement le sentiment du bon goût & l'art de la simplicité : ce n'est pas elle qui va chercher les modes, ce sont les modes qui viennent s'ajuster sur elle, & elle les soumet à cette simplicité qui sied toujours si

bien, qui eſt le coſtume des grâces; on diroit que les modes ont été inventées pour relever quelques-uns de ſes agrémens, ou pour animer ſes charmes.

Je n'oſerois pas te dire, mon cher ami, quelle eſt la femme qui dans cette immenſe capitale m'a paru la mieux miſe, celle qui met le plus de goût, le plus d'eſprit, le plus d'élégance dans ſa parure : le ſort & la nature ſe ſont réunis pour la faire régner ſur le plus beau royaume & ſur le cœur des mortels ; elle donneroit des loix au monde entier, & elle eſt le modèle du goût & des grâces : elle fait être belle, comme ſi le ſort & la nature n'euſſent rien fait pour elle, & la nature s'applaudit de ſon ouvrage. Quand la majeſté du pouvoir ſuprême eſt jointe à l'éclat de la beauté & à la douceur des grâces, l'univers eſt ſoumis ; c'eſt en la voyant que l'on comprend le bon-

heur d'un monarque, & c'eſt alors qu'on ſent la vérité de dire : Heureux comme un Roi. Adieu, mon cher ami.

LETTRE LXXII.

St. Ange à Marville.

J'AI été ſi mécontent de ta dernière lettre, mon cher ami, que je ne t'ai pas répondu, quoiqu'il y ait près de ſix ſemaines que je l'ai reçue : tu me parles ſi vaguement, ſi négligemment de Mlle. de Germoſan, que je ne comprends rien, que je ne ſais rien de ce qui ſe paſſe : il me ſemble cependant que je dois y être pour quelque choſe : ton amitié, ton intérêt pour moi ſont-ils refroidis ? te joins-tu à ce qui cauſe ma peine & mon tourment ? Mon beau-frère Durtan me dit en quatre mots que Mr. de

Germoſan eſt sûrement ruiné, & que ſa fille épouſera la Hauſſe. Tu m'écris que tu lui as lu ce qui pouvoit ſe lire de mes lettres, & qu'elles ont paru lui faire plaiſir. Mr. de Germoſan remplit les ſiennes de remercîmens, & ne me dit rien de ſa fille. Dans tout cela il n'y a pas un mot de conſolation ni d'eſpérance; il me ſemble que tout le monde ignore que j'aime Mlle. de Germoſan, ou croit que je ſuis incapable d'un ſentiment conſtant & déſintéreſſé; toi-même, mon ami, me ferois-tu cette injuſtice? ne vois-tu pas toutes tes prophéties accomplies? Tu les as vus, les progrès de ce ſentiment qui me maîtriſe? il eſt dans toute ſa force, l'éloignement, l'abſence ne l'affoibliſſent point: tu triomphes, & je ſens que Mlle. de Germoſan ſeule diſpoſera de ma vie. J'ai horreur de la légèreté, & je ne vois plus le plaiſir qu'avec le bon-

heur d'un attachement éternel. J'avoue mon crime : dans l'idée que j'avois prise des femmes, j'avois jugé Mlle. de Germosan susceptible de ce penchant qui entraîne, de cette tendresse qui enivre, de cette passion qui oublie tout : j'ai cru que le feu de son âge subjugueroit son cœur ; j'espérois tout du moment où elle diroit qu'elle aime : je l'ai entendu de sa bouche, & c'est moi que cet aveu enchaîne & captive ; c'est moi qui adore ses vertus encore plus que ses charmes : non, mon ami, il n'y a plus de bonheur qu'auprès d'elle ; ma raison le repète, & mon cœur le sent dans tous les instans de ma vie : mais me promets-tu que mon absence ne me sera pas funeste, qu'elle n'affoiblira pas un sentiment déjà trop foible ? elle n'a eu de force que pour me fuir, que pour refuser de m'entendre ; elle a même prononcé l'horrible nom de la Hausse, &

depuis

depuis, je ne sais rien, je n'entends rien; on ne s'embarrasse point de ce que je souffre; on ne demande pas que j'en dise un mot, personne n'est chargé de me dire une parole; on s'accommode du silence, de l'absence; tout ce que je reçois porte le caractère de l'indifférence. Hélas! c'est peut-être Mlle de Germosan qui a la légèreté dont je me félicitois une fois; elle se soumettra aux obstacles, les difficultés lui feront la loi; les convenances décideront encore une fois de son cœur. Mon ami, ne me l'apprends pas si cela arrive; je ne répondrois pas de l'excès de mon désespoir; & tu ne me rassures point! tu me laisses en proie à la crainte, aux soupçons, aux conjectures! Je m'attendois à chaque instant à recevoir encore une lettre de toi; eh bien, jouis de ma foiblesse; mes idées me tourmentent, tout me fatigue, tout m'ennuie; je sors dans l'inten-

tion de me distraire, je rentre long-tems avant la fin du jour, tout ne m'a paru que bruit & mouvement inutile; je préfère le repos & le silence, & j'aime mieux penser à ce qui est loin de moi, que de m'occuper de ce qui est sous mes yeux : je me rappelle ce regard si doux que je sens encore au fond de l'ame, ces traits charmans, cet air de douceur qui faisoit espérer un sentiment qui je crois n'existe plus; & on voudra peut-être me témoigner de la reconnoissance : c'est bien alors que je serois sûr de l'indifférence. Prends garde, je t'en conjure, que l'on n'en parle jamais; fais plutôt que tous les Germosan soient ingrats. Comme je trouve depuis quelque tems que tout va mal ! que tout est mal arrangé ! je me plains de l'humanité entière; je vois les hommes si attachés à leur intérêt personnel; ils soumettent si bien leurs affections à leurs conve-

nances ; le mobile de leurs vertus eſt toujours ſi bien l'amour-propre ; les loix ſimples de la nature ſont ſi gênées, ſi entravées, ſi combinées, que je me ſens au fond de l'ame un vrai éloignement pour la ſociété. Mon beau-frère n'eſt attaché qu'à ſes affaires & à ſes ſcrupules ; ma ſœur voudroit tout ſacrifier aux intérêts de ſa famille ; les amis, les connoiſſances ne tiennent qu'aux plaiſirs ; Mr. de Germoſan ſe livre à des erreurs inutiles ; ſa fille place ſa vertu à être malheureuſe ; toi-même, mon ami, qui es le ſeul être qui ait une vraie amitié pour moi, tu la ſoumets à je ne ſais quel ſyſtême, tu ne me l'accordes qu'à certaines conditions ; enfin, tous les êtres dont l'exiſtence réfléchit ſur la mienne, contribuent à la rendre malheureuſe. Je m'accuſe de mélancolie : je combats cette diſpoſition, je m'agite pour m'en défendre, & je ne trouve que de la

fatigue. J'en reviens à croire qu'il eſt plus heureux de ne s'attacher à rien, & de végéter en ne cherchant que le plaiſir du moment; & lorſque je fais ce raiſonnement, je me ſens vivement attaché à un ſeul objet; les charmes de la ſociété, le plaiſir du cœur & de l'eſprit, le bonheur de la vie eſt pour moi auprès d'une ſeule perſonne. C'eſt en vain que je veux me révolter contre ce ſentiment, je ne me comprends pas moi-même, je ne puis m'écarter de ce qui m'occupe, tout m'y ramène, & c'eſt toujours auprès de Mlle de Germoſan que je trouve les ſeuls moyens d'être heureux; c'eſt avec elle que je voudrois penſer; c'eſt ſon eſprit que je deſire d'entendre, c'eſt ſa raiſon que je ſouhaite de conſulter, c'eſt ſon goût que je voudrois faire décider, c'eſt de ſa tendreſſe dont je voudrois jouir: je ne l'ai jamais vue ſans ces grâces, ſans ces attraits piquans qui ſéduiſent & qui

animent ; & jusqu'à elle je n'avois point vu de femme qui quelquefois ne laissât reposer le sentiment qu'elle avoit inspiré : dans le nombre des distractions que j'ai cherché bien inutilement, j'ai voulu revoir une ancienne connoissance, c'est une femme à laquelle j'avois été attaché assez intimément ; je pouvois croire avoir été aimé ; j'ai été à sa porte ; ne l'ayant pas trouvée, je lui ai écrit pour demander à la voir ; elle m'a fait répondre de bouche, qu'elle étoit fort rarement chez elle ; que peut-être cependant elle y seroit avant le spectacle : je m'empressai d'y aller ; je la trouvai en compagnie d'hommes & de femmes : je fus reçu avec une froideur extrême, à-peu-près comme si nous ne nous fussions jamais vus : bientôt un grand beau jeune homme lui donna la main, & l'emmena avec toute la compagnie, qui alloit au spectacle. Je fus piqué de cette ré-

ception, je me promis d'en faire des reproches ; j'y retournai plusieurs fois ; enfin je fus reçu, & je la trouvai seule : on me témoigna la même froideur, la même indifférence ; je m'en plaignis, on feignit de ne se ressouvenir de rien, & j'étois traité comme un inconnu. Quoi ! madame, lui dis-je, vous m'avez oublié ? ces momens si doux, si délicieux que nous avons passés ensemble, seroient effacés de votre mémoire ? Elle me répondit d'un air dédaigneux : vous appelez çà des momens délicieux ? Non, madame, lui dis-je froidement en me levant, je me trompe, ils étoient affreux, j'en suis surtout convaincu en voyant Monsieur qui jouit d'une si bonne santé, & dans ce moment entroit ce grand beau jeune homme. Je m'en allai en riant. Ce n'est pas des droits que je voulois faire valoir, j'en étois bien éloigné ; j'étois sûr d'être remplacé ; je désirois

ſeulement de trouver un peu de cette ſociété aiſée & facile dont j'avois beſoin dans ces momens d'ennui; mais il eſt des femmes qui ne connoiſſent de relations que celles que donnent l'intrigue & l'amour. Une fois je trouvois qu'elles avoient raiſon, je ne les condamne pas encore beaucoup. Tu vois, mon cher ami, qu'au milieu de cette ville immenſe, je ſuis aſſez iſolé, & que tout s'accorde fort bien pour me laiſſer ma triſteſſe & ma mélancolie : je trouve plus de douceur à m'y livrer qu'à m'en défendre; ma curioſité ſur les ſpectacles eſt ſatisfaite; j'y vais moins; je ſuis plus ſouvent aux promenades, dont j'admire la beauté & la magnificence; j'y cherche la ſolitude, & je la trouve le matin dans les endroits abandonnés : je la trouve auſſi le ſoir au milieu de la foule: j'examine les phyſionomies, je ne vois de gaieté que ſur celles qui ſont

très-jolies ; en général, j'apperçois peu l'expreſſion du contentement ; & il me ſemble que l'on eſt plutôt ſérieux ; cependant l'activité, le bruit, le mouvement font croire que l'on eſt preſſé de jouir, & que l'on ne s'en donne pas le tems. Lorſque depuis le pont tournant, je vois la ſuperbe place de Louis XV, je cherche où ſera celle de Louis XVI ; c'eſt un embelliſſement que le cœur demande, & que celui des François ne pourra ſe refuſer.

Par une ſuite des affaires qui m'occupent, j'ai eu la curioſité d'aller quelquefois à la bourſe ; c'eſt là où j'ai trouvé véritablement de l'expreſſion ſur les phiſionomies ; l'avidité, la défiance, la crainte, la diſſimulation s'y peignent tour à tour ; l'actionnaire s'enfle de ſon crédit : le ſpéculateur s'agite ſur tout ce qu'il entend ; un obſervateur peut s'amuſer là du jeu des paſſions qui tiennent à l'intérêt de l'argent, &

c'eſt bien celui qui donne le plus d'énergie aux traits & à l'expreſſion ; dans ce lieu d'affaires, où chacun eſt abſorbé par les ſiennes, & où on peut en avoir avec tout le monde : perſonne n'y eſt indifférent, mais on n'y eſt point ami ; on eſt aſſocié le matin & étranger le ſoir : la première fois que j'y fus, j'étois inconnu à tout le monde ; je paſſois gaiement au travers de ceux dont les ſpéculations devoient faire ou la fortune, ou le déſeſpoir ; je cherchois à démêler ceux dont un heureux ſuccès avoit rempli l'eſpérance ; à l'air ſérieux & occupé de chacun, il ſembloit que perſonne n'eut réuſſi, n'eut fait le moindre profit, que l'on n'eut que des regrets : je rencontrai mon agent de change, j'eus avec lui une aſſez longue conférence ſur les affaires de Mr. de Germoſan : alors j'acquis un peu de conſidération, on voulut ſavoir qui j'étois, il s'amuſa

à me faire passer pour un étranger qui venoit placer beaucoup d'argent dans les fonds publics : il ajouta que j'avois des lettres de crédit sur Mr. le *** : le bruit en fut bientôt répandu, je vis les yeux se tourner sur moi ; on me fit entendre les détails d'une quantité de très-bonnes affaires, auxquels je pouvois m'intéresser ; il sembloit que je n'eusse qu'à dire un mot pour m'enrichir : un homme qui me parut avoir pris beaucoup d'amitié pour moi, me fit un très-grand éloge de la nouvelle compagnie des Indes, je dis que l'on seroit heureux d'avoir de ses actions, il m'offrit tout de suite de me remettre toutes celles qu'il avoit, à très-peu de chose au-dessus du cours ; ce que je remportai ce jour-là, ce furent de grandes espérances que ce qui avoit été fait pour Mr. de Germosan reussiroit jusqu'à un certain point : la dernière fois que j'ai été à la bourse,

j'abordai en me retirant un Mr. que j'avois vu quelquefois chez Mr. ***: il paroiſſoit plongé dans le plus profond chagrin, il gémiſſoit, il ſe frappoit le front avec le poing, je crus devoir lui témoigner ma ſenſibilité ſur ce qui l'affectoit; il répèta pluſieurs fois qu'il étoit le plus malheureux des hommes; il attendoit ſon fiacre, qui avoit beaucoup de peine à avancer; je lui propoſai de monter dans mon caroſſe: comme il continuoit ſes gémiſſemens, je lui offris ce que je pouvois avoir d'argent; je ſortis ma bourſe, où il y avoit un peu plus de 50 louis: quoi! me dit-il, vous auriez 50 louis de trop? Dans ce moment, je n'ai que des lettres de change; il faut toujours les eſcompter, c'eſt autant que l'on perd, mais puiſque vous avez de l'argent comptant, je vous le rendrai dans 8 jours & il comptoit les 50 louis. J'étois véritablement touché de l'état

de cet homme, que l'on m'avoit dit être très-riche, & que je voyois dans ce moment sans argent avec un mauvais fiacre, & désolé des pertes qu'il avoit faites : je ne doutai pas qu'il ne fut ruiné, & comme je lui témoignois ma surprise de ce qu'il s'étoit exposé à ce hasard : — oui, me dit-il, j'ai perdu aujourd'hui 50 mille écus : je suis la plus grande bête, la plus grande dupe ! il y a 15 jours que je vendis des effets sur lesquels je ne gagnai que 2 cent mille francs : si j'avois attendu seulement jusqu'aujourd'hui, j'en aurois gagné 350 mille ; vous voyez, me dit-il avec l'accent des regrets, que c'est 150 mille francs de perdus, de jetés par les fenêtres ; je ne m'en consolerai jamais ; je lui fis répéter que c'étoit bien 2 cent mille francs qu'il avoit gagnés, il m'en produisit le compte, il m'en montra les lettres de change, qu'il avoit dans sa poche,

il finit par me dire, que si je n'avois pas besoin de mon carosse dans l'après midi, il s'en serviroit pour aller négocier quelques lettres de change, sur lesquelles il y avoit quelque chose à gagner ; ensuite, pour me témoigner sa reconnoissance, il me dit qu'il vouloit me faire souper avec une femme charmante, car vous savez, continua-t-il d'un air déridé, que dans ce pays-ci il faut toujours être un peu galant ; c'est une connoissance que K** & moi avons faite l'autre jour au boulevard, je veux que vous soupiez avec elle : non pas aujourd'hui, dit-il, en réfléchissant ; ce n'est pas mon tour, nous nous sommes arrangés, nous avons nos jours, & un prix fait pour le souper, nous ne nous embarrassons pas du reste de la journée, je vous y mènerai demain ; ou plutôt vous n'avez qu'à vous y rendre après la comédie-françoise, c'est près de la halle

au bled, rue *** N°. ***, nous nous divertirons, j'y ferai trouver compagnie : il me quitte & s'empare de mon caroſſe, que je ne revis que pluſieurs heures après ; ſavoir profiter de tout ce qui ſe rencontre, ſans s'embarraſſer de ce qui convient aux autres, eſt un art très utile dans ce pays-ci, je n'en ai pas encore pris l'habitude, je ne ſais ſi j'y parviendrai ; j'aurois au moins beſoin de plus d'activité pour les affaires d'intérêt qui me regardent particulièrement ; je ne reuſſis point à obtenir le redreſſement de ces contrats qui ſont un objet eſſentiel pour moi, & doivent ſervir à ſatisfaire aux engagemens que j'ai pris ; mon beau-frère m'a déjà écrit pluſieurs fois à ce ſujet, il craint toujours de s'expoſer, il ne veut rien prendre ſur lui, il me preſſe de pourvoir d'avance à ce qu'on exigera dans quelque tems ; j'avoue que j'aurois dû mettre plus

de chaleur dans la pourſuite de cette affaire, j'ai cédé à tous les obſtacles que j'ai rencontré; je me ſuis arrêté à toutes les difficultés que l'on m'a faites : tous ceux qui pourroient me ſervir ſont ſi occupés, ſi preſſés, que je crains de prendre leur tems & de les ſolliciter. J'ai peur d'être importun, je veux attendre leur moment, & il ne revient point. J'ai fait des mémoires, j'ai recueilli des titres, je n'ai pas trouvé encore l'inſtant de les préſenter, je laiſſe toujours paſſer devant moi ceux qui ont plus d'ardeur, & dont par conſéquent les intérêts ſont plus preſſans : j'abandonne tout au tems, ſans prévoir rien de favorable. Je ne ſais quelles eſpérances je dois avoir, ni quel projet je dois former, je ſouhaite mon retour chez moi, & je le crains : je hais ce qui me retient ici, & je ne puis l'abandonner; tout eſt ſi loin de ce que je déſire, que je ne puis

former que des vœux inutiles ; je n'en fais plus même, je vis & je laisse ma vie livrée à l'ennui & aux privations : après avoir été si près de Mlle. de Germosan, je me vois éloigné d'elle, sans savoir si jamais je pourrai en être rapproché ; je n'apperçois que des obstacles invincibles, & ma passion s'en irrite ; je m'étois fait un système de plaisir & de jouissances, & tout m'échappe : le monde est devenu un désert où il n'existe plus qu'un seul objet qui maîtrise toutes mes facultés : en vérité, mon cher Marville, je ne sais ce que deviendra ton ami ; & cependant tu n'as aucune pitié de moi, tu trouves que je n'en mérite aucune, peut-être même tu envies mon sort, on m'a dit que j'étois aimé ? mais quel sera l'effet de ces paroles, il peut être cruel par les espérances qu'elles m'ont données. Je ne puis te dire encore, ni quand

je partirai, ni quand je ſerai auprès de toi : je vis d'un moment à l'autre craignant l'avenir, & ſouhaitant d'en abréger l'intervalle. Aujourd'hui, ſuivant l'état des choſes, il eſt à peu près ſûr que les affaires de Mr. de Germoſan tourneront heureuſement ; on peut eſpérer que les grandes pertes ſeront réparées, ou au moins à peu près ; on pourra bientôt ſatisfaire la Hauſſe ; s'il demandoit à l'être inceſſamment, on peut tirer des lettres de change à 3 mois, elles ſeront acceptées ; j'ai pris des meſures pour cela. Mr. de Germoſan doit en être inſtruit, les commiſſionnaires attendront ſes ordres ; & s'il ſe trouvoit un moment très-favorable pour réaliſer on en profiteroit. Les Germoſan peuvent donc être tranquilles, la Hauſſe n'aura plus le droit de contraindre perſonne ; on pourra ſuivre ſes diſpoſitions, il n'y aura plus de ſacrifice à faire ; quel uſage fera-t-on de ce bonheur ?

dis-moi quelque chose là dessus je t'en conjure. Adieu, mon cher ami.

LETTRE LXXIII.

Du même.

MON cher ami, ce que j'avois annoncé dans ma dernière lettre sur les affaires de Mr. de Germosan est arrivé, il s'est présenté un moment très avantageux pour réaliser les fonds, & c'est ce que nous avons fait, on s'est assuré d'un profit considérable, & autant que j'ai pu le calculer, il doit balancer les pertes qui avoient été faites. Mr. de Germosan doit en recevoir les comptes par ce courier, & il doit être affranchi de tout engagement. Je comprends cependant que leur fortune doit être considérablement diminuée, ils seront plus pauvres, & ils seront sensibles à ce mal-

heur ; ce n'eſt rien que de n'être pas riche, mais il eſt douloureux de tomber dans la pauvreté, les retranchemens rendent les privations plus pénibles, l'amour propre en ſouffre : une fois je craignois les richeſſes de Mlle. de Germoſan, je m'affligeois de la différence qu'il y avoit dans nos fortunes ; aujourd'hui je ſuis au déſeſpoir de la conformité de nos ſituations, je ſens vivement tout l'avantage de la fortune, le mépris des richeſſes eſt une philoſophie bien vaine, bien injuſte ; il n'y a pas une de mes idées qui ne change, & dont je ne reconnoiſſe l'erreur ; & je croyois avoir bien raiſonné ! Mlle. de Germoſan ſera encore forcée à quelque mariage de convenance pour la fortune, & une reconnoiſſance bien inutile ſera le ſeul ſentiment que l'on aura pour moi ; un mois d'abſence & des conſidérations de fortune détruiront tout elle avoit le courage de ſe ſacrifier,

elle l'aura encore : & c'eſt moi qui ſerai la victime. Tu appuies peut être les bons raiſonnemens que l'on fait là-deſſus, tous les hommes ne ſont pas la Hauſſe, & il s'en préſentera ſûrement contre leſquels il n'y aura pas la moindre des choſes à dire ; en vérité, je ſuis bien aiſe de ne rien recevoir, ni de toi, ni de Mlle. de Germoſan, ni de perſonne, après ce qu'elle m'a dit, je n'ai plus rien à en attendre ; elle-même voudroit l'affoiblir ; je ne pourrois ſupporter les raiſonnemens de l'indifférence, & je préfère que vous me laiſſiez tous les deux en proie aux conjectures, à la crainte, à la défiance. Mais quoi ! cependant, Mlle. de Germoſan pourroit-elle. . . . . ; ne cherchons point ce que peut une femme qui aime trop foiblement. Voilà, mon ami, les idées qui me pourſuivent alternativement, ſurtout dans ce moment, que

les affaires vont être terminées, & que mon retour ne peut être très-éloigné. J'ai encore essayé de revoir quelques-unes de mes anciennes connoissances; c'est un effort que j'ai fait sur moi dans les bons momens de ma raison. J'ai été chez Madame Monrose, j'avois été reçu autrefois chez elle avec amitié; j'y avois trouvé une société agréable; il y régnoit un ton simple & sans prétention; on y jouoit par esprit de société, la conversation y étoit presque toujours intéressante; on s'occupoit sans prévention des ouvrages qui paroissoient, on les jugeoit sans partialité, on louoit sans jalousie, on s'amusoit sans déchirer, on s'aimoit sans rivalité; Mde. Monrose ne protégeoit point, ne couroit après aucune réputation, elle ne cherchoit qu'à se faire aimer de ses amis, & elle les aimoit sans inégalité : le premier mérite pour elle étoit la douceur, la raison, la modestie : un

homme ſot & ſans eſprit ſe ſeroit trouvé déplacé chez elle, ſans avoir à ſe plaindre de perſonne : il n'y avoit de proſcrit que le mauvais goût, & on ne le toléroit ſur aucun objet. Cette petite inquiſition occaſionnoit quelquefois des diſputes, qui apprenoient à le connoître, & qui le formoient chez ceux qui en manquoient. Le ſouvenir qui m'étoit reſté de cette ſociété m'a fait ſouhaiter de la revoir encore : j'ai été reçu avec la même bonté qu'autrefois ; j'y ai retrouvé à-peu-près les mêmes perſonnes que j'y avois vues ; mais je ne ſuis pas en état d'être ſouvent avec ce monde, qui eſt gai, qui eſt content, qui paroît heureux ; je ſuis trop ſouvent inſupportable à moi-même, & j'y vais peu.

J'aurois peut-être dû te dire plutôt, que pour les affaires qui me regardent particulièrement, je ſuis auſſi parvenu à faire quelques dé-

marches ; j'ai écrit des mémoires, j'ai raſſemblé des titres, demandé des directions : ſur ce que l'on m'a dit, je me ſuis déterminé à me préſenter à l'audience du Miniſtre des Finances ; je t'avouerai que ce n'eſt pas ſans crainte & ſans timidité que j'y ai été : l'objet qui eſt ſi intéreſſant pour moi, eſt ſi peu de choſe par lui même, qu'il me paroiſſoit devoir ſe perdre dans l'immenſité des affaires, & qu'il falloit plus que de l'aſſurance pour oſer en occuper le miniſtre, qui ſeul cependant peut en ordonner. Etranger, inconnu, à peu-près ſans recommandation, je fus à cette audience, bien perſuadé qu'il n'y en avoit point à eſpérer pour moi. Lorſque je parus dans l'antichambre, où il y avoit beaucoup de monde, quelques regards tombèrent ſur moi ; les uns marquoient la plus grande indifférence, d'autres ſembloient me dire, viens-tu ici ſollici-

ter ce que nous voulons obtenir : j'aurois voulu leur dire ; non, Meſſieurs, je ne veux rien de ce que vous demandez : nous avons prêté notre argent au Roi, &, ſoit erreur ou mauvaiſe foi, les contrats ont été ſi mal faits, qu'ils ne peuvent nous ſervir. Le Miniſtre eſt affable & humain, il me rendra juſtice au nom du Roi. Je me mêlai dans la foule, ſans y connoître perſonne : j'entendis parler d'un nouvel emprunt : un homme qui étoit près de moi, & qui paroiſſoit iſolé, leva les épaules d'un air de pitié, & s'écria : eſt-il poſſible que l'on penſe toujours à faire de nouveaux emprunts, tandis qu'avec mon projet on parviendroit à payer les dettes du Royaume. Comme il jugea que j'étois diſpoſé à la réſignation, il m'entreprit d'une converſation longue & détaillée ſur ſon projet, qu'il demandoit depuis long-tems à préſenter au miniſtre. Il répétoit ſouvent

ſouvent qu'il étoit sûr du ſuccès ; il falloit ſeulement, entr'autres moyens, augmenter le numéraire de la moitié, ce qui étoit facile par une nouvelle maniére d'exploiter les mines qu'il avoit découverte, & une paix de trente ans, ce qui étoit aiſé avec un Miniſtre comme Mr. le Conte de V*** Je m'informai qui étoit ce faiſeur de projet, qui parloit avec une volubilité que rien ne pouvoit arrêter : on me dit que c'étoit un homme de beaucoup d'eſprit, qui étoit pourſuivi par ſes créanciers, & qui riſquoit tous les jours d'être arrêté pour dettes. Un moment après je me trouvai auprès d'une femme qui me plut extrêmement : elle étoit en grand deuil, elle étoit jeune, elle avoit un air doux & timide qui intéreſſoit : nous regardions ouvrir & fermer la porte du cabinet, & nous n'en approchions pas ; nous envions le bonheur de ceux qui entroient & qui ſortoient, en

cherchant à deviner leurs succès par leurs physionomies. Cette conformité nous fit entamer la conversation; nous nous confiâmes nos craintes sur l'impossibilité d'être admis à l'audience. Bientôt l'heure pour en obtenir fut passée; on vint inviter quelques personnes à dîner de la part du ministre, & la foule s'écoula; j'accompagnai ma nouvelle connoissance jusqu'à son carosse. Dans le peu de conversation que nous eûmes ensemble, elle me parut très-aimable; je déplorai avec elle le tems que nous avions perdu dans l'anti-chambre, & que nous perdrions encore en y revenant tout aussi inutilement; je lui dis qu'elle ne savoit peut-être pas faire valoir ses avantages, & que dans ce pays où les femmes avoient autant de pouvoir, elles devoient toujours être écoutées les premières: elle me répondit avec le ton de la simplicité & de la raison, que dans les

affaires d'intérêt, c'étoient toujours les plus adroits & les plus habiles qui avoient du ſuccès, & qu'elle n'étoit ni l'un ni l'autre. J'avoue que je ne la quittai qu'avec l'envie de la connoître plus particulièrement; j'eus le bonheur de la rencontrer le lendemain matin aux Thuileries; elle ſe promenoit dans une allée retirée, ſeule avec une jeune fille de 5 ou 6 ans. Je l'abordai, elle me reçut avec cet air de bonté naturel qui diſpoſe à l'amitié, & qui la fait eſpérer; j'en prenois pour elle en voyant dans ſes manières l'honnêteté, la ſimplicité & l'abſence de toute eſpèce de coquetterie: ſa phyſionomie très-jolie annonçoit la douceur, & portoit les traces de la triſteſſe & du chagrin; de très-beaux yeux laiſſoient préſumer une ame ſenſible. J'appris dans cette promenade qu'elle s'appeloit Mde. de Sème, qu'elle étoit veuve d'un Receveur des finances, mort il y avoit

ſix mois, & qui avoit laiſſé ſa fortune en déſordre : le but de ſes ſollicitations auprès du miniſtre étoit d'obtenir un délai de reddition de compte, & de reſtitution d'argent : ſon mari avoit engagé de très-groſſes ſommes dans des entrepriſes ; il étoit mort preſque ſubitement, & ſes affaires demandoient du tems pour être liquidées & miſes en règle : ſi elle peut obtenir ce qu'elle ſollicite, une fois elle aura huit ou dix mille livres de rente, avec leſquelles elle ira vivre en province avec ſa fille, qui étoit la jeune enfant qu'elle avoit avec elle. Dans ce moment elle eſt retirée dans un couvent ; mais pour être plus à portée des gens d'affaires dont elle a beſoin, elle doit aller demeurer dans un hôtel avec des perſonnes de ſa famille. Je lui dis que sûrement elle avoit des amis, des parens, des protecteurs ; elle me répondit qu'à Paris tout le monde étoit ſi occupé de ſes

propres affaires, que perſonne n'avoit le tems de penſer à celles des autres, qu'elle paſſoit ſa vie à ſolliciter & les protections & les objets de ſa demande, & que perſonne ne s'intéreſſoit bien particulièrement à elle. Ces confidences furent faites d'une manière ſi naturelle, qu'elles m'inſpirèrent auſſi la confiance, & à mon tour je racontai mon hiſtoire, ſur laquelle Mde de Sême me témoigna quelque curioſité. J'avois bien envie de parler de Mlle. de Germoſan; je dis ſeulement qu'outre les affaires qui me regardoient perſonnellement, je m'intéreſſois beaucoup à celles d'une famille à laquelle j'étois fort attaché; elle me fit pluſieurs queſtions ſur cette famille; je crois que ce furent ces queſtions même qui m'empêchèrent de nommer Mlle. de Germoſan; cependant j'eus occaſion de juger de la bonté de ſon cœur par l'intérêt avec lequel elle écoutoit mes reponſes. Je deman-

dai la permiſſion de la voir dans ſon couvent, & nous nous promîmes de nous retrouver à la première audience, en nous flattant d'avoir plus de bonheur. Mde. de Sème m'avoit parlé de ſes affaires avec une clarté & une intelligence qui me ſurprirent ſingulièrement; elle connoiſſoit les difficultés, les obſtacles, & les moyens qu'elle devoit employer pour les lever; elle jugeoit d'après le caractère de ceux avec leſquels elle avoit affaire, de ce qu'elle avoit à eſpérer & à craindre. Je reconnus que réellement elle avoit beaucoup d'eſprit & d'habileté. J'ai déjà remarqué que dans ce pays, où l'éducation des femmes a bien plus pour objet les inſtructions d'agrément que les connoiſſances eſſentielles, il en eſt un grand nombre qui ont beaucoup de force dans l'eſprit, & d'énergie dans le caractère. J'en ai vu pluſieurs entendre très-bien les affaires, les ſuivre avec intelli-

gence, les ſolliciter avec courage, obtenir pour leurs maris, pour leur famille une juſtice que les difficultés paroiſſoient rendre impoſſible : les grâces & l'art de plaire ont toujours une force victorieuſe, lorſqu'ils ſont employés par la juſtice & par la raiſon. Dans ce pays où les femmes connoiſſent tout leur pouvoir, où la beauté jouit de ſon empire, pays de frivolité, où le plaiſir eſt le premier néceſſaire, il eſt auſſi un très-grand nombre de femmes eſſentielles, qui priſent le mérite & l'inſtruction ; ce n'eſt pas préciſément toutes celles qui ont des cabinets d'hiſtoire naturelle, & qui vont au Lycée, mais encore celles-ci peuvent-elles écouter en ſilence & pendant quelques heures des choſes ſérieuſes & inſtructives : la plupart ne ſont étrangères à aucun ſujet de converſation, & on ne les voit point comme dans d'autres pays s'ennuyer de ce qui occupe les hom-

mes. Il eſt deux nations bien diſtinctes à Paris, celle qui eſt compoſée de ceux qui y vivent ſans avoir d'autre patrie, & qui y ſont attachés par leurs emplois, & celle qui comprend la foule immenſe d'étrangers & de gens de la province qui viennent jouir de la capitale : c'eſt dans celle-ci qu'eſt le mouvement & l'inquiétude de la curioſité, le goût, l'ardeur & l'excès des modes, la fréquentation moutonnière des ſpectacles, l'idolâtrie des hommes qui ont quelque célébrité : dans l'autre ſe trouve la ſociété tranquille, les vraies relations de l'amitié, l'intérêt qui fait le charme des liaiſons & des habitudes journalières, le goût des choſes qui ont véritablement du mérite ; l'eſprit y eſt réduit à ſa juſte valeur, il eſt toujours mis après le caractère.

Il y a un troiſième peuple qui n'eſt pas celui qui frappe le moins la vue, peuple charmant qui eſt toujours à ſon printems,

de chez lequel l'automne & l'hiver ſont proſcrits, qui remplit, qui colore, qui égaye les promenades & les petits ſpectacles ; le ſourire eſt toujours dans ſa bouche, & la gaieté toujours ſur ſa phyſionomie ; l'intérêt eſt ſon premier mobile, mais il eſt ſi bien déguiſé ſous le maſque du plaiſir, que l'on ne voit que lui : on dit que ce peuple eſt ſi néceſſaire dans cette capitale immenſe, que s'il venoit à manquer, la police ſeroit obligée d'y pourvoir. Je ne ſais auquel des deux ſexes cette néceſſité fait le plus d'honneur ; quoiqu'il en ſoit, le beſoin ne s'eſt pas encore fait ſentir, & de toutes les peuplades c'eſt celle qui ſe ſoutient le mieux : il eſt vrai que l'émulation y eſt animée par de grands exemples & par des ſuccès brillans (*).

---

[*] J'ai entendu dire qu'il y avoit à

Combien d'étrangers croyent connoître Paris, & n'y ont vu que cette

---

Paris environ 20000 filles ſans autre vocation que celle d'être fille ; ce nombre eſt ſans doute exagéré, on peut le reduire à la moitié, peut-être à moins encore ; mais quel qu'il ſoit, on doit compter qu'il faut au moins par an le dixième du nombre exiſtant pour l'entretenir. Les voyageurs qui vont à Paris peuvent obſerver qu'à vingt lieues aux environs de cette capitale, on ne voit pas une jolie payſanne dans la campagne, pas une jolie bourgeoiſe dans les petites villes. La même obſervation peut être faite aux environs des grandes villes, comme Bordeaux, Lion, Marſeille : toutes les jeunes perſonnes recommandables par leurs figures & par leurs ſantés, ſont accaparées par ces femmes du monde chargées de l'approviſionnement des plaiſirs. Il eſt sur que ce commerce doit être infiniment nuiſible à la population : & toutes ces femmes qui ſeroient de jolies épouſes, de bonnes mères, enlevées à leur pays, doivent faire dégénérer le peuple dans ſon eſpèce : on s'en appercevra ſans doute dans la ſuite des

claſſe de perſonnes, & ont à peine approché des autres : au reſte, rien

---

tems. On pourroit prévenir cet inconvénient, certainement eſſentiel pour une nation, en défendant l'entrée dans les villes à des filles qui n'y auroient pas leurs familles établies, & qui ſeroient au-deſſous de 28 ou de 30 ans. Cependant, comme on aſſure qu'il en faut abſolument dans ces villes immenſes, on pourroit permettre l'entrée des filles étrangères ; les approviſionneuſes pourroient tirer leur denrée de l'Eſpagne, de l'Italie, de la Suiſſe, de l'Allemagne, de la Flandre, & même de l'Angleterre. Comme cet objet n'eſt point entré dans le dernier Traité de commerce, celui-là ſeroit libre, & ſe feroit avec facilité : l'abondance qui régne dans cette contrée raſſureroit ſur la diſette : de plus on pourroit mettre un impot ſur l'entrée de ces filles étrangères, & le produit ſeroit employé à doter celles dont la vocation ſeroit dérangée par les nouvelles défenſes ; les filles qui y contreviendroient & qui ſeroient priſes en contrebande, ſeroient condamnées

ne donne moins l'idée de cette ville immenſe, que le livre deſtiné à en

---

à ſervir un certain nombre d'années ou aux enfans trouvés, ou dans les hopitaux. On dit que la police eſt parfaitement inſtruite de tout ce qui regarde cette portion des habitans des villes, qu'elles ſont toutes connues, enrégiſtrées : il lui ſeroit donc bien facile de veiller à l'exécution des ordonnances ſur cet objet. Si on examine encore les cauſes des obſtacles à une plus grande population, on doit trouver que les laquais, les déſerteurs, les perruquiers, doivent en être une capitale : ces hommes ſont pris dans une ſeule claſſe de la nation ; ils en ſont l'élite par leur taille, par leur figure & leur vigueur. Il eſt impoſſible de ne pas préſumer ou une dépopulation, ou une dégénération, quand on voit autant d'hommes célibataires & vagabonds par état : on calcule pour le commerce les exportations & les importations, & pour les hommes on néglige de balancer l'entrée & la ſortie. Le François aime ſon pays, & cependant il s'établit dans les autres avec la plus

faire le tableau ; il eſt fait à coups de pinceaux hachés, & on n'y a preſ-

---

grande facilité. Il n'y a pas une ville en Europe où il n'y ait un certain nombre d'artiſans d'établis, & ſurtout de perruquiers, & ces émigrations ſe ſoutiennent conſtamment, enſorte que le nombre d'hommes qui ſort annuellement du royaume doit être immenſe. On ne peut pas géner la liberté juſqu'à un certain point, ni captiver la légèreté & l'inquiétude humaine : mais ne pourroit-on pas balancer la ſortie des hommes, en favoriſant leur rentrée, en accordant des exemptions de maîtriſe, de corvée, de milice, &c. Tout homme qui reviendroit dans ſa patrie avec une femme & des enfans, tout étranger qui viendroit s'établir avec ſa famille, jouiroit de ces exemptions pendant un tems preſcrit ; on faciliteroit aux étrangers les maîtriſes dont les métiers font ſortir les ſujets du royaume. L'armée immenſe de laquais inutiles, qui n'eſt formée qu'aux dépends de l'agriculture, & dont l'émigration eſt auſſi conſidérable, ne pourroit-elle pas être

que mis que les ombres peintes avec les couleurs les plus rembrunies ; elles

---

foumiſe à un régime qui diminuat le mal qu'elle fait au royaume. Le produit d'un impot progreſſif ſur ſur les laquais, depuis le ſecond ou le troiſième, & proportionné encore à l'age & à la taille, pourroit être employé à l'établiſſement des étrangers dans les terres à défricher, dans les villages où la dépopulation ſeroit ſenſible. Les laquais étrangers pourroient être exempts de l'impot pendant les dix premières années de leur habitation dans le pays. Les amniſties ramènent beaucoup de déſerteurs, mais elles ſeroient plus efficaces, ſi le tems de leur ſervice après leur retour étoit limité, & qu'ils fuſſent surs d'avoir leur congé au bout de peu d'années. Au reſte, la population d'un pays favoriſe-t-elle le bonheur de ceux qui l'habitent ? augmenter la dernière claſſe des hommes, n'eſt-ce pas augmenter le nombre des malheureux, & avec eux le luxe & le deſpotiſme des riches ? Eſt-il utile à un royaume d'avoir des villes immenſement peuplées ? N'y a-t-il pas, proportion gardée, plus de malheureux

auroient pu être mieux mêlangées. En vérité, il me ſemble qu'il n'y a ici que moi de triſte, que moi qui ne ſache pas jouir des objets qui ſe préſentent en foule : à cent lieues de la ſeule perſonne que je voudrois ne quitter jamais, je ne puis jouir de rien ; je n'ai pas ſeulement la conſolation d'écrire, de recevoir quelque choſe, pas même d'en entendre parler. Mde. de Sème, que je vis au parloir de ſon couvent le lendemain de notre rencontre aux Thuileries, a très bien ſu remarquer que j'étois affecté d'un ſentiment triſte & profond. Je m'en ſuis apperçu à la manière dont elle eſt revenue ſur cette famille dont je lui avois parlé, & qui m'intéreſſoit ſi fort : elle m'a demandé quelle eſpèce de lien m'attachoit à elle, & j'ai cru m'appercevoir qu'elle le comprenoit.

---

dans une grande ville que dans une médiocre, &c. &c.

J'avoue que j'aurois du plaisir à m'entretenir avec elle de Mlle. de Germosan ; je la crois capable de cette amitié, elle comprendroit ma façon de penser, & ce seroit une douceur pour moi, dans l'abandon où je vis aujourd'hui. Ce n'est pas Mlle. de Germosan qui auroit une rivale ; elle n'en aura jamais ; mais c'est toi, mon ami, c'est ton amitié que je voudrois retrouver ici, & tu me permettras d'en sentir le prix, si elle se trouvoit chez une femme charmante. Depuis que les affaires de Mr. de Germosan sont à-peu-près finies, il me semble que rien ne m'intéresse, je néglige, je renvoie les miennes ; cependant je reçois des lettres pressantes de mon beau-frère, il m'avertit qu'il faut prendre des mesures, qu'il n'y a plus de tems à perdre pour satisfaire à certains engagemens que j'ai pris pour d'autres : je ferai de nouvelles démarches ; je retournerai à l'audience ; j'ai au moins

l'eſpérance d'y retrouver Madame de Sème. Aujourd'hui je vais dîner chez Mr. F***. Je le rencontrai l'autre jour chez Mr. le ***. ; nous avons été un peu liés autrefois ; c'eſt un garçon fort riche, épicurien voluptueux : il a une bonne maiſon, & il donne des dîners excellens ; je n'ai pu me défendre d'y aller ; je te quitte juſques a ce ſoir, je fermerai ma lettre pour le courier de demain, peut-être qu'après le dîner je verrai Mde. de Sème.

Il s'eſt trouvé à ce dîner préciſément l'homme de qui dépend à-peu-près le ſuccès de ce que je demande ; je l'avois cherché long-tems, & je n'avois pu l'approcher qu'un inſtant ; c'eſt lui qui peut faire terminer ce que je ſollicite. Le dîner a été très-gay, & dans un de ces momens de bonté & de bienveillance qu'amène la gaieté, l'homme dont je parle m'a fait des offres de ſervice, j'ai eu la préſence d'eſprit d'en profiter ; j'ai ob-

tenu des conseils, des directions, & surtout la promesse d'être écouté, & que mes papiers seroient examinés. J'ai offert de me rendre à son bureau : non, m'a-t-il dit, ne venez jamais à mon bureau, j'y oublierois peut-être ce que je vous promets ici, & vous n'obtiendriez rien ; mais tâchons quelquefois de dîner ensemble ; je sais que vous allez chez Mde. Monrose, venez y souper demain, & après-demain vos affaires seront très-avancées ; vous paroîtrez ensuite à la première audience, & vous serez expédié. Il ajouta à ce discours des promesses d'amitié & de service : on a fait une partie de jeu où la fortune m'a traité favorablement. J'ai vu ensuite Mde. de Sème, ses espérances sur le succès de ses affaires ont encore diminué ; elle en étoit affligée ; je me propose d'en parler à mon protecteur. Mde. de Sème sera à la première audience : je serois fâché d'être plus heureux

qu'elle. Demain elle quitte ſon couvent, & elle va demeurer avec ſes parens; elle eſt vraiment intéreſſante cette femme : dans ce moment elle n'eſt pas heureuſe & les malheureux ſont naturellement diſpoſés à ſe lier, nous prenons de l'amitié l'un pour l'autre, de l'amitié, entends-tu, mon ami, de l'amitié, nous en ſommes capables, & ne ſecoue pas ta tête méchante. Je ſuis rentré pour recevoir une de tes lettres, & pour fermer celle-ci; je n'en ai trouvé qu'une de Mr. de Germoſan; il me dit que ſur ce que lui ont écrit ſes commiſſionnaires il avoit pris des meſures pour payer la Hauſſe; qu'il croyoit pouvoir s'acquitter avec lui; que d'ailleurs il a pris le parti de vendre ſa campagne & ſa maiſon de la ville. Je ne comprends pas bien cet arrangement; j'eſpère que ta première lettre me l'expliquera: Mlle. de Germoſan ſeroit-elle réduite...? J'arrête mes craintes

& mon imagination. Je réponds à ton père, & alors je renvoie à un autre courier de faire partir celle-ci. J'attendrai peut-être même que mes affaires soient terminées, afin que tu en sache en même-tems le dénouement : il ne peut être bien éloigné, mon départ suivra de près : ce qui en décidera est la première audience que j'obtiendrai ; je calcule que ce doit être dans quatre jours ; je renvoie à ce tems-là de finir & de fermer ma lettre : je prie Mr. de Germosan de te donner de mes nouvelles.

Mon cher ami, je suis bien loin des quatre jours au bout desquels je comptois t'envoyer cette lettre. Ici, il ne faut pas les compter, les jours ; dans ce pays le tems vole & les affaires traînent : je ne veux pas calculer combien il y a de tems que je t'ai laissé, je vais seulement te dire ce qui m'est arrivé depuis que j'ai interrompu ma

lettre. Le ſouper chez Mde Monroſe, où j'avois été invité par mon ami-protecteur, (tu veux bien que je ne l'appelle pas autrement), fut encore plus gai que le dîner que j'avois fait avec lui : j'eus le bonheur ou peut-être l'adreſſe de faire valoir ſon eſprit ; il a la prétention d'en avoir beaucoup ; il a des connoiſſances & de la mémoire, & il lui manque le tact & le goût de ſavoir placer à propos ce qu'il ſait & ce dont il ſe reſſouvient ; ce qu'il dit eſt preſque toujours piquant & intéreſſant ; mais l'envie d'avoir l'eſprit qu'il n'a pas, gate celui qu'il a. Mde. Monroſe a particulièrement l'art de tirer parti de celui des autres, & chez elle le mérite n'eſt jamais perdu. Je ne pus avoir qu'un moment de conférence, mais il ſuffit pour me donner l'eſpoir du ſuccès, & les directions pour ne pas manquer la première audience du miniſtre, qui devoit être le ſurlende-

main. La veille je vis Mde. de Sème dans ſon nouveau logement ; je paſſai la ſoirée avec elle. Dans la longue converſation que nous eûmes ſur tout ce qui pouvoit nous intéreſſer, je me vis forcé par ſes queſtions multipliées de lui parler de Mlle. de Germoſan ; il eſt vrai que je n'eus pas de peine à lui confier ce que je penſois, & la ſituation où je me trouvois ; elle voulut en ſavoir tous les détails, je fus ſurtout obligé de lui faire le portrait de Mlle. de Germoſan ; il fallut lui dire tout ce qu'elle étoit, & lui peindre ſes traits, ſon eſprit, ſes vertus les unes après les autres : il ſembloit qu'elle y prenoit un intérêt particulier, & qu'elle eût envie de la connoître. A certaines paroles qui lui échappèrent, je crus m'appercevoir que ſon cœur n'étoit pas libre ; je la preſſai d'avoir pour moi la même confiance que j'avois eu pour elle ; elle m'aſſura qu'elle n'avoit aucune

confidence à me faire, & que je connoiſſois toute ſon hiſtoire; elle ajouta qu'elle ſe ſentoit très-diſpoſée à s'intéreſſer à tout ce qui me regarde, & que je ne devois pas craindre de le lui confier. J'avoue que cette poſſibilité de parler librement de Mlle. de Germoſan eſt une douceur pour moi; mon exiſtence en eſt changée, & à préſent il eſt ici quelque plaiſir pour moi. Le lendemain nous nous trouvâmes dans l'antichambre du miniſtre; je ſuivis les directions qui m'avoient été données pour être introduit auprès de lui, mais au lieu d'en profiter au moment néceſſaire, je pris Mde. Sême par la main, & je la fis entrer dans le cabinet : je crus que j'aurois le tems de paroître après elle; mais l'heure s'écoula, & l'audience fut manquée pour moi. Je craignois que tout ne fût perdu, que mon ami-protecteur ne fût indiſpoſé contre moi, que ſon travail

ne fût inutile, & que mes affaires ne fussent renvoyées bien loin. Je cherchai à le voir chez lui; il me fut impossible de l'approcher. Je fus confier ma peine à Mde. Monrose; elle me gronda de mon sacrifice pour Mde. de Sème; elle me dit que cela ne se faisoit jamais, & que les affaires alloient toujours avant les femmes; elle me donna cependant un billet pour un de ses amis que j'avois vu chez elle, je le lui portai tout de suite; il me questionna sur mes relations avec Mr. ***; je lui dis comment j'avois fait sa connoissance: après avoir réfléchi un moment, il me dit que le lendemain il me mèneroit souper dans une maison où nous le verrions, & il me donna rendez-vous au foyer de la comédie françoise, après le spectacle. Je fus le même jour de Mde. de Sème que son audience avoit eu très-peu de succès; qu'elle avoit perdu l'espérance d'obtenir ce qu'elle demandoit:

doit : de plus elle a été trompée dans les comptes qui ont été faits de ſa fortune ; il s'eſt trouvé un vuide dans la caiſſe ; il faut faire de grandes reſtitutions ; ſes revenus iront à peine au tiers de ce qu'elle avoit eſpéré d'abord ; elle ſera obligée de chercher une retraite où elle puiſſe vivre avec la plus grande économie. Ce malheur ne paroit l'affecter que pour ſa fille, qu'elle aime avec la plus grande tendreſſe, & qui eſt l'objet unique de toutes ſes affections. Nous déplorâmes notre pauvreté reſpective, & cette conformité reſſerra encore nos liaiſons & notre amitié. Je ne manquai pas au rendez-vous qui m'avoit été donné ; je fus conduit dans une maiſon où le luxe & l'élégance me frappèrent dès l'antichambre : nous vîmes d'abord de grands & beaux laquais couverts d'une livrée brillante ; nous traverſâmes enſuite trois ſallons illuminés, parfumés & garnis des meubles les

plus recherchés & les plus agréables. Dans la pièce du milieu, qui étoit la plus grande, il y avoit une collection de tableaux des meilleurs maîtres ; ils représentoient Léda, Vénus, Apollon, Hercule, &c. &c. de-là nous entrâmes dans un cabinet de compagnie vraiment délicieux ; il étoit peint en arabesque, & meublé en bleu & argent ; une lumière douce repandoit un jour qui n'éblouissoit point, & qui cependant ne laissoit rien perdre des ornemens. Dans une niche garnie de glace, & sur un sofa à la sultane, étoit une femme qui me parut extrêmement jolie ; elle étoit parée avec tout le goût possible, & cependant d'une manière simple & négligée ; ce qui me frappa particulièrement chez elle, ce fut un pied d'une petitesse & d'une figure charmante ; la main n'étoit pas aussi bien, je fus étonné de cette différence ; tout le reste de sa personne étoit très-

agréable ; elle avoit de la gaieté & de la douceur dans la phyſionomie : nous fûmes reçus avec beaucoup de grâces & de politeſſe ; on me dit des choſes honnêtes ; on parla d'abord de quelques hiſtoires qui m'étoient inconnues, mais bientôt je pus me mêler de la converſation. Peu de tems après il arriva deux autres femmes & quelques hommes : au bout d'un quart-d'heure je ne fus plus un inconnu ni un étranger, je me trouvai dans cette ſociété comme ſi j'y euſſe paſſé ma vie : des manières faciles, un ton honnête & amical, une gaieté charmante dans la converſation, rendoient cette compagnie extrêmement agréable. On attendoit mon ami-protecteur, il vint un peu tard ; dès qu'il me vit il vint à moi, il me demanda pourquoi je n'avois pas ſuivi ce qu'il m'avoit preſcrit ; je lui dis ce qui s'étoit paſſé avec Mde. de Seme, qui étoit plus intéreſſante que moi :

je comprends, me répondit-il, il faut servir vous & votre amie : je lui dis que je n'avois plus d'amie à Paris; que Mde. de Seme méritoit un ami comme lui : tout fut arrangé dans cette conversation, & il me promit que tout seroit fini & terminé à la première audience. On fit ensuite deux parties de berlan; elles étoient interrompues par des contes, par des histoires qui entretenoient la gaieté : on jouoit gros jeu sans s'en occuper beaucoup : on se mit à table à minuit; le souper qui étoit servi dans la salle des tableaux, répondit à tout le reste; les mêts étoient exquis, & les vins délicieux; tout le monde paroissoit animé par le plaisir & par la gaieté : il n'y eut point de longues dissertations sur les affaires du tems, ni de disputes sur les spectacles : on ne dit rien des spéculations, on ne parla de quelques absens que pour les regretter; on cita des traits de leurs

caractères qui étoient plaisans sans être méchans ; on ne parla du théâtre que pour chanter les airs qui réussissent dans ce moment : les chansons étoient un peu gaies, & c'étoit peut-être le ton de cette compagnie ; on sentoit bien que les bornes de la décence n'étoient pas fixées par une sévérité bien austère ; mais elles ne furent jamais poussées au delà de ce qu'il falloit pour sentir le prix d'une certaine liberté. La gaieté des contes, le sel des épigrammes, le piquant des plaisanteries étoient toujours enveloppés de cette gaze qui excite à rire, & qui ajoute au plaisir, & tel est son effet, qu'il sembloit que nous fussions tous amis depuis long-tems ; cependant j'eus occasion de m'appercevoir que quelques-uns des convives se connoissoient fort peu. Je me retirai le premier, sans m'embarrasser comment le reste de la nuit finiroit. Si je n'eus pas beaucoup de plaisir, je

pus juger au moins de ce qu'il pouvoit être pour ceux qui y étoient plus disposés que moi. Le lendemain en me réveillant je crus avoir fait un rêve ; je me rappelois les personnes avec lesquelles j'avois passé des momens agréables, que j'aimois & que je ne connoissois point. Il sembloit que nous eussions de l'amitié les uns pour les autres, & je me ressouvenois à peine des noms. Quelques jours après je crus devoir faire une visite à cette femme qui m'avoit si bien reçu chez elle; je fus très étonné de trouver sur la porte un écriteau qui annonçoit que l'appartement étoit à louer. Deux jours après je reçus ce billet. « Mon „ cher St. Ange, je fus charmée de vous „ voir chez moi l'autre jour ; j'espère „ que vous n'avez pas oublié le souper „ que vous y avez fait ; vous m'avez „ donné envie de vous connoître plus „ particulièrement, & je souhaite de „ vous revoir ; mais n'allez pas me „ chercher dans l'hôtel où vous m'avez

„ vue, j'ai été obligé de le quitter : Mr.
„ de *** m'avoit donné 24 mille liv.
„ pour habiter une maiſon où il vou-
„ loit venir ſouper deux fois par ſe-
„ maine en bonne compagnie. J'y ai
„ employé à-peu-près le double de cette
„ ſomme, & les ſoupers d'un mois,
„ avec quelques autres dépenſes, ne lui
„ ſont pas revenus à 50 mille liv. Il a
„ trouvé que je n'avois point d'écono-
„ mie, & il a rompu tous les engage-
„ mens ; je ne voudrois pas que vous
„ ſoupçonnaſſiez quelqu'autre raiſon :
„ il a fallu tout quitter, & je me ſuis
„ trouvée tout d'un coup ſans occupa-
„ tion. Vous me feriez plaiſir ſi vous
„ pouviez me prêter ou m'avancer dix
„ louis. Vous vous rappelez ſans doute
„ que vous perdîtes fort peu d'argent
„ à la partie du berlan. Je demeure à
„ préſent hôtel d'Italie, près de Saint
„ Euſtache ; vous y trouverez celle qui
„ ſera bien aiſe de vous voir,

Aurore Duſicour. „

Tu comprends que je ne me suis pas beaucoup occupé de ce petit incident. J'ai vu souvent Madame de Seme ; je me suis affligé avec elle de la mauvaise tournure que ses affaires ont prise : elle cherche un endroit où elle puisse se retirer & vivre avec le peu de rentes qui lui restent. Rarement nous nous sommes quittés sans parler de Mlle. de Germosan ; elle voudroit la connoître ; il est vrai qu'il me semble qu'elles sont faites pour être amies ; leur société réunie seroit infiniment agréable ; mais je ne crois pas qu'elles se rencontrent jamais. Autant que j'en puis juger, il me paroît que Mde. de Seme est occupée d'un sentiment profond ; je crois qu'elle aime, & qu'elle n'est pas heureuse ; je l'entends quelquefois soupirer ; elle a des momens où elle paroît rêver : elle me fait des questions sur mon attachement pour Mlle. de Germosan, & je crois m'appercevoir

qu'elle fait des comparaisons. Lorsque je lui dis que je n'ai aucune raison de croire que l'on ait pour moi un sentiment bien tendre, & que l'on a été sur le point de faire un mariage de convenance, elle paroît encore plus persuadée que moi que l'on ne m'aime pas & que l'on ne m'aimera jamais : elle en paroît tout-à-fait convaincue lorsque je l'assure que je n'écris point, & que je ne reçois aucune lettre ; elle revient souvent sur ces détails, & quand elle en parle, c'est avec une affection & un intérêt qui inspire la confiance, & qui m'attache infiniment à elle. Je veux aussi qu'elle me dise ce qui se passe dans son cœur ; je lui repète souvent que je crois entrevoir qu'il y a un être assez heureux pour être aimé d'elle ; elle le nie, ensuite elle dit que la confiance est défendue aux femmes, que l'on suppose toujours que chez elle un sentiment trop tendre

eſt accompagné de trop de foibleſſe ; que les hommes ne ſéparoient jamais l'idée d'aimer & d'être foible ; qu'elle croyoit cependant que les femmes pouvoient aimer, malgré l'abſence, malgré les obſtacles, même malgré la certitude de ne pas être aimées, & qu'elle étoit sûre d'en être capable : je lui ai fait remarquer qu'une façon de penſer auſſi délicate annonçoit une ame tendre, dont les ſentimens n'étoient pas ſans objet. Je me plaignis de ce qu'elle me cachoit le fond de ſon cœur, tandis que je n'avois pu lui diſſimuler ce qui ſe paſſoit dans le mien. Elle me répondit en ſoupirant, qu'un jour peut-être elle me diroit ce qu'elle ne vouloit pas avouer aujourd'hui ; que dans ce moment elle étoit malheureuſe par l'état de ſes affaires & de ſa fortune, & que dans ſa ſituation elle ſeroit heureuſe de trouver des amis dans la ſociété deſquels elle pût avoir quelques con-

folations ; cette femme intéreſſante ſeroit digne d'un meilleur ſort. J'ai été plus heureux qu'elle, j'ai obtenu ce que je demandois ; on m'a écouté avec bonté, on a été affable en me rendant juſtice. En vérité, je ne ſais où j'ai trouvé le plus de politeſſe, ou dans les affaires, ou dans les plaiſirs. Je vais donc penſer à mon départ ; il me reſte encore quelques objets à mettre en règle, il faut réaliſer ces contrats, & en faire paſſer le montant à mon beau-frère, & ſur les arrérages des rentes prendre la dépenſe de mon voyage ; c'eſt une opération qui me fera ſentir ma pauvreté, après avoir paſſé ici près de trois mois comme ſi je n'euſſe pas eu à la craindre. Je compte que je puis recevoir encore une fois de tes lettres, écris-moi un peu plus en détail, je t'en conjure. Ce n'eſt rien que de partir d'ici, mais arriver auprès de la famille de Germoſan eſt un évé-

ment que je ne puis enviſager de ſang froid. Dis moi ce qu'on y penſe, & ſi on ne regardoit pas mon abſence comme un bien. Je n'oſe porter mes regards ſur l'avenir, je ne puis découvrir rien d'heureux; dis moi qu'il me reſtera toujours un ami. Adieu.

LETTRE LXXIV.

Marville à St. Ange.

JE ſavois très-bien, mon cher ami, que tu ne ſerois pas content de mes lettres, & qu'elles ne te ſatisferoient pas. Mais qu'eſt-ce que j'aurois pu te dire de conſolant? ſur tes affaires, rien du tout. Je ſavois qu'elles étoient en mauvais état avant que tu me le diſſes; j'en ai entendu parler à l'occaſion des engagements que tu as pris pour les Deſprés; alors on faiſoit

ton compte : il se trouve toujours des calculateurs des affaires des autres ; on calculoit donc qu'après ton premier voyage à Paris, après les sacrifices que tu as faits pour ta sœur, après les cautionnemens imprudens que tu avois faits ; tu ne devois pas être riche ; on disoit sur-tout qu'avec ta générosité journalière, ta fortune devoit être réduite à très-peu de chose, & même je ne dirai pas ce que j'ai fait pour que tu n'eusses pas le chagrin de voir refuser tes offres généreuses. Je savois d'ailleurs qu'il n'y avoit rien à perdre avec cette famille Després, & qu'il ne lui falloit que du tems. J'avoue que j'espérois que tu profiterois de ton voyage à Paris, pour toi-même & pour réparer ta fortune : tu avois du crédit, des fonds en contrats & toute l'intelligence nécessaire ; tu as employé tout cela pour les Germosan ; je l'ai

préſumé, préciſément parce que tu n'en parlois pas. Enſuite les commiſſionnaires ont écrit à Mr. de Cliſſi que tu avois pris ſur toi les opérations, que tu les avois réglées, arrangées, & tout cela de manière à faire courir peu de riſque aux Germoſan. & à leur faire gagner beaucoup. Mr. de Germoſan ſent très-bien les obligations qu'il te doit; je le vois aux éloges qu'il fait de ton caractère; il ne ſait pas auſſi bien que moi, cependant, que tu n'as penſé qu'à lui; qu'en le ſauvant tu as négligé ta fortune, & haſardé le peu qu'il te reſte. Ce n'eſt qu'à la dernière extrémité que l'on croit, l'oubli de ſoi-même & l'entier déſintéreſſement chez les autres. Tu n'as pas été ſans jouiſſances; tu as ſenti le bonheur d'arracher Mlle. de Germoſan à un mariage forcé & odieux; ce n'eſt que de hier que la rupture en eſt tout-à-fait décidée. Avant que de te dire ce

qui s'eſt paſſé à cette occaſion, & l'événement qui en réſulte, je dois revenir ſur les détails que j'ai omis dans mes précédentes lettres; juſques à ce moment je n'ai pas eu des choſes conſolantes à t'écrire, & j'ai mieux aimé me taire que de t'entretenir de conjectures. Je ne diſois pas de Mademoiſelle de Germoſan tout ce que tu voulois ſavoir, mais je ne devois pas parler plus qu'elle. Depuis ton départ, elle eſt reſtée renfermée avec ſa famille; ils n'ont voulu voir perſonne de la ville, ils n'ont admis auprès d'eux que les Cliſſi & Mde. Bonval: j'ai été quelquefois en conférence avec Mr. de Cliſſi & Mr. de Germoſan; je n'ai vu ſa fille que quelques momens, & à peine ai-je pu lui communiquer tes lettres: elle ſoutenoit ſa ſituation avec une douceur, une réſignation qui arrachoient des larmes: l'intérêt qu'elle m'inſpiroit, les ſentimens que j'ai pour elle, ne me laiſ-

ſoient pas la liberté de m'exprimer ; les termes me manquoient ſur ce que j'aurois voulu dire, & je reſpectois ſon ſilence : le peu de paroles qui lui échappoient, marquoit ſa peine ſur la ſituation de ſes parens. Je lui ai lu quelques mots de tes obſervations ſur Paris ; elle m'a dit en ſoupirant : Mr. de St. Ange a bien de l'eſprit ! Comme ce n'étoit pas cette louange que j'aurois voulu obtenir pour toi dans ce moment, je n'ai pas continué la converſation. Tu comprends que l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé à toute cette famille, a prodigieuſement occupé le public ; on a voulu tout ſavoir, & on a dit tout ce qu'il a été poſſible de deviner & de conjecturer : à la vérité on a ajouté des fauſſetés, des exagérations, & on a voulu tout croire ; ce ſujet des converſations n'a pas varié pendant pluſieurs jours ; les femmes ne ſe ſont pas refuſé le plaiſir d'avoir de la compaſſion pour Mlle.

de Germoſan ; elle a été l'objet chéri de leur pitié, & cela eſt bien naturel, elle avoit été celui de leur envie. Les hommes qui étoient empreſſés à lui faire leur cour, diſent que c'eſt bien dommage ! Les points qui ſont reſtés fermement établis dans les têtes, c'eſt 1°. que Mr. de Germoſan eſt abſolument ruiné ; 2°. que Mr. de la Hauſſe, pour ſe payer de ce qu'il avoit perdu en ſociété avec Mr. de Germoſan, vouloit d'abord épouſer ſa fille, & qu'enſuite il avoit changé d'idée à cauſe de certains ſoupçons : 3°. que Mlle. de Germoſan a une paſſion pour Mr. de St. Ange ; qu'ils s'écrivoient, qu'il y avoit eu des entrevues, des rendez-vous ; on a ſu la rencontre dans la maiſon de payſan, & la dernière entrevue à la campagne, que l'on qualifioit d'un vrai rendezvous ; on prétend que c'eſt ſur les avis que Mr. de la Hauſſe en a eu, qu'il a renoncé à ſon deſſein : c'eſt là l'effet de tes

pourſuites & de tes imprudences ; on ajoute enſuite que tu es auſſi ruiné, & que tu es allé à Paris pour rompre toute eſpèce de commerce & d'engagement avec Mlle. de Germoſan : on s'attend que tu n'en reviendras pas. Voilà l'opinion du public ſur ce qui s'eſt paſſé ; je l'ai combattue autant que je l'ai pu ; j'ai arrêté vivement l'indiſcrétion de ces hommes cauſeurs, qui ſe permettent tout ſur le compte des femmes ; j'en ai forcé quelques-uns à convenir qu'ils ne croyoient pas ce qu'ils rapportoient d'après les autres ; mais le mal a été plus fort que moi & il ſubſiſte. Je ne ſais ſi tu feras ſans remords, ta conſcience doit te faire des reproches : cependant la réputation de Mlle. de Germoſan, ternie injuſtement, eſt un attentat criminel ; il eſt la ſuite de la méchanceté, mais n'eſt-on pas coupable de l'exciter ? juſqu'à ce moment, je t'ai caché mon déſeſpoir là-deſſus,

pour ne pas trop affliger ton ame, pendant que tu travailles pour la fortune & l'honneur de la famille de Mlle. de Germosan : le myſtère dans tes pourſuites, le ſecret dans tes démarches avec elle n'ont pu être abſolument gardés, toujours quelques petites circonſtances les décèlent : il y a tant d'êtres dont les yeux ſont fixés ſur les autres, & l'eſprit des méchans & des curieux va ſi vite en conjectures ! il ne repoſe jamais ; & on donne bien vite les vraiſemblances pour des vérités ! Ce que tu as fait n'expie point encore tes fautes là-deſſus, & tu dois en gémir : je ne ſaurois plus te ménager aujourd'hui que je t'en parle ; je ſais que l'innocence triomphe toujours, & qu'elle conſerve ſes droits ſur les cœurs généreux, & ſur ceux qui ſavent croire à la vertu ; mais en attendant elle ſouffre, & des ſoupçons ſur la conduite & les ſentimens de Mlle. de Germoſan ſont une

barbarie criante ! Comment feras-tu pour la réparer ? En vérité, ce n'eſt pas aſſez de ta vie pour y parvenir : tu t'es laiſſé aller au feu qui t'animoit, & tu ne t'es pas aſſez défié des circonſtances qui pouvoient t'empêcher d'effacer le mal que tu faiſois, ou plutôt tu n'as pas aſſez ménagé cette fille adorable ; tu as cherché à l'enlacer, en profitant de tout ce qui pouvoit t'être favorable ; ce que tu as fait pour ſauver l'honneur de ſes parens eſt le moins de ce que tu lui devois : avoir fait du tort à la réputation d'une femme que l'on aime, doit cauſer les plus grands remords ; le mal peut être irréparable, tu le ſens ; j'en ſuis aſſuré, ou je ne pourrois plus t'aimer ; & aujourd'hui, dans la ſituation où vous êtes tous les deux, quelle poſſibilité te reſte t il pour expier ce crime ? comment feras-tu pour effacer les impreſſions qu'ont laiſſées tes aſſiduités, ton adreſſe ? cette attention, cette avidité avec laquelle tu as profité ſans

ménagement de tous les inſtans où tu as pu ſurprendre Mlle. de Germoſan ſeule : ces lettres que tu as haſardées & que tu as cherché à faire parvenir en ſecret, ſont autant de fautes contre la délicateſſe : la paſſion ne ménage rien, elle ne voit jamais que ſon but, elle ſait rarement ſe ſacrifier elle-même pour ménager la perſonne qui en eſt l'objet. Je me laiſſe aller à te témoigner toute la vivacité de mon ſentiment là-deſſus, à cauſe d'une lettre que j'ai reçue hier ; elle eſt de cette amie de Mlle. de Germoſan, dont tu as sûrement entendu parler, Mde. Dubour ; l'année paſſée elle demeuroit à la campagne avec elle, elle s'appeloit Mlle. Sophie de St. Aubin ; je l'ai vue alors quelquefois ; je tranſcrirai ici le corps de ſa lettre.

Monſieur, je m'adreſſe à vous dans le chagrin & l'affliction que me cauſe une lettre que l'on a reçue ici d'Yverdon ſur la famille de Germoſan ; vous

ſavez mes liaiſons avec elle, & combien je ſuis attachée à mon aimable amie ; j'ai entendu lire hier cette lettre, & j'en ai eu le cœur déchiré ; on diſoit poſitivement que la famille Germoſan étoit ruinée, qu'elle reſtoit inſolvable, & qu'après tous les arrangemens & les procédures de la juſtice elle ſera dans la pauvreté ; que Mr. de la Hauſſe avoit voulu épouſer Mlle. de Germoſan, & réparer toutes les les affaires ; que l'on étoit convenu de toutes les conditions, & que les paroles avoient été données pour le mariage ; mais que Mr. de la Hauſſe avoit découvert que Mlle. de Germoſan avoit une paſſion pour Mr. de St. Ange ; qu'ils étoient en intrigues ; qu'il y avoit eu entr'eux un rendez-vous à la campagne, la veille de la ſignature du contrat, après lequel Mr. de St. Ange étoit parti pour détruire les ſoupçons, mais que Mr. de la Hauſſe ayant tout découvert, il avoit

renoncé au mariage, & les Germoſan, pour aſſoupir les bruits, avoient tout ſacrifié ; qu'ils s'étoient renfermés chez eux, & n'avoient voulu voir perſonne, enſorte qu'ils étoient abandonnés de tous leurs amis. Je ne puis croire que ces bruits ſe ſoient répandus, ni que les choſes ſe ſoient paſſées ainſi. Cette lettre a été écrite par quelqu'homme méchant, qui ſe plaît à la calomnie. Je vois l'innocence & le malheur de Mlle. de Germoſan dans tout ce qu'elle m'écrit, & elle m'inſtruit de tout ce qui ſe paſſe autour d'elle, mais on dépend encore plus des fauſſes apparences, des conjectures & des mauvais eſprits que de ſa vertu ; & mon amie, qui a autant d'eſprit, manqueroit-elle de l'eſprit de conduite ? je ne puis le croire. Je vous confie mon chagrin, Monſieur, parce ſans doute vous pourriez arrêter & réparer le mal. Il me ſemble que Mr. de St. Ange ne devroit pas revenir, &

qu'il feroit mieux de rester à Paris; ce pays-là est fait pour lui. Je vous prie, Monsieur, de m'instruire de la vérité, & de tout ce qui regarde le sort & la famille de mon amie; il y a déjà quelque tems que je n'ai point de lettre, &c. &c.

Tu comprends, mon cher ami, comment j'ai répondu à cette lettre; j'ai fait des perquisitions sur l'auteur de celle dont parle Mde. Dubour; j'ai des soupçons que je veux approfondir; il y a un homme chez lequel j'ai remarqué plusieurs fois de la jalousie contre Mr. de Germosan; il s'y sera livré dans ce moment, où il croit pouvoir le faire impunément, & où sa passion triomphe : il se décèlera encore, & il sera possible de le découvrir. Mais il faut que je te dise tout ce qui s'est passé depuis ton départ; je ne t'en ai pas instruit plutôt, parce que, dans l'incertitude de l'événement, il valoit mieux que tu fusses dans une

ign orance

ignorance totale. Il eſt très-vrai que peu de tems après ton départ, Mr. de la Hauſſe a paru ſe déſiſter de ſes prétentions ſur Mlle. de Germoſan ; il alloit chez eux quelquefois, il voyoit bien le déſeſpoir qu'il cauſoit, mais il s'y accoutumoit, il comptoit que ſa gaieté & ſon argent conſoleroient de tout ; enſuite il a diſcontinué ſes viſites, il n'a plus rien dit, il a ceſſé tout commerce, il eſt vraiſemblable que les bruits ou les calomnies qu'on lui aura fait parvenir, joint à ce que tu lui as inſinué, l'auront décidé à prendre ce parti : on l'a laiſſé, & on ne lui a rien dit non plus. Nous avions ſouvent des conférences avec Mr. de Germoſan & avec Mr. de Cliſſi ; toujours il s'agiſſoit d'attendre le réſultat des opérations de Paris : mais en calculant le poſſible, il falloit encore que Mr. de Germoſan vendit ſa campagne & ſa maiſon de

la ville. Il s'eſt trouvé des acheteurs ; & les marchés ſeront conclus pour ſatisfaire les créanciers ; après cela, par le compte que l'on a fait, il paroît que la Hauſſe pourra être payé. Mde. de Germoſan n'a pas voulu entendre que ſon bien fût ſéparé de celui de ſon mari ; tout payer eſt le premier ſentiment de toute la famille : ils n'ont jamais voulu examiner ce qui reſteroit pour vivre ; cette réſolution fut particulièrement priſe dans la dernière conférence. Mlle. de Germoſan, qui n'avoit jamais été préſente aux autres, fut appelée à celle-la ; elle avoit l'air d'un ange & d'une victime dévouée : les larmes nous vinrent aux yeux en la voyant paroître. Ses parens n'avoient plus penſé au mariage, ils n'en avoient plus parlé depuis le ſilence & la retraite de la Hauſſe, ils ont cru que des regrets ſur des affaires d'intérêt l'avoient fait changer

d'idée ; & ils en ont été offenſés ; ils ſe ſont preſſés de faire croire que c'étoient eux qui vouloient rompre, & ils le lui faiſoient entendre à chaque fois qu'ils pouvoient lui annoncer qu'ils avoient l'eſpérance de s'acquitter avec lui. Les regrets peut-être d'avoir conſenti trop facilement à ce mariage, étoient cauſe que ce ſujet étoit reſté entr'eux dans le ſilence, & Mr. & Mde. de Germoſan n'en avoient point parlé à leur fille depuis la dernière viſite de la Hauſſe, dont ils avoient dejà alors été mécontens ; elle eſpéroit auſſi que tout étoit rompu, mais elle n'en avoit aucune certitude. J'aurois voulu aller la lui annoncer, je ſoumis mon zèle à la volonté de ſes parens : lorſqu'elle fut au milieu de nous, elle nous inſpira une émotion qui nous empêchoit de parler : Mr. & Mde. de Germoſan articuloient mal des mots de tendreſſe ; Mr. de Cliſſi & moi nous avions le

cœur ſerré, & on entendoit nos ſoupirs. Mlle. de Germoſan, effrayée, & croyant qu'on alloit lui annoncer des choſes funeſtes, ſe jette aux genoux de ſon père, elle lui tend les bras, & le prie de ne pas la faire languir, & de lui dire ſon arrêt de mort; alors nos pleurs couloient abondamment. Mr. de Germoſan ſerroit ſa fille dans ſes bras, & ne pouvoit encore lui parler; il put à peine lui dire, non, ma fille, non pas la mort, ne crains rien; le ſilence ſuccéda à ces paroles, on ne pouvoit que verſer des larmes. Lorſque le calme fut un peu rétabli, on dit à Mlle. de Germoſan que tout pouvoit être payé, & qu'on ſeroit libre de tout engagement; mais, ajouta Mr. de Germoſan, notre campagne & notre maiſon ſeront vendues, & je ne ſais s'il reſtera du pain. Mlle. de Germoſan, preſqu'avec un air de joie & de contentement, ſe relève & ſe jette dans les bras de

ſon père, en criant, quoi mon père! nous ne ſerons que pauvres, nous ſerons heureux; l'éducation que vous m'avez donnée me fournira les moyens de gagner votre vie & la mienne, & vous, ma mère, je vous ſerviraï tous les momens de ma vie; elle ne put en dire davantage : inſenſiblement la tranquillité ſe remit parmi nous: nous pûmes à la fin parler de ſang-froid & raiſonnablement du ſujet intéreſſant qui nous occupoit : j'admirois comment Mr. de Cliffi arrangeoit tout ſans vouloir être généreux, ſans bleſſer l'amour-propre par la pitié, ſans condamner ce qui auroit pu l'être, ſans faire de réflexion ſur le paſſé, même ſans faire aucune exclamation de regrets; il ſembloit qu'il y eût de l'honneur à devenir pauvre, & que la vertu de ſoutenir la pauvreté ſans honte eût des jouiſſances dont il étoit jaloux; il n'entra dans aucun détail ſur la vie future de ſes parens; il

ne témoigna aucune inquiétude sur les moyens de vivre qui leur resteroient. J'avoue que j'y pensois beaucoup, & que j'aurois voulu faire des questions pour me rassurer; mais je suivis le sentiment de Mr. de Cliffi. Par l'examen des affaires, nous trouvâmes que, suivant les dernières lettres des commissionnaires, les fonds de Paris pourroient à-peu-près satisfaire la Hausse; que la vente de la maison, de la campagne & de quelques vignes près de la ville y suppléeroit & acquitteroit les autres dettes : il reste une petite maison de payſan dans le fauxbourg, qui ne peut être occupée que par quelque vigneron ou journalier, & qu'il ne sera peut-être pas possible de vendre : il y a une petite grange & un petit jardin, il faudra tâcher de la louer. Je fus chargé d'aller dire à Mr. de la Hausse le résultat de notre conférence : j'eus encore beau-

coup de peine à être admis auprès de lui, il fallut articuler plusieurs fois à sa servante, que je venois pour les affaires de la famille de Germosan : je fus assez mal reçu ; lorsque je lui eus dit que je venois lui apprendre qu'il seroit payé de tout ce qui lui étoit dû, il répéta plusieurs fois, de tout ? de tout ? je lui répétai, de tout, & j'ajoutai que même on lui payeroit l'intérêt jusqu'au dernier moment, & que je venois le prier de m'en donner le compte : il secoua la tête, & se mit à son bureau, en disant, de tout ! Tous les comptes étoient déjà faits & additionnés jusqu'au premier du mois courant : nous les parcourûmes encore, nous y ajoûtâmes l'intérêt jusqu'au jour nommé, & lorsqu'il m'eut montré la somme, il dit encore : vous croyez que je serai payé de tout ? Oui, Monsieur, lui criai-je aux oreilles, de tout, & s'il falloit vous donner ce qui vous

revient encore, ajoutai-je en faisant un certain geste, je m'en chargerois volontiers. Il devint extrêmement poli, & tira son bonnet jusqu'à terre, il m'accompagna jusqu'à la porte de sa maison, il la referma avec plaisir, parce que je ne lui avois pas rendu bien exactement ses politesses. Je portai les comptes chez Mr. de Cliffi, & il a arrangé avec Mr. de Germosan la traite de l'argent qu'il avoit chez Mr. *** ; ils arrangeront de même ensemble le reste des affaires. Je ne m'en suis point mêlé, j'ai cru qu'il y avoit de la discrétion à être persuadé que mes services étoient inutiles ; je sais seulement que la vente des maisons doit se consommer dans peu de tems, il ne leur restera que la petite maison du faubourg ; on tâchera d'en tirer quelque parti. Ce qui m'a vivement affligé, & dont je suis inconsolable, ce sont ces bruits méchans qui ont été ré-

pandus sur Mlle. de Germosan ; & qui n'ont point été détruits ; ils sont ignorés d'elle, il est vrai, mais tôt ou tard ils lui parviendront ; l'on ne cache guères aux malheureux ce qui peut les accabler. Je n'ai point entendu précisément les choses horribles qui sont dans la lettre de Mde. Dubourg, mais je puis comprendre qu'elles ont été dites. Ces hommes qui faisoient la cour à Mlle. de Germosan, & dont sans doute l'amour-propre n'a pas été extrêmement flatté, ce sont eux qui ont parlé avec le plus de complaisance de ses malheurs. Je leur ai entendu faire parade de leur fausse pitié ; les uns avoient donné des avis à Mlle. de Germosan, les autres ont fait des offres, tous la plaignent infiniment ; ils ne doutent pas qu'elle ne fasse quelque grand mariage, & ils nomment les hommes riches qui devroient y penser, depuis que la Hausse n'y pense plus.

Je ne puis te dire tout ce que ces discours m'ont fait souffrir, & combien ils ont excité ma colère. Je t'assure que je l'ai témoigné très-souvent; mais on n'arrête pas plus les discours indiscrets & méchans, que le cours d'une rivière. J'ai été me plaindre de ce fléau avec Mde. Bonval; elle a été véritablement malade du malheur de sa nièce; c'est par elle que j'ai eu souvent des nouvelles de Mlle. de Germosan; elle a refusé très-souvent de voir sa tante; depuis ton départ, elle a cherché autant qu'il lui a été possible de ne voir personne; elle s'est refusée à toutes ses amies, qui n'ont cessé pendant long-tems d'assiéger sa porte; elle leur a écrit à-peu-près à toutes, pour prendre congé d'elles, & pour leur dire que dans ce moment elle ne pouvoit quitter ses parens, qui avoient besoin de solitude; qu'elle étoit obligée de renoncer au plaisir de voir ses amies,

mais qu'elle compteroit toujours sur leur amitié ; Mde. d'Arsilly & Mde. de Taninge ont pu une seule fois percer jusques à elle ; j'ai été témoin de la sensibilité de ces dames : dans le premier moment elles ne cessoient de s'occuper de Mlle de Germosan : aujourd'hui je n'entends pas que l'on en parle beaucoup, & on ne se plaint plus de sa retraite ; la plus vive sensibilité se tranquillise toujours au bout de quelque tems : voilà l'état des choses tel que je puis t'en rendre compte, mon cher ami ; je ne sais point ce qui restera aux Germosan de leur fortune : j'ignore quels seront leurs moyens de vivre, & les arrangemens qu'ils prendront, je crois qu'ils ne sont pas sans quelque ressource. En condamnant Mr. de Germosan sur son ambition de fortune, on rend justice à ses vertus, à son caractère ; il est estimé & considéré, & on le plaint généralement : on s'accorde à le dé-

ſigner pour remplir un emploi qui doit bientôt être vacant par la mort prochaine de celui qui l'occupe ; ſes amis ſollicitent déjà pour lui : mais le moment d'obtenir cet emploi peut être très-éloigné, & il ne ſeroit encore qu'un ſecours bien foible ; tu ſais que dans ce pays les charges ſont une occaſion d'exercer ſon patriotiſme, mais point un moyen de vivre : au milieu de tous ces événemens, je cherche ta place ici & je ne puis la trouver ; comment feras-tu avec la famille de Germoſan ? quelles ſeront tes relations avec elle ? comment reverras-tu mademoiſelle de Germoſan ? que vous direz-vous ? que vous témoignerez-vous ? il me ſemble qu'il ne peut y avoir que de la gêne & de l'embarras pour tous deux : cependant tu ne peux pas reſter à Paris, ta ſituation ne le permet pas, ton ſéjour naturel eſt dans ton pays, & ta demeure dans la maiſon

de tes pères : j'ai voulu parler plusieurs fois de tes affaires avec Mr. Durtau, mais il eſt ſi diſcret, ſi circonſpect, il craint ſi fort de s'expoſer, que je n'ai rien pu ſavoir de lui ; j'ai appris par d'autres perſonnes qu'il avoit vendu une partie de ton domaine, & qu'il comptoit ſe charger du reſte à un certain prix ; il me paroît que ta campagne te ſeroit plus utile & plus néceſſaire que jamais : il eſt toujours honorable de vivre dans ſon domaine, dans ſes terres ; on y eſt toujours plus à l'abri des fauſſes dépenſes qu'exigent la vanité, & avec Henri & ſon économie tu ſeras aſſez riche pour vivre avec tes amis : je veux donc eſpérer de te revoir ; mon cœur le déſire : mais madame de Seme, cette amie intéreſſante, prolongera-t-elle ton ſéjour à Paris ? je ne le voudrois pas pour l'opinion que j'ai de toi, je ne veux pas te parler

d'elle, on juge trop mal de loin : je ſouhaite que tu reviennes, je voudrois que ta première lettre m'annonçât ton retour, je crains auſſi ta préſence ici : eſt-ce que je ne verrai donc perſonne d'heureux ? perſonne content de ſe revoir & d'être enſemble ? adieu, mon cher ami.

Au moment où je ferme ma lettre, je reçois celle-ci ; je te l'envoye, je n'ai pas le tems de t'exprimer ma colère & mon indignation, le courier va partir.

Mlle. de Mirfor à Mr. de Marville.

Je ſais, monſieur, que vous voyez quelquefois Mlle. de Germoſan, mon amie ; je me ſuis préſentée chez elle, lorſque le bruit de la ruine de ſes parens éclata, elle ne voulut pas me recevoir ; & elle m'a renvoyée deux fois en me faiſant dire beaucoup d'amitiés ; je ſuis très-fâchée de n'avoir pu la voir : j'aurois cherché à

la consoler, & j'aurois eu l'attention de ne pas faire souffrir son amour propre; elle ne se seroit jamais apperçue de la différence de nos situations, j'aurois oublié la mienne pour ne m'occuper que de celle où elle se trouve; elle n'auroit vu que mon amitié & la juste pitié que me cause ses malheurs : je suis bien fâchée que les bruits qui ont courus m'aient empêchée d'insister sur le plaisir de la voir; des personnes très-respectables m'ont assuré qu'il n'étoit point convenable que je continuasse mes relations avec elle; il est vrai qu'il y a certaines choses qu'il ne faut pas avoir l'air d'approuver; je vous assure que j'ai une vraie affliction qu'elle se soit mise dans ce cas-là, & je suis étonnée qu'elle n'ait pas mis plus de prudence dans son intrigue avec Mr. de St. Ange, elle m'a bien trompée; si elle m'avoit consultée, je lui aurois donné mes avis, &

j'aurois pu l'inſtruire des véritables intentions de Mr. de St. Ange, je n'ai jamais cru qu'elles fuſſent bien ſincères : quoiqu'il en ſoit, on me feroit beaucoup de tort ſi on me croyoit inſenſible au malheur de mon amie ; j'eſpère ſurtout, monſieur, que vous me rendrez plus de juſtice, & que dans l'occaſion vous le direz à M'le. de Germoſan, je vous en prie bien inſtamment. Je voulois lui écrire directement ; dans l'incertitude ſi ma lettre lui feroit plaiſir, & ſi elle ſeroit reçue convenablement, j'ai préféré de m'adreſſer à vous pour me juſtifier, & pour lui faire parvenir les expreſſions de mon chagrin ſur le malheur de ſa ſituation, j'en ſuis véritablement touchée ; & je ne me conſole point de ce que les convenances & les égards que l'on ſe doit à ſoi-même vis-à-vis du public m'empêchent de continuer des relations qui m'étoient infiniment agréa-

bles : ce n'eſt pas, je vous aſſure, le changement de ſa fortune qui en eſt la cauſe ; je voudrois, au contraire, lui offrir le peu que je poſſéde, & c'eſt ce que je vous prie de lui dire encore de ma part : ſi elle vouloit me recevoir une fois en ſecret, & ſans que perſonne en fut inſtruit, je lui exprimerois bien mieux mon ſentiment à cet égard : je ſais que quelques unes de ſes amies ont été la voir hier, & je ne voudrois pas être la dernière à lui témoigner la part que je prends à ſa triſte ſituation ; je ſens tout ce que ſon ſort a de cruel, & je la plains de tout mon cœur : c'eſt trop, de perdre tout à la fois ſa fortune & ſa réputation : dites-lui bien, monſieur, tous mes regrets & toute mon affliction ; je vous en charge, parce que je ſais toute la confiance qu'elle a en vous, & les ſervices que vous lui rendez dans ce moment ; ſi jamais je puis lui être

de quelque ſecours, je m'y porterois avec bien de l'empreſſement : je crois être aſſez connue de vous, Mr., pour que vous en ſoyez perſuadé ; c'eſt bien ſincèrement que j'ai l'honneur d'être, &c.

(*On ſupprime ici pluſieurs lettres de Laure & de Sophie, qui ne contiennent que des regrets ſur la ſituation de la première, & des détails peu importans*).

FIN du ſixième volume.

PQ
1971
C347L3
t.6

Constant de Rebecque, François
Marc Samuel
Laure

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Not wanted
in RBSL Dec/15/88